



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

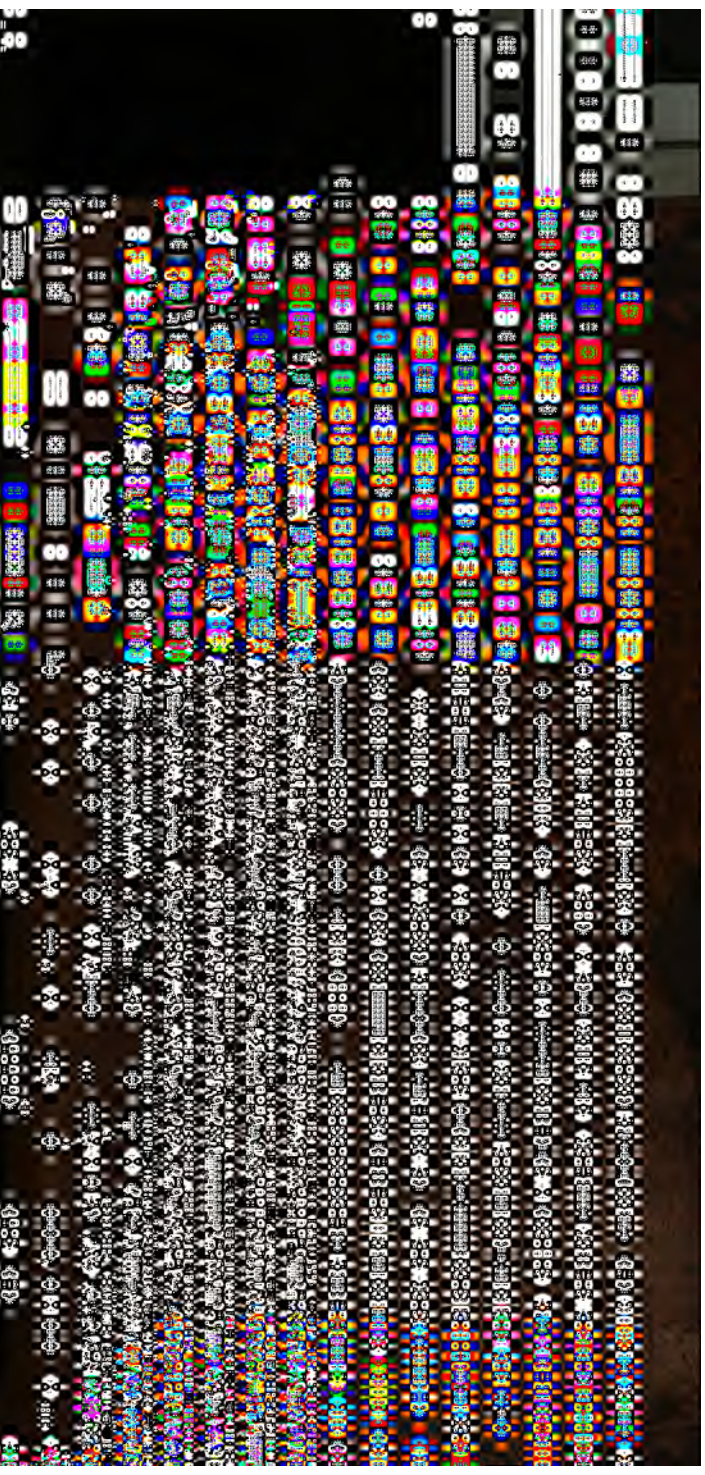
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

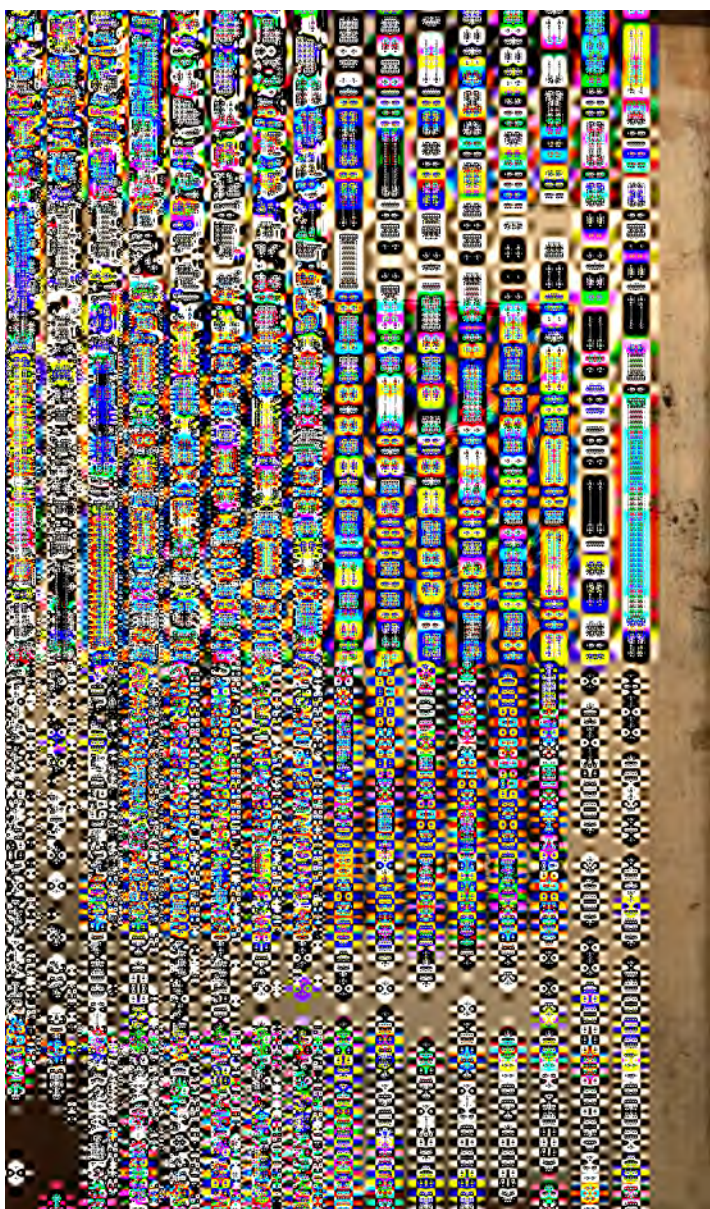
Nous vous demandons également de:

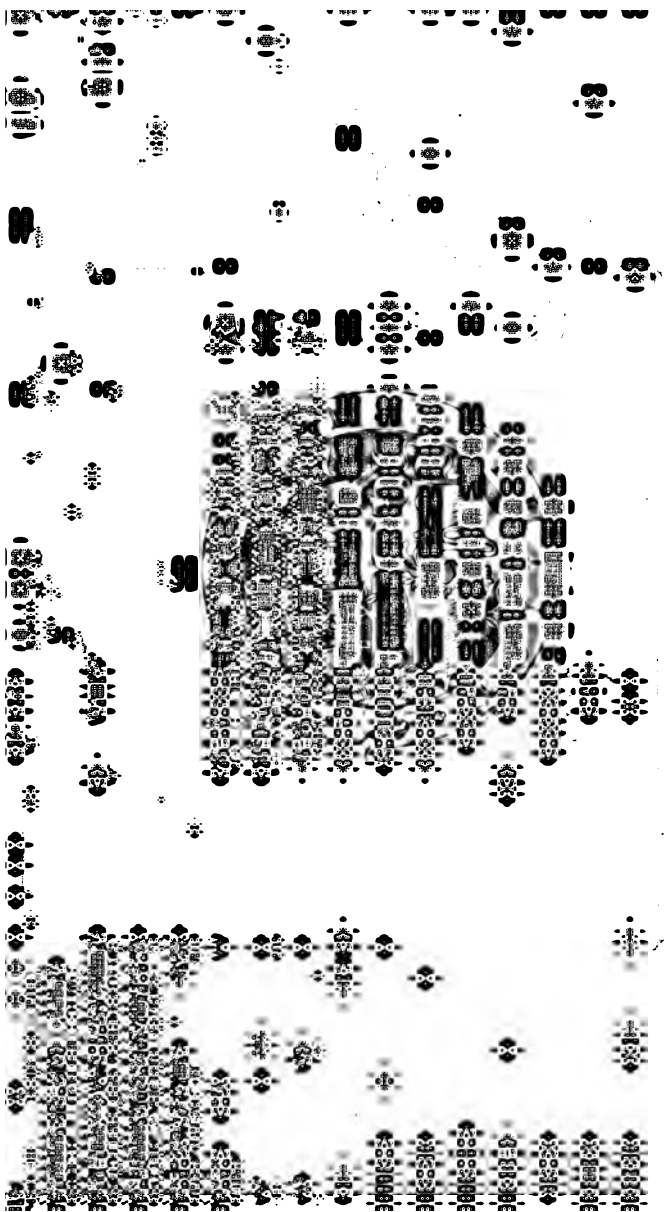
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

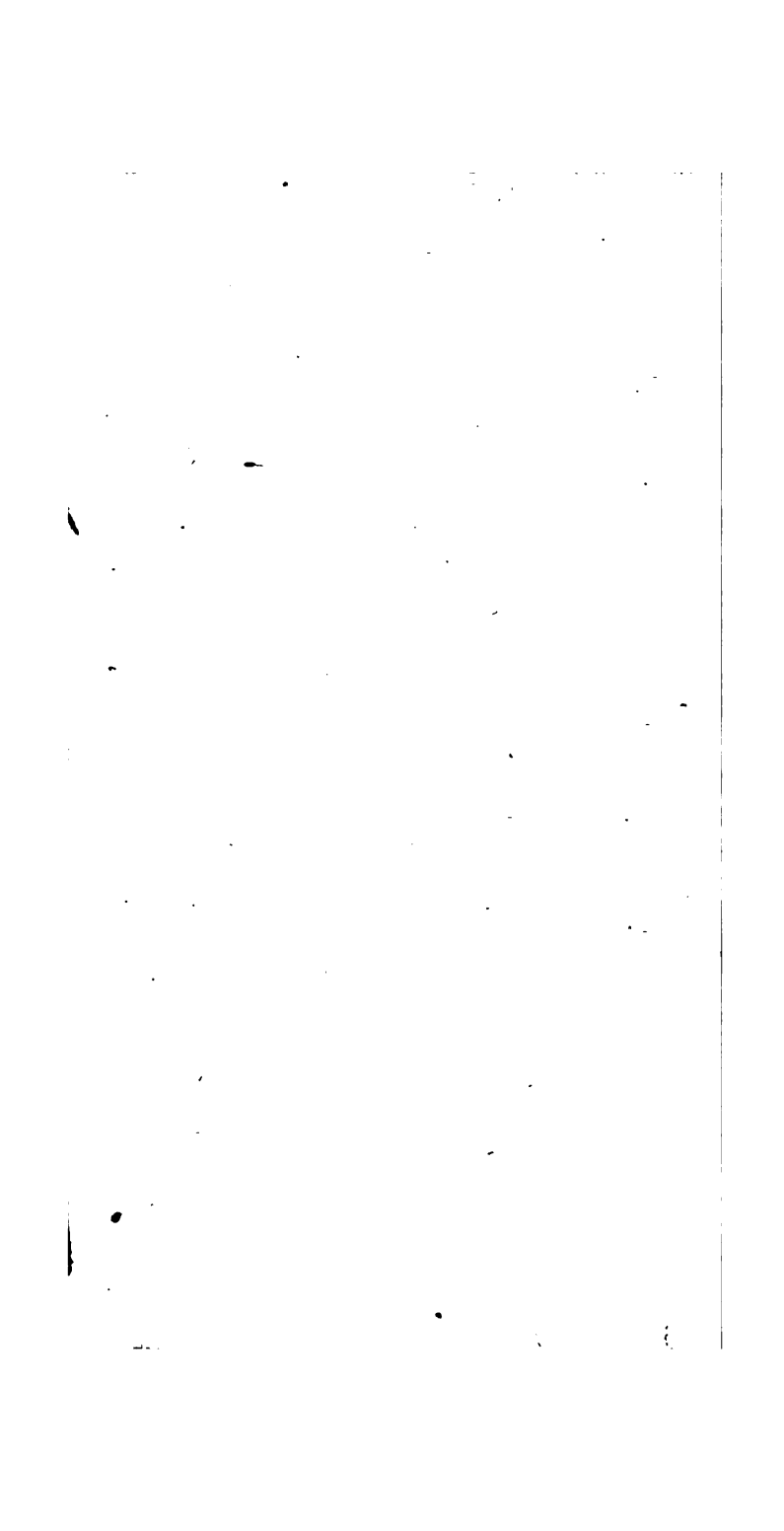
À propos du service Google Recherche de Livres

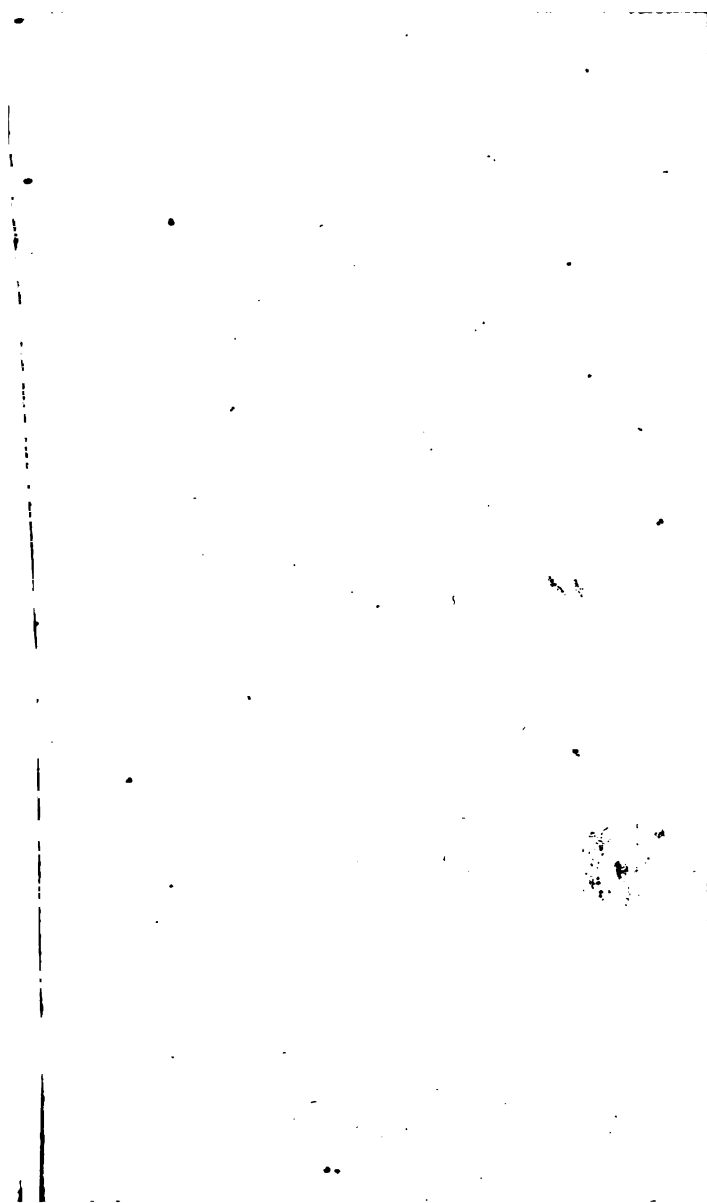
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

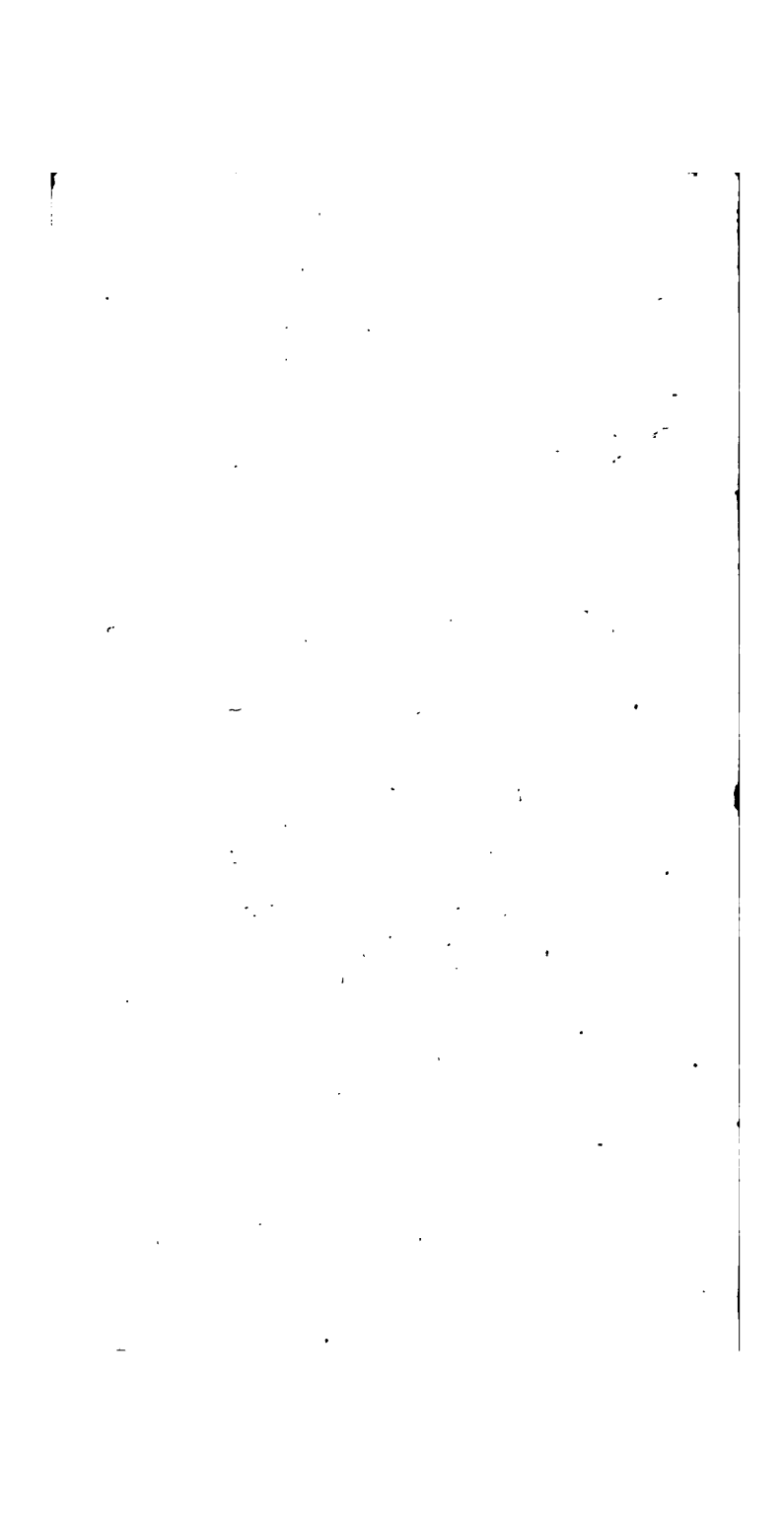


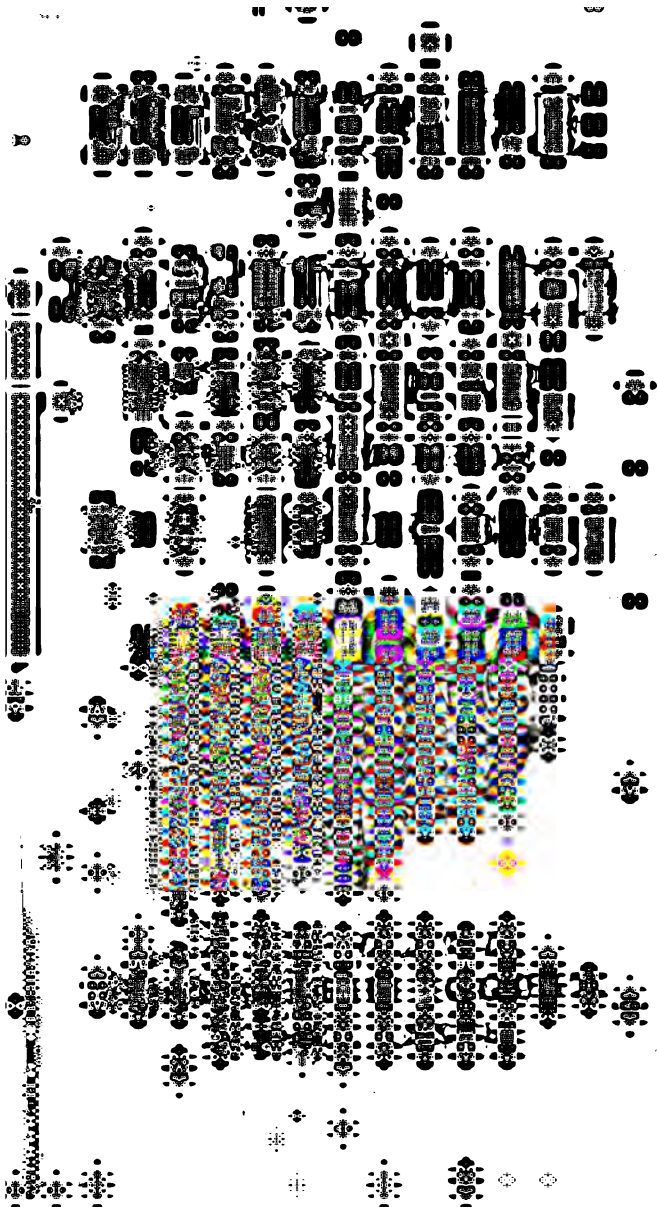


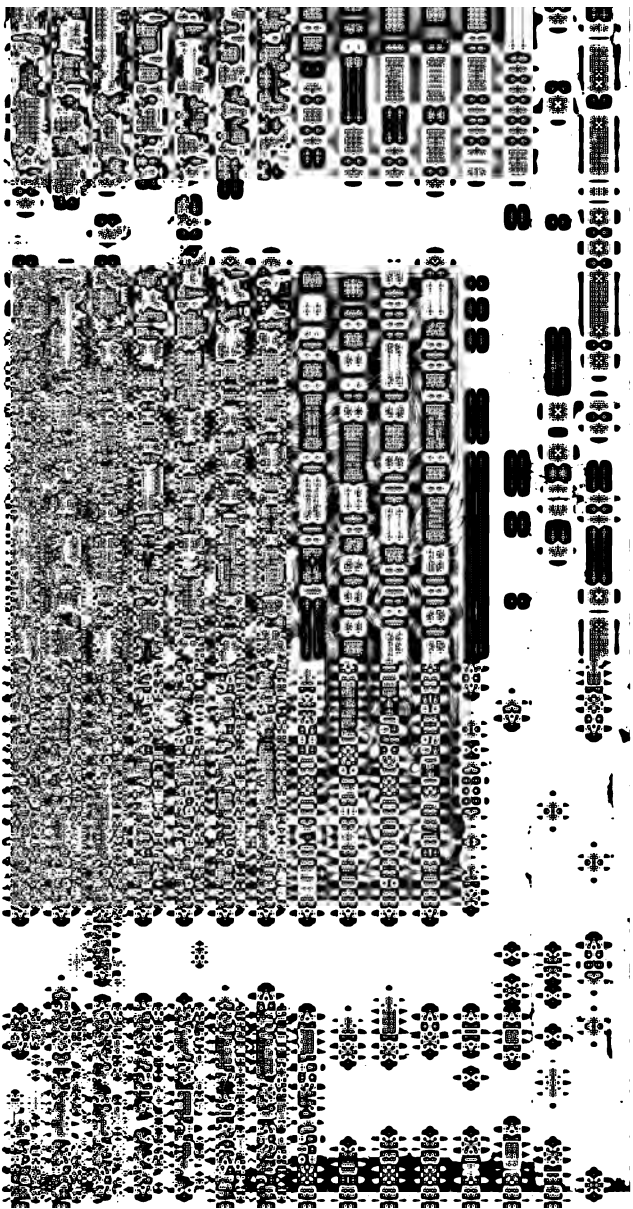


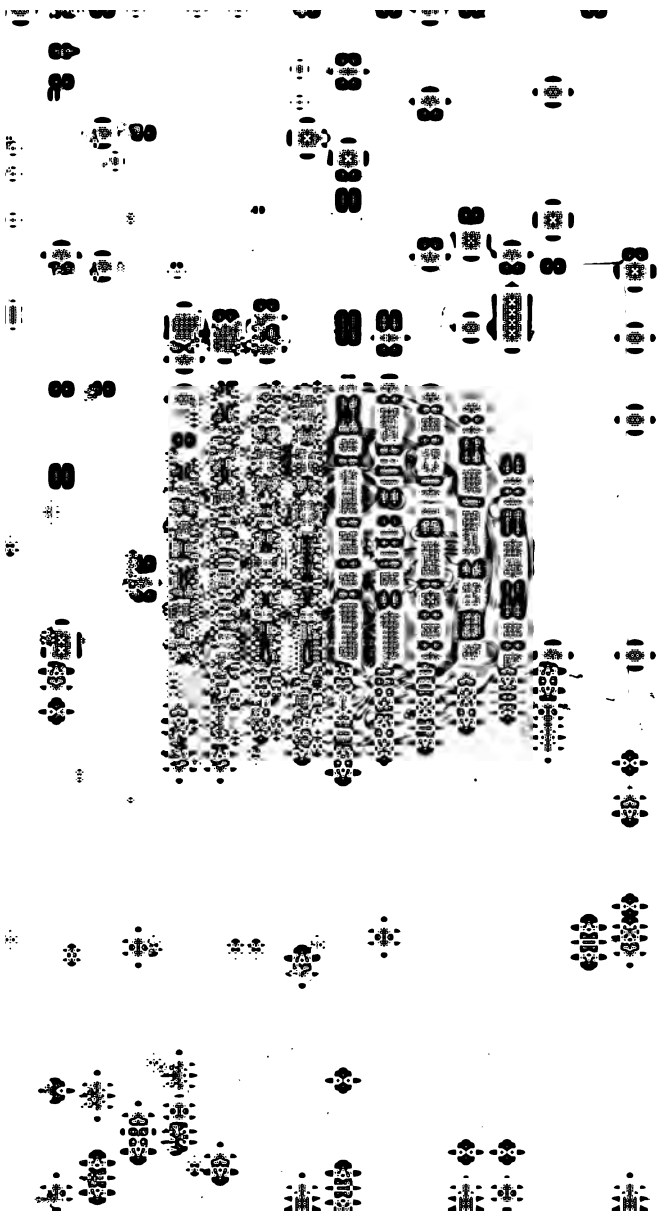


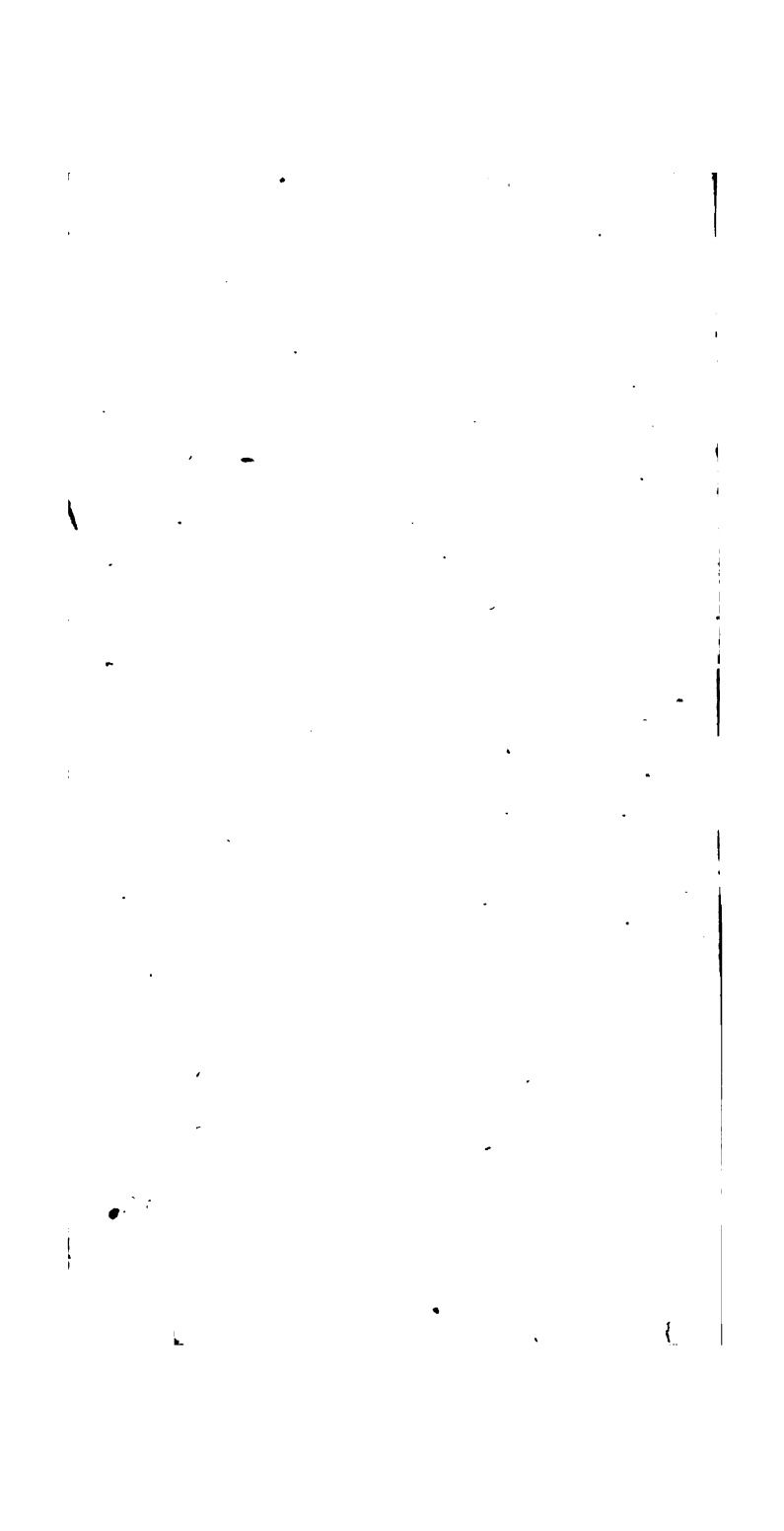


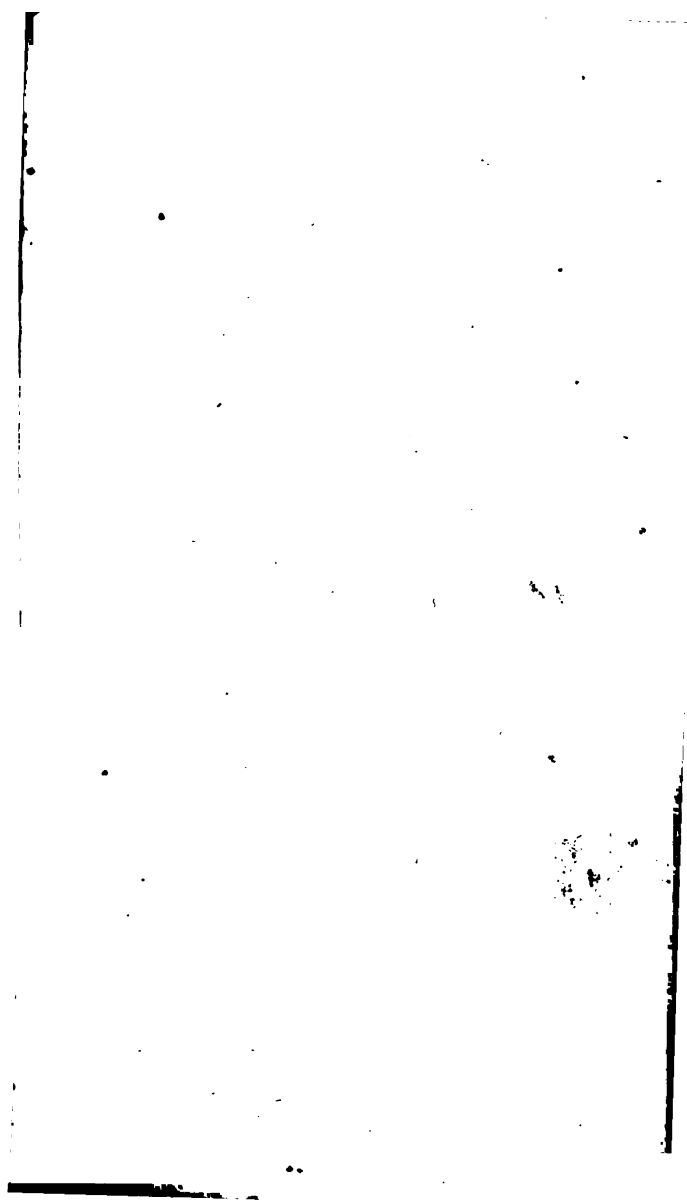












avoit esperé d'être Reine, ne consentit qu'avec peine à ce mariage; &, enfin, forcée d'obéir, eut quelque consolation de voir que son Pere pensoit à se vanger. Tous ces Princes déclarèrent la Guerre au Roi de Castille, qui, étant menacé en même tems par les Maures, se vit à la veille de son entière ruine, & contraint d'accorder à Dom Manuel presque tout ce qu'il demandoit. Je ne veux pas m'engager plus avant dans le détail de la vie de ce Roi: il suffit de remarquer, que sa conduite perpetuelle fut de se tirer très-habilement des plus mauvaises conjonctures, céder au tems, tout accorder quand il étoit pressé, s'en souvenir peu quand les choses avoient changé de face; au lieu de faire la Guerre pour avoir la Paix, ne faire jamais de Paix que pour reprendre plus avantageusement la guerre; satisfaire les mécontents quand il ne les pouvoit perdre, en faire de nouveaux aussitôt après pour des utilitez présentes, se confiant en son adresse pour le danger avenir. De ce nombre furent Dom Nugnez de Lara, Dom Fernand de Castro, Dom Jean Alphonse d'Albuquerque, qui, se retirans

DE MATHILDE.

rans de la Cour, se joignirent à Dom Manuel, alors dans une nouvelle rupture avec le Roi, après plusieurs raccommodemens, plusieurs Paix, & plusieurs Trêves. Mais, le Roi, aiant employé à négocier Dom Albert de Benavidez, personne de qualité, regagna Albuquerque & Castro; & voyant que les deux autres ne vouloient plus se fier à sa parole, il se résolut de les poursuivre avec vigueur. Il assiégea Nugnez de Lara dans Lerma, le contraignit de se rendre, & de s'accommoder. Il envoya des Troupes nombreuses, sous la conduite du Grand-Maître de Saint Jacques de Calatrave & d'Alcantara, contre Dom Manuel, qui, se trouvant abandonné de tous les autres, & ne voyant nulle sûreté aux propositions qu'on lui faisoit, sortit du Roiaume, & aima mieux un exil perpétuel. Il prévoioit même dès lors, que le jeune Prince, qui devoit un jour succéder au Roi, auroit les inclinations plus violentes que lui: en effet, c'est celui que l'Histoire d'Espagne appelle Dom Pedro le Cruel, & qui jusques dans les premiers jeux de son enfance, faisoit connoître qu'il meriteroit un jour ce nom. Dom Albert de Bena-

¶ H I S T O I R E

videz, qui avoit négocié tous ces accommodemens, devenu par-là même en quelque sorte suspect au Roi, n'en fut guères mieux traité; mais, prevenant sa disgrâce, il se retira adroitement à Palentia, car il en étoit Gouverneur, & ne pensa plus qu'à bien élever un fils unique, dont il avoit passionément aimé la Mere. Quand à Dom Rodolphe d'Aguilat, Mari de Constance, quoi que d'un courage grand & élevé, il s'étoit brouillé quelques années auparavant avec Dom Manuel son beau-pere, pour avoir des sentimens plus modérez que lui. Et, voyant sa patrie toujours divisée, qu'il ne pouvoit prendre parti sans servir contre les siens ou contre son Prince, qu'il n'y avoit ni probité à faire de ses interêts particuliers la cause publique, ni prudence à s'opposer aux desseins du Souverain, quoi qu'injustes; il avoit fait volontairement ce que Dom Manuel fut contraint de faire depuis par force, & s'étoit retiré avec Constance sa femme, & Mathilde leur Fille unique, à la Cour de Rome, qui étoit alors en Avignon, attiré tant par la douceur du climat, que par l'ancienne & étroite amitié de sa Maison
avec

avec celle des Colonnes. Cette Cour étoit magnifique & tranquille , & la politesse se trouvoit alors incomparablement plus grande en ce lieu-là, qu'en nul autre, particulièrement parmi les Dames , à qui seules on doit le bel usage du monde , & la véritable galanterie. Mais, entre un grand nombre de belles personnes , il y avoit une Fille celebre pour sa beauté , pour son esprit , pour sa vertu , & de qui le nom a rempli toute la terre , par l'amour extrême que le fameux Petrarque eut pour elle. Cette Cour, étant composée des plus honnêtes gens de Provence & d'Italie , ne pouvoit pas manquer d'être très-agréable. Laure , qui étoit de très-bonne Maison , avoit une Tante qui étoit de la Maison des Gantelmes , auprès de qui elle demouroit , & qui avoit un mérite extrême. Ce n'étoit pas une de ces Tantes qui ressembloient à des Meres : elle n'avoit que trois ou quatre ans plus que Laure ; elle étoit belle , elle sçavoit beaucoup de choses agréables , elle faisoit des vers agréablement aussi bien que Laure , & sçavoit le monde parfaitement ; elle aimoit sa nièce avec beaucoup de tendresse , & en étoit aimée

de même ; & l'on voyoit chez ces deux personnes tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en cette Cour : il se mit même de leur société douze autres Dames , qui étoient inséparables , & qui avoient toutes beaucoup de mérite. Les unes étoient de l'illustre Maison de Forcalquier , les autres de Baulx , d'Ancezune , aujourd'hui Caderouffe , de Vence , d'Agoult , de Trans , de Salon , & de plusieurs autres très-considérables. Les Comtes de Ventimille & de Tende alloient très-souvent exprès en Avignon , pour jouir des douceurs de cette charmante Société : & les deux amis intimes de Petrarque , Sennucio & le Comte d'Anguillara , étoient de tous les divertissemens de cette agréable troupe. On s'accoutuma même à proposer parmi ces Dames des Questions galantes & ingénieuses , qui servoient beaucoup à faire paroître l'esprit de toutes ces belles ; de sorte qu'en peu de tems on appella cette Société la Cour d'Amours , & cela produisit cent agréables choses : car , il y avoit en ce tems un nombre infini de gens d'esprit en ce lieu-là ; il s'y trouvoit des gens d'un sçavoir sublime , d'autres qui se contentoient des scien-

DE MATHILDE.

sciences agréables. Il y avoit même un homme d'un grand mérite, appelé Anselme, qui étoit très-sçavant en Astrologie, & qui avoit prédit au Roi Robert tous les malheurs de la Reine Jeanne sa fille; il prédit aussi que l'amour de Petrarque & de Laure seroit éternelle. Voilà donc quelles étoient les plus considérables personnes avec qui Rodolphe & Constance cherchèrent à faire amitié; & , quoi que Mathilde n'eût encore que dix ans, sa mere desira passionnément qu'elle fût souvent auprès de Laure. Pour cet effet, elle fit amitié avec la tante de Laure, chez qui elle demuroit: & comme Mathilde étoit infiniment aimable, & qu'elle ressembloit même un peu à cette admirable fille, excepté qu'elle n'étoit pas si blonde, on l'appelloit quelquefois la petite Laure; & elle vint à en être si tendrement aimée, qu'on ne les voyoit jamais l'une sans l'autre. Laure étoit encore alors dans sa plus grande beauté; il seroit inutile de la décrire, il ne faut que lire les Ouvrages de Petrarque, pour sçavoir ce qu'étoit cette personne, dont les charmes surpassoient de beaucoup la beauté, & dont la vertu & la con-

france ne pouvoient être surpassées. Comme Petrarque remarqua que Laure aimoit tendrement la jeune Mathilde, il prit plaisir à lui former l'esprit; & il disoit un jour en riant, que puisqu'il n'avoit pû donner de l'amour à Laure, il vouloit du moins faire naître une grande amitié dans son cœur pour Mathilde, afin de tâcher de l'accoustumer à aimer quelque chose. Le dessein de Petrarque réussit facilement: la jeune Mathilde étoit belle, charmante, pleine d'esprit, d'une humeur complaisante & douce, ayant du jugement au de-là de son âge, une belle voix; &, par dessus tout cela, elle étoit fille d'une mere infiniment aimable, & extrêmement malheureuse. En effet, Constance n'avoit jamais pû se consoler de n'avoir pas été Reine de Castille. Elle s'étoit mariée par obéissance, de sorte qu'encore qu'elle vécût parfaitement bien avec Rodolphe, on peut dire qu'elle l'avoit plutôt aimé par vertu & par devoir, que par choix ni par inclination. Elle voyoit Dom Manuel exilé & malheureux, & Rodolphe mal avec lui; &, bien qu'elle fût encore très-belle, sa melancholie lui faisoit negliger sa beauté & aimer
la

la solitude ; n'ayant nulle autre pensée dans l'esprit , que de bien élever Mathilde. Elle eut donc beaucoup de joye de voir que Laure la prenoit en si grande amitié ; sçachant bien , qu'il n'y avoit pas une personne au monde plus sage , plus modeste , & plus vertueuse : car , encore que Laure eût donné de l'amour à tous ceux qui l'avoient vuë , & que la constante passion de Petrarque fut connuë de toute la terre , l'envie respectoit une si vertueuse affection , & l'on peut dire que c'est la première fois qu'on a veu une amour sans avoir besoin de secret. Mathilde étoit donc inseparable de Laure , elle parla admirablement bien la langue Provençale , qui étoit alors en réputation partout , ayant eu de très-ingenieux Poëtes , que les plus fameux d'Italie n'ont pas dédaigné d'imiter , & dont les ouvrages en grand nombre se trouvent encore écrits à la main dans une des principales villes de ce Roiaume. Elle sceut aussi l'Italien en six mois , & l'on peut dire que Petrarque le lui apprit : car , elle sçavoit tous les vers qu'il avoit faits pour Laure , & les recitoit de la meilleure grace du monde ; aussi Petrarque disoit-il quelquefois ,

qu'il ne trouvoit ce qu'il avoit fait supportable, que dans la bouche de Mathilde. Cette jeune personne étoit de toutes les parties de plaisir qui se faisoient: & tout le monde, remarquant que Laure & Petrarque prenoient tant de soin de Mathilde, disoit que l'esprit de cette jeune fille seroit leur unique enfant; car, on jugeoit bien, qu'ils ne se marieroient jamais. Quelquefois, dans la belle saison, la Tante de Laure alloit à Vaucluse, si celebre par la merveilleuse fontaine de même nom, dont Petrarque a tant parlé, qui, tantôt haute & tantôt basse, forme toute seule une des plus belles rivières qu'on puisse voir, & par mille bouillons d'eau qui partent impetueusement d'auprès d'elle, sans troubler la tranquillité de sa source, fait des cascades naturelles, qui rendent la vallée de Vaucluse la plus délicieuse du monde. La maison de Laure étoit en ce lieu-là, & Petrarque en avoit une tout proche sur une petite éminence; de sorte que si la modeste rigueur de Laure ne se fut pas opposée à sa félicité, il eut pû avoir mille commoditez de l'entretenir en particulier. Mais, bien que Laure eut
pour

pour lui la plus grande estime qu'elle pût avoir, & toute la tendresse dont elle étoit capable, elle vivoit avec tant de retenue, que sans lui faire jamais nulle rudesse, on peut dire qu'il n'avoit pourtant jamais sujet d'en être tout-à-fait content. Aussi, ne voit-on dans ses ouvrages, que des plaintes tendres & respectueuses; si bien qu'encore que la jeune Mathilde fût tous les jours avec les plus galantes personnes du monde, elle n'y voyoit rien qui ne fût très-propre à la porter à la vertu, qui est assurément d'autant plus belle, qu'elle est moins farouche. Mathilde avoit alors douze ans, & comme elle étoit adroite à toutes choses, & que Laure aimoit si fort les fleurs, qu'elle en avoit même l'hiver, c'étoit elle qui lui faisoit des bouquets & des guirlandes, dont elle aimoit fort à se parer, principalement quand elle étoit à Vaucluse. De sorte que Petrarque, voyant un jour Laure toute couverte de fleurs les plus galamment rangées qu'il soit possible de voir, se plaignit de la trouver si belle & si rigoureuse, & fit un Sonnet pour cela, qu'il pria la jeune Mathilde de reciter à Laure. 38.

Mais, cette jeune personne, entendant

L'ore le

perle i fior vermiglie i bianchi. fort bien raillerie, lui dit qu'elle n'en feroit rien; que c'étoit elle qui avoit cueilli & rangé les fleurs; & que ce

Sonnet étoit une Satire indirecte contre son adresse. Il est vrai, ajouta-t-elle agréablement en riant, que sans les fleurs qui sont sur le beau teint de Laure, vous ne vous plaindriez guere de celles que j'ai cueillies. Il y en a déjà de si belles sur le vôtre, reprit Laure en rougissant, que je m'étonne que Petrarque ne s'en plaigne plutôt que de celles que vous avez cueillies. Ah Laure! répliqua Mathilde, je croi que quand on se plaint de vous, on ne se peut plaindre de nulle autre personne: c'est pourquoi vous me voyez vivre avec Petrarque d'une autre façon que je ne fais avec le Comte d'Anguillara & tous les autres hommes. Il est vrai, répliqua Laure, que j'ai remarqué, que vous fuyez les autres, ou que du moins vous leur parlez peu; que vous prenez un petit air severe qui semble déjà se vouloir faire respecter, quoi que vous soyez en un âge, où tout ce qu'on peut prétendre d'ordinaire est de commencer de se faire aimer: & c'est pour cela, Mathilde, que je vous loue de votre air
mo-

modeste & retenu ; car , assurément , c'est un grand malheur de se faire aimer , avant qu'on ait assez de raison pour se faire craindre. Mais , il me semble avoir oûi dire , reprit Mathilde avec une ingénuité chatmanie , en adressant la parole à Petrarque , que lors que vous commençâtes d'aimer Laure , elle n'avoit que douze ans : dites-moi , je vous prie , si vous la craigniez dès ce temps-là , & ce qu'elle fit pour se faire craindre. Elle se fit aimer , repliqua promptement Petrarque , & aimer esperdûement. Ah ! Mathilde , répondit Laure , n'allez pas vous imaginer , que tous ceux qui vous aimeront vous craindront : car , je vous assure sincèrement , que la plupart des amants d'aujourd'hui ne craignent point ce qu'ils aiment. De sorte , repliqua Mathilde en riant , que si jamais quelqu'un s'avisait de m'aimer , & que je voulusse être assurée de son affection , il ne faudroit pas que je lui demandasse s'il m'aime ; il faudroit que je lui demandasse s'il me craint ? Laure rit de ce que disoit Mathilde ; & , l'embrassant tendrement , Croiez-moi , ma chere fille , lui dit-elle , le plus seur sera de douter de l'affection qu'on au-

aura pour vous; & , quand vous n'en pourrez plus douter , de défendre votre cœur par un sentiment de gloire. Mais, s'il étoit rebelle , repliqua Mathilde , & qu'il se voulût rendre , que faudroit-il faire ? Il faudroit cacher soigneusement sa défaite , reprit Laure : car , il n'est pas de cela comme des autres guerres , où l'on ne peut cacher qu'on est vaincu. Ah ! Madame , interrompit Petrarque , on voit bien que votre cœur a toujours été libre : & je vous défierois avec tout votre esprit de me cacher mon bonheur un seul moment , si j'avois été assez heureux pour être maître de votre cœur. Voulez-vous , reprit Mathilde en riant , que je sois votre espion , & que je tâche de sçavoir comme vous êtes dans le cœur de Laure. Car , il me semble , qu'il n'est point trop difficile : elle paroît si sincère , si bonne ; quelle apparence y a-t-il qu'elle puisse si bien cacher ses sentimens ? Ah ! belle Mathilde , repliqua Petrarque , vous êtes encore trop jeune , pour être un bon espion. Je pensois bien , reprit-elle , que pour être un grand Capitaine , il falloit avoir une longue expérience ; mais , pour un espion , je croyois qu'il suffisoit d'être jeu-

jeu-

jeune, hardi, & assez adroit. Mais, puisque je me trompe, soiez-le donc vous-même. Laure & Petrarque rirent de ce que disoit Mathilde : & , plusieurs Dames étant arrivées , Mathilde divertit toute la compagnie le reste du jour. Cette Belle vécut de cette sorte jusqu'à l'âge de quinze ans : & , quoi qu'il y eut cent choses galantes à dire des premières années de sa vie, je les passe légèrement, parce que j'en ai de plus considérables à raconter. Jusques-là, Mathilde avoit été la plus aimable enfant du monde ; mais, elle fut alors la plus charmante personne qu'on pût voir : & l'on peut dire, que si elle ne surpassoit Laure, du moins elle l'égaloit,

*Quand les yeux même de Petrarque
En faisoient la comparaison.*

Ce fut alors, qu'elle devint effectivement la première amie de Laure, & de son illustre Amant : car, son esprit s'étoit tellement avancé dans la conversation continuelle de tant de personnes excellentes, que, n'ayant pas été nourrie parmi des enfans, elle étoit sortie de l'enfance beaucoup plus tôt

tôt que son âge ne le devoit permettre. Et l'on peut dire à son honneur ce que Petrarque dit à plusieurs personnes, que s'il n'est pas aimé Laure, il ne doutoit point qu'il n'eut aimé Mathilde. En ce temps-là, le Duc d'Anjou, Comte de Provence fit une Fête magnifique en un lieu qui s'appelle Cavaillon, & qu'il fit exprès pour voir ensemble Laure & toutes ses amies; de sorte que les douze Dames, qui étoient tous les jours avec elle, en furent; & Constance y mena sa fille. Cette fête se fit en une très-belle maison au bord de la Durance, où tout ce qui peut contribuer au plaisir se trouva. Le lieu étoit charmant par sa situation, la maison étoit belle & bien meublée, & les jardins délicieux: le repas fut magnifique & propre: la musique excellente: & le lieu où l'on mangea étoit parfumé de lui-même, car c'étoit un grand Salon de myrthe & de jasmin, environné de plusieurs fontaines, dont le doux murmure se mêloit à l'harmonie, sans la troubler. Lors que toute cette belle compagnie arriva dans divers chariots, que les hommes de qualité accompagnoient magnifiquement ha-

habiliez & montez sur les plus beaux chevaux du monde; le Duc d'Anjou, emporté par la grande beauté de Laure, la salua selon l'usage de France, & la salua la premiere, quoi que la plus grande partie des autres Dames fussent de plus haute qualité qu'elle. Il est vrai que Mathilde étoit demeurée quelques pas derriere, à cause qu'elle avoit eu quelque chose à raccommo-der à son voile. Cet honneur, que le Duc fit à Laure, ne fit aucun dépit à toutes ses Compagnes: car, on peut dire que le mérite de Laure étoit au dessus de cette jalousie de beauté, qui est presque inséparable de toutes les Belles. Mais, pour Petrarque, il n'en fut pas de même, & il fit un Sonnet sur cela, où, en loüant le jugement du Duc, il fait connoître qu'il lui portoit envie. Mais, après que le Duc eut salué toutes ces Belles, & qu'il vit entrer Mathilde: Quoi! s'écria-t-il en avançant, est-il possible qu'il y ait une seconde Laure au monde? Ah, Seigneur! repliqua-t-elle modestement, j'aurois trop de vanité, si je prétendois seulement lui ressembler en quelque chose. Il y en a sans doute une, répondit le Duc, où je crois qu'il seroit difficile que

Sonetto

101.

Real natura Angelico intelletto.

que vous lui pûssiez ressembler ; mais , à celle-là près , je suis persuadé , par ce que je voi , & par ce que l'on m'a dit de vous , que vous pouvez avoir le même avantage , soit pour la beauté , pour l'esprit , pour la voix , pour la bonne grace , & pour cette vertu sociable & charmante que Laure vient d'apporter au monde ; car , on ne l'y connoissoit pas auparavant. Mais , aimable Mathilde , il ne vous sera pas aisé , avec tous vos charmes , de conquérir un cœur , comme celui de Pétrarque : ainsi , vous pouvez être parfaitement aimable , sans être parfaitement aimée. Je voudrois bien , Seigneur , reprit Mathilde , être aussi aimable que Laure , à condition de n'être jamais aussi aimée : & , quand on a résolu de n'aimer jamais rien , je ne voi pas que ce soit un grand malheur de n'être point aimée , du moins de cette sorte d'affection ; car , pour l'amitié , je ne prétends pas y renoncer. Comme Mathilde parloit ainsi au Duc , qui avoit quitté Laure pour la saluer , Dom Fernand d'Albuquerque , frère de celui qui s'étoit racommodé avec le Roi de Castille , arriva : il venoit négocier quelque chose de la part du
Roi

Roi son Maître touchant la guerre des Maures. Après les premiers complimens, le Duc lui dit qu'il ne pouvoit arriver plus à propos pour connoître dès le premier jour tout ce qu'il y avoit de plus beau en Provence, & lui montra toutes les Dames en general, sans lui en présenter pas une en particulier. Dom Fernand, charmé de la beauté de la jeune Mathilde, la salua la première, durant que Laure parloit à Petrarque vers un miroir. Toutes ces Dames ne s'en offensèrent point, & lui dirent qu'il devoit être bien aisé de voir qu'une Belle de Castille emportât le prix de la beauté sur toutes les Belles de Provence, qui étoient alors les plus belles personnes du monde. Petrarque avoit une sœur dans cette troupe, qui passoit pour la plus grande beauté d'Italie; mais, elle céda pourtant à Laure, & à Mathilde, aussi bien que toutes les autres. Dom Fernand fut ravi de voir une personne de son pays; car, il ne parloit pas Provençal, ni Italien, quoi qu'il entendît bien l'un & l'autre: de sorte que, s'approchant d'elle, Vous avez si peu l'air d'une exilée, lui dit-il en Espagnol; que, quoi que je sçusse bien que vous étiez

étiez en Provence, & que vous étiez parfaitement belle, j'avoüe que je ne vous ai pas connue pour Espagnole, quand je vous ai saluée. Le lieu, où je suis, reprit modestement Mathilde, est si agréable, qu'on peut l'appeller la Patrie de tous les honnêtes gens: de sorte que, comme je ne me suis vue en Castille dans mon enfance, que parmi des gens de guerre & dans des villes assiégées, il ne faut pas s'étonner si je me trouve très-heureuse de me voir en un pays de tranquillité, & parmi tant de Dames accomplies, qui ont la bonté de me souffrir. Mathilde n'en dit pas davantage: car, elle sçavoit bien que Rodolphe n'avoit pas été content, que Dom Juan d'Albuquerque, frère de Dom Fernand, se fût accommodé avec le Roi de Castille comme il avoit fait; & comme elle se rapprocha de ses amies, il ne pût lui parler plus long-temps. Après le dîner, il y eut une course de bague où cet Espagnol parut avec beaucoup d'adresse; il courut contre les Comtes de Tende & d'Anguillara. Le Duc d'Anjou donna deux prix: le Comte d'Anguillara emporta le premier, qu'il donna à Laure maîtresse de son

son ami; & Dom Fernand le second, qu'il donna à Mathilde, à qui Constance commanda de le recevoir. Le reste du jour se passa en promenade & en conversation: & comme Petrarque avoit l'esprit le plus naturel, le plus sociable, & le plus galand du monde, il trouvoit toujours moyen, en tous les lieux où il se rencontroit, d'empêcher que personne ne s'ennuiât. Cependant, toutes les Dames s'en retournerent, & les mêmes hommes qui les avoient accompagnées les escorterent. Pour Dom Fernand, il fut obligé de demeurer avec le Duc d'Anjou: mais comme ce qu'il avoit à faire auprès de lui ne pouvoit être si tôt résolu, il fut passer quelque temps auprès de Mathilde, dont la beauté l'avoit si fort charmé, qu'il ne croyoit pas avoir jamais rien vu de pareil en toute l'Espagne; de sorte qu'encore que naturellement il fût fier & impérieux, il se résolut d'aller voir Rodolphe, afin de voir son incomparable fille: & Rodolphe, qui commençoit de désirer de retourner en son pays, & qui se lassoit d'être exilé, le reçût mieux qu'il n'eût fait en un autre temps. Il n'en fut pas de même de Constance, qui, ne pouvant

vant se résoudre d'aller en Castille tant qu'Alphonse y regneroit, le reçut avec beaucoup de froideur. Mathilde de son côté eut pour lui une civilité indifférente, qui, au lieu d'étouffer cette flamme naissante qui étoit dans son cœur, l'alluma davantage ; car, comme il étoit impérieux, il vouloit vaincre tout ce qui lui résistoit : de sorte, qu'il forma le dessein de faire durer sa Négociation autant qu'il pourroit. Et comme il est bien plus aisé de faire traîner une affaire que de la finir, celle qu'il avoit en Provence dura plus de six mois, pendant lesquels, par sa qualité, par son esprit, & par sa hardiesse, il fut de toutes les parties de divertissement qui se firent. Durant ce tems-là, Rodolphe commanda à Mathilde d'avoir toute l'honnête civilité qu'elle pourroit pour Dom Ferdinand ; & Constance la conjura, quand Rodolphe n'y seroit pas, de le traiter avec toute la rigueur possible : car enfin, ma fille, lui dit-elle, je ne puis souffrir qu'on me parle de retourner en Espagne. Songez, que si Alphonse eût tenu sa parole, je serois Reine de Castille ; & pensez que si nous y retournions, on nous regarderait

roit comme des malheureux , à qui on croiroit faire grace de les laisser vivre. Vous avez scû par Dom Fernand lui même , que le fils de ce Prince , appelé Dom Pedro , a les inclinations les plus mauvaises du monde , & qu'il est l'amant de toutes les belles : auriez-vous le courage assez bas , pour souffrir , que le fils d'un Prince sans parole entreprît de gagner votre cœur ? Souvenez-vous du pitoyable état , où vous avez vu tous vos proches dans votre enfance , poursuivis , assiégés , exilés. Pensez , que Dom Manuel , à qui je dois la vie , est encore malheureux en Aragon. Souvenez-vous , que ce même Roi , qui fit assassiner Dom Juan , après l'avoir rappelé , regne encore où l'on vous veut mener. Cependant , je connois bien que Rodolphe prétend se servir de Dom Fernand , & faire agir Dom Albert de Benavidez , afin de commencer quelque Négociation pour notre retour ; mais , si j'ai du pouvoir sur vous , & que vous ayez de l'amitié pour moi , vous suivrez mes sentimens : car , je ne doute point , que si Rodolphe se confie au Roi de Castille , il ne le fasse assassiner comme le Prince Dom Juan. Il y va donc de la vie

B de

de votre pere & de mon repos. Je ſçai bien, que je ne ſuis pas ſur le Trône en Avignon : mais, du moins, ſi je n'y ſuis pas Reine, je n'y ſuis pas ſujette, & je ſuis maîtrefſe de moi & de vous ; mais, en Caſtille, je ſerois expoſée à la tyrannie, & vous auſſi. Je vous aſſure, Madame, reprit Mathilde, qu'il me ſera très aisé de maltraiter Dom Fernand : je le trouve ſi imperieux, que je craindrois fort qu'un tel eſclave n'agît bientôt en tyran ; mais, je vous conjure de faire en forte que mon pere ne me commande pas abſolument de le ſouffrir, afin que je vous obéiſſe avec plus de facilité. Laure s'aperçut bien-tôt de la paſſion de Dom Fernand, & elle en parla à Mathilde, dans la penſée que peut-être cela pourroit faire rappeler Rodolphe en Caſtille. Mathilde confia alors à Laure ce que Conſtance lui avoit dit. Vous pouvez penſer, lui dit Laure, que je ſerai toujours ravie de votre ſatisfaction, & que je conſentirois à vous perdre, pourveu que vous fuſſiez heureuſe. Mais, ma chere Mathilde, je doute que le mariage ſoit propre à vous le rendre, principalement avec un homme imperieux comme

me

me Dom Fernand. De grace, répondit Mathilde, n'y faites point d'exception; car, dans l'aversion naturelle que j'ai pour le mariage, je vous tiens la plus heureuse personne du monde, d'être aimée d'un homme, qui, par l'état de sa Fortune, ne peut jamais vous épouser. Votre vertu, votre conduite, & votre bonheur, ont fait en sorte, que Petrarque vous aime sans que votre gloire en soit blessée. Vous pouvez l'estimer infiniment, sans qu'on y trouve à dire: il est très-bien fait & très-aimable, il est estimé dans toutes les Cours de l'Europe: il a une vertu solide & sociable tout ensemble: ce n'est pas un de ces Scavans, qui ne connoissent que leurs livres, ni un de ces beaux-esprits, qui ne songent qu'à divertir les autres ou à se divertir eux-mêmes; c'est un homme capable de tous les grands emplois, & des negociations les plus importantes, quoi qu'il soit très-propre à toutes les choses galantes; il a même ce bonheur, que son mérite est universellement reconnu; il porte votre nom par toute la terre: vous n'aurez jamais nul intérêt qui vous puisse diviser; nul des chagrins domestiques, qui troublent la

tranquillité des gens qui se marient, ne peut troubler votre repos : vous avez, s'il est permis de parler ainsi, toutes les fleurs de l'amour & de l'amitié, sans en avoir les épines ; & je vous trouve enfin, la plus heureuse personne qui fut jamais. Il est vrai, lui répondit Laure, que je suis infiniment heureuse : ce n'est pas que je ne croie possible de trouver deux personnes, qui vivroient bien ensemble étant mariées ; mais, je conviens que cela est très-rare, & que le plus grand malheur qui puisse jamais arriver ; c'est de s'épouser lors qu'on doit s'aimer moins qu'auparavant. C'est pourquoi je doute si j'eusse pû me refoudre d'épouser Petrarque, quand même l'état de sa fortune lui auroit permis de le faire : car, enfin, je soutiens, que quand il arrive que deux personnes libres viennent à s'aimer moins ou à ne s'aimer plus, elles sont cent fois moins malheureuses, que ne sont deux personnes qui sont mariées. Quand on est libre, on peut se haïr & ne se voir jamais, on peut même quelquefois se venger sans honte ; mais, quand on est marié, l'honneur veut encore qu'on s'aime, quoi que le cœur ne le veuille

veuille plus : il faut être inséparable, quand on voudroit ne se voir jamais ; & il faut avoir la douleur de voir une amour éteinte, ou, pour mieux dire, une amour changée ou en indifférence ou en haine. C'est pourquoi, Mathilde, si vous m'en croiez, songez plus d'une fois à vous engager pour toujours, & ne vous sacrifiez pas légèrement pour des intérêts de famille, qui ne servent souvent de rien à la douceur de la vie. Tous ceux, qui conseillent de se marier, ne songent guère à ce qu'ils disent : la plupart ont quelque intérêt caché ; & quand cela ne seroit pas, on doit en cette sorte de chose plus donner à son inclination qu'à celle d'autrui : il est même bon de se tirer du commun des femmes, qui sont d'ordinaire plus considérées pour les enfans qu'elles donnent dans leurs familles, que pour leur propre mérite. Ah ! ma chère Laure, reprit Mathilde, que je vous suis obligée de me confirmer dans les sentimens que j'avois déjà ; & je vous promets, qu'il m'en souviendra toute ma vie. Laure lui montra en confidence des vers qu'elle avoit faits contre le mariage, qu'elle n'avoit jamais fait voir à per-

sonne, & qu'elle ne voulut pas même lui donner. Laure donna encore une amie à Mathilde, qui la confirma dans les sentimens où elle étoit. Elle s'appelloit Berengere d'Ancezune. Sa mère, qui se nommoit Alix d'Aramont, eut fort désiré qu'elle se fut mariée : car, étant belle, pleine d'esprit, & d'une Maison très-illustre, originaire d'Allemagne, & alliée de toutes les grandes Maisons de Provence, elle eut pu trouver un parti très-avantageux ; mais, elle la supplia de ne l'y contraindre point. Cette personne avoit une belle-sœur appelée Belliane, que Mathilde estimoit fort : elle avoit la taille belle & déliée, tous les traits régulièrement beaux, le tour du visage merveilleux, les yeux bleus & charmans, le sourire fin, l'air noble & délicat, & une certaine négligence sans affectation, qui plaisoit infiniment ; elle avoit aussi les inclinations très-nobles, & beaucoup d'esprit, ne se souciant pas même trop de le montrer, quoi qu'il parût malgré elle. Cette belle personne vint à la fin de la conversation de Laure & de Mathilde, avec l'aimable Berengere, & elles la recommencèrent encore ; de sorte que

Be-

Berengere se trouvant de même avis, leur amitié en devint plus forte. Le lendemain, elles firent une partie de s'aller promener en bateau sur la Sorgue, assez proche de l'endroit, où, après s'être séparée en trois bras, elle se réunit pour s'aller ensuite jeter dans le Rhosne. Elles furent donc douze Dames dans des chariots magnifiques, jusques au bord de la riviere, où elles trouverent deux bateaux que Petrarque avoit fait préparer exprès. Ils étoient couverts de branches de myrthe, & de laurier, entrelassées avec des festons de fleurs, & par-tout des carreaux pour les Dames dans celui où elles entrèrent; les hommes étoient dans l'autre bateau, qui suivoit toujours celui de ces belles d'assez près pour faire conversation: elles étoient toutes en habits de couleurs différentes. Petrarque, le Comte d'Anguillara, Dom Fernand, le Comte de Tende, & Anselme, étoient de cette promenade. D'abord, on parla de la beauté du jour, de celle de la riviere, & de cent choses indifferentes; puis, tout d'un coup, Mathilde, prenant garde qu'Anselme révoit profondément, lui demanda s'il faisoit l'horoscope de

la promenade. Cette expression fit rire toute la compagnie : & comme Anselme connut que Mathilde n'étoit pas trop persuadée de l'Astrologie, Je voi bien, belle Mathilde, lui dit-il, que vous voulez que ceux qui vous approchent consultent plutôt vos yeux que les étoiles, pour sçavoir quel sera leur destin : mais, quoi qu'ils soient plus brillans qu'elles, peut-être devinerois-je mieux que pas un de ceux qui les admirent, ce que votre cœur deviendra. Ah ! pour mon cœur, reprit Mathilde, je vous engage ma parole, qu'il n'est point en la disposition des Astres, & qu'il sera toujours en la mienne. Vous en répondez bien affirmativement, reprit Dom Fernand. Elle a le plus grand tort du monde, répondit Anselme en souriant, & je lui prédis aujourd'hui, que, devant qu'il soit deux ans, son cœur sera plus rebelle à sa volonté, qu'elle ne le croit présentement. Dom Fernand, croiant déjà qu'Anselme avoit vu son bonheur dans les étoiles, eut dessein d'être son ami intime : car, il avoit entendu dire cent choses de lui, qui lui persuadoient qu'il ne pouvoit jamais manquer en ses prédictions. Pour moi, dit Mathilde, je

je n'ai pas la vanité de croire que mes Aventures soient écrites dans le Ciel; & si tout ce qui arrive sur la terre s'y voyoit écrit, on pourroit dire, que ce seroit le plus bizarre Livre qu'on eût jamais vû. Et, bien loin d'apprendre l'Astrologie je voudrois la deffendre; car, aussi-bien, dequoi serviroit de sçavoir ce qu'on ne pourroit empêcher? C'est assez de recevoir le bien & le mal quand ils arrivent. Dom Ferdinand, pensant être bien obligé à l'Astrologie, se mit à la soutenir: mais, quoi qu'il n'y sceut rien du tout, ce fut d'une manière decisive & impérieuse, qui n'avança pas la conquête qu'il vouloit faire du cœur de Mathilde. Cependant, cette Belle, un peu irritée de la prédiction d'Anselme, lui dit qu'elle gageroit qu'il ne sçauroit deviner ses propres Aventures, & qu'elle le lui prouveroit dans peu de temps. Petrarque, qui prenoit plaisir à faire disputer Mathilde, sembla se ranger du parti d'Anselme, & lui dit: Pour moi, belle Mathilde, qui ne consulte point les Autres, je ne laisse pas de faire des prédictions aussi seures que les Astrologues ordinaires; & quand je vois une jeune personne parfaitement

belle, pleine d'esprit, & qui a toutes les qualitez qui peuvent charmer, je dis hardiment, qu'étant infiniment aimable, elle sera infiniment aimée : mais, je ne conclus pas pour cela qu'elle doive infiniment aimer ; car j'en connois de jeunes, de belles, d'accomplies en toutes choses, qui sont infiniment aimables & infiniment aimées, & qui n'ont jamais rien aimé. Comme je suis jeune sans être belle, repiqua Mathilde, je n'ai rien à répondre à ce que vous dites ; mais, pour Anselme, je lui declare la guerre, malgré toutes les intelligences qu'il a au Ciel. Vous me l'avez peut-être déjà déclarée sans le sçavoir, reprit-il. Dom Fernand, regardant alors Anselme, craignit qu'il ne fût son rival, & que ce ne fût à lui que les Astres fussent favorables ; de sorte qu'il changea de parti, & dit autant de mal de l'Astrologie, qu'il en avoit dit de bien auparavant. Dans ce temps-là, Laure, aiant apperçu deux bateaux qui venoient vers leur troupe, entendit tout à coup une musique excellente dans un des bateaux, & vit une très-belle collation dans l'autre, servie fort proprement dans des corbeilles ornées de fleurs, sur une table qui

qui tenoit toute la longueur du bateau. Cette galanterie surprit toute cette belle troupe, à la réserve de la personne qui la faisoit, & d'une de ses amies. Et bien, dit agreablement Mathilde, aviez-vous prédit que vous seriez aujourd'hui d'une excellente collation, & que vous entendriez une si bonne Musique? Après cela, comment voudriez-vous me persuader, que vous pussiez sçavoir si mon cœur me sera rebelle, puisque vous ignorez un evenement, où vous avez plus de part, que vous n'en aurez jamais en mon cœur. Tout le monde rit de ce que disoit Mathilde; mais, Anselme ne laissa pas de soutenir ce qu'il avoit avancé. Cependant, toutes les Dames firent approcher ces deux bateaux, & remarquerent qu'il y avoit une inscription attachée à la voile de chacun; celle du bateau où étoit la Musique étoit telle:

LA RIVIERE DE SORGUE aux Nymphes de Vaucluse.

*Si mon murmure étoit plus doux,
Quand je roule mes flots sur mes petits cailloux,
Vous n'auriez point d'autre harmonie.
Cependant, telle que je suis,*

*J'endors quelquefois les ennuis
D'un cœur brûlant d'amour dans la joie & l'ennui.
Il ne tiendra qu'à vous d'en bannir les douleurs,
Ma source a moins de nom, que celle de ses pleurs.*

Pour moi, dit l'aimable Berengere, je ne la connois pas, si ce n'est Mathilde. Je sçai bien, répit agréablement cette belle fille, que ce n'est pas moi; mais, il faut le demander à Anselme, qui se vante de sçavoir toutes choses. Non non, interrompit Petrarque, il ne faut pas lui demander cela; cet événement est trop proche: n'avez-vous pas pris garde, qu'il y a des maisons d'où l'on ne voit pas les villages, qui sont situées au pied des montagnes, sur lesquelles elles sont bâties, & qui cependant découvrent une fort grande étendue de pais? Mais, voions un peu, dit Laure, quelle est l'inscription du Bateau où il y a une collation si magnifique. Toutes ces Dames la regardèrent alors, & virent ce qui suit.

LA RIVIERE DE SORGUE Aux Nymphes de Vaucluse.

*Bel ornement de nos bocages,
Je vous offre des fruits sordages,
Tels que dans ce vallon le Soleil les produit.*

Un

*Un mal-heureux Amant les arrose de larmes :
 Je l'entends de mon lit soupïrer jour & nuit ,
 Et pour lui seulement mon desert est sans ebarmes :
 Le silence le fuit , & mes plus chers Zephirs
 Font gloire de ceder à ses tendres soupïrs .*

Laure rougit , après avoir achevé de lire ; & toutes les Dames crûrent que cette galanterie étoit faite par Petrarque , qu'on scavoit être naturellement liberal , & que Mathilde en avoit été la confidente . Il ne le voulut pourtant pas avouer ; & , en effet , ces vers ne se font point trouvez parmi les siens ; & il affecta de faire un Sonnet le lendemain , sur cette promenade des douze Dames ; & l'on le voit encore dans ses ouvrages . Il y marque même que Laure chanta , admirablement bien , après qu'elle fut sortie du bateau , & qu'elle fut montée dans un chariot pour s'en retourner . En effet , après que cette belle troupe eut passé du bateau où elle étoit , dans celui où la collation étoit préparée , & qu'elle eut écouté la musique d'instrumens qui étoit fort bonne , toutes ces Dames s'en retournerent sans scavoir qui avoit fait cette galanterie . Dom Fernand s'imagina que c'étoit le Comte d'Anguillara , ou

Sonnetto

189.

Dedici

Donna be-

nestamen-

te lass.

Anselme : mais , excepté lui , toute la compagnie crût que c'étoit Petrarque. Cependant , comme Mathilde ne trouvoit pas que Petrarque eût assez pris son parti , elle résolut de lui faire une malice ; de sorte qu'après que Laure eût chanté , elle se mit à chanter à son tour un couplet qu'elle avoit fait sur le champ , en Espagnol , où elle avoit imité trois vers de Petrarque. Elle s'excusa , avant que de chanter , de ce qu'elle alloit dire une chanson qu'elle savoit devant que de partir de Castille. Laure , qui étoit de cette confidence , obligea Petrarque à venir écouter. Les chariots alloient lentement : tous les hommes de cette feste alloient à cheval le plus près qu'ils pouvoient. La Lune éclairoit , & le silence de la campagne donnoit un nouveau charme à la voix de Mathilde , qui chanta admirablement bien ce couplet.

*Nul ne sçait comme Amour sçait blesser & guerir ,
Qui ne sçait comme Iris parle , rit , & soupire ,
Heureux qui vit sous son empire ,
Et bienheureux encor ceux qu'on y voit mourir !*

A peine Mathilde eût-elle achevé de chanter ce couplet , que toute la compagnie

paginée connût, que les deux premiers vers étoient presque tout semblables à trois vers qui étoient dans un Sonnet de Petrarque, que tout le monde savoit ; & lui-même en fut si surpris, qu'il ne put s'empêcher de témoigner son étonnement : Ah ! belle Mathilde ! s'écria-t-il, ou je suis le voleur, ou l'on m'a volé ; car, la moitié de votre Chanson est dans un Sonnet que je crois avoir fait, jugez-en vous-même : voici ce que j'ai dit en ma langue naturelle ;

*Non fa cost' amor sana, e cost' anide,
Chi non fa, comme dolce ella sospira,
E comme dolce parla, e dolce ride.*

J'avoue, dit Mathilde, que l'Espagnol qui a fait la Chanson vous a volé ; ou que vous avez fait l'honneur à l'Espagnol de vous servir de ce qui est à lui ; car cela se rencontre trop juste. Je vous assure, reprit Petrarque, tout embarrassé, & ne devinant point la vérité, que je n'ai jamais entendu votre Chanson Espagnole : & , cependant, il y a si peu que le Sonnet est fait, que je ne croi pas qu'il puisse avoir été porté en Espagne. Mais, reprit une
de

de ces Dames, Mathilde a dit qu'elle fçut cette Cançon devant que de partir de Castille. Si cela est, reprit Petrarque, en riant, il faut que je sois un voleur : il est pourtant constamment vrai, que je ne le pensois pas être. Mais enfin, disoit Mathilde le plus agréablement du monde, cela ne s'appelle pas larcin, c'est une imitation digne de loüange : & j'ai oui dire, que tous ceux qui écrivent, soit en vers, soit en prose, sont des imitateurs perpétuels, ou de ceux qui les ont precedez, ou de ceux qui vivent en même temps qu'eux. Pour les morts, reprit Petrarque, qu'on les imite tant qu'on voudra, j'y consens, & je fais même gloire de les imiter de loin : mais, pour les vivans, il faut leur laisser ce qui est à eux. Encore faut-il, quand on prend quelque chose à ceux qui ne sont plus, se donner la peine de le prendre de bonne grace. Et c'est proprement à ces sortes de larcins, que je voudrois employer la Loi de Lacedemone, qui permettoit le larcin à ceux qui déroboient avec adresse, & punissoit ceux qui déroboient si grossièrement, qu'on reconnoissoit d'abord ce qu'ils avoient volé. C'est pour-
quoi

quoi je serois bien aise de sçavoir au vrai, si c'est moi qui suis le voleur, afin de me preparer à être puni; car j'avouë de bonne-foi, que la Chanson vaut mieux que le Sonnet. En effet, elle dit en deux vers ce que je n'ai pû dire qu'en trois. Comme je suis sincère, ajouta-t-il, je confesse, que ne pouvant venir à bout de bien peindre la beauté de Laure, j'ai imité un Sonnet des premiers Poëtes du monde, lors qu'il dépeint Venus apparue en Nym-
 phe à Enée: encote ai-je été plus hardi de lui; car, il n'osa parler des yeux de Venus; & j'ai eu l'audace de parler des beaux yeux de Laure. Mais, ce larcin que je fis fut un effet de la crainte que j'eus de mal réussir en une si belle entreprise. Laure, voulant par modestie détourner la conversation, & voyant que Petrarque étoit en peine, se résolut de finir son inquietude, en faisant honneur à Mathilde. C'est pourquoi, appelant Petrarque, Ne cherchez point, lui dit-elle, qui vous a volé, & voyez seulement celle qui a trompé toute la compagnie en voulant vous tromper. En disant cela, elle monstra Mathilde; qui, se tournant agréablement vers Petrarque, lui dit

*Eranas
 capi doro
 à l'aura
 sparsi.*

dit que Laure railloit; & que pour elle, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle eut voulu faire une tromperie, en présence d'un homme qui voyoit tout dans les étoiles. Vous connoîtrez un jour, reprit Anselme, que je n'y ai pas vu une Chançon, lors que je vous ai parlé de la rebellion de votre cœur. En faite, Laure aiant dit à toute la compagnie, que Mathilde avoit fait ce couplet à l'heure même, afin de tromper Petrarque, toute la compagnie la loüa; & Petrarque lui dit, que si ce n'étoit qu'il avoit fait une espece de vœu, de ne faire jamais de vers de galanterie & de loüange, que pour une seule personne, il en auroit fait pour elle. Tout le monde l'admira: Don Fernand en devint toujours plus amoureux; & Laura l'aima avec une tendresse infinie. Le lendemain de cette promenade, Mathilde, étant seule avec Laure, se mit à louer Petrarque de son respect pour elle, & de sa fidélité en toutes choses; car, enfin, lui dit-elle, n'admirez-vous point jusques où il la porte, de ne faire jamais de vers que pour vous: je trouve cela si beau & si obligeant, que, de l'humeur dont je suis, une pareille cho-

chose me plairoit infiniment. En effet, il n'y a pas une Belle qui ne vous porte envie d'être louée par Petrarque. Cependant, il m'entre dans la fantaisie de le tromper encore une fois, si j'en trouve l'occasion, pourvu que vous me veuillez aider. Ces deux belles personnes étoient alors assises auprès d'un balcon, qui donnoit sur un jardin. C'étoit vers le soir; & comme il faisoit chaud, Mathilde avoit osté ses gants, & les avoit mis sur la balustrade. Laure avoit aussi osté les siens. Mathilde aiant alors avancé la main sur cette balustrade où étoient ses gants; elle en fit tomber un; de sorte que Petrarque; qui se promenoit avec le Comte d'Anguillara, l'aïant vu tomber, voyant une main fort belle, & croiant que c'étoit un des gants de Laure, dont il voyoit une partie du visage, le fut relever, & le garda. Mathilde, aiant par hazard tourné la teste, dans ce moment-là, vit l'action de Petrarque, & pria Laure de lui laisser croire que ce gant étoit à elle, ne doutant pas qu'il ne fit des vers sur cela. Mathilde avoit les mains aussi belles que Laure; ainsi, il n'étoit pas étrange que Petrarque s'y fut trompé,

& les gants, qu'on portoit en ce lieu-là pendant l'Esté, n'avoient rien de remarquable. Un moment après, Laure cria à Petrarque, qu'il rendit le gant qu'il avoit pris : il répondit, qu'il le devoit à la Fortune, & que ce gant ne méritoit pas le soin qu'elle prenoit de le lui demander. Il ajoûta, que c'étoit un ennui de sa gloire, & que s'il eût aussi bien trouvé son voile que son gant, il ne le lui auroit point rendu. Mathilde se mêla à cette conversation ; le plus agréablement du monde ; & , quoi qu'on pût dire à Petrarque, il emporta le gant. Il fit un Sonnet fort ingénieux sur cette Avanture. Mathilde fit promettre à Laure, qu'elle ne desabuseroit Petrarque, que quand elle le voudroit. Le lendemain, Petrarque fut condamné à rendre le gant ; & , voyant que Laure ne le mettoit pas , il en eut un léger dépit, & fit encore un autre Sonnet : & Mathilde, par son ingénieuse malice, fit si bien, qu'elle l'engagea à en faire un troisième. Après quoi, comme elles étoient cinq ou six amies ensemble, elle demanda à Petrarque, s'il étoit bien assuré de n'avoir jamais fait de vers de galanterie & de louanges, que pour Laure. Il répondit,

Sonnetto

166.

*O bella
man, che
mi disprin-
gi 'l core.*

Sonnetto

167.

*Non pur
quell' una
bella ig-
nuda ma-
no*

Sonnetto

168.

*Mia ven-
tura &
Amor
m'ha vean
s' adorno.*

ta le gant. Il fit un Sonnet fort ingénieux sur cette Avanture. Mathilde fit promettre à Laure, qu'elle ne desabuseroit Petrarque, que quand elle le voudroit. Le lendemain, Petrarque fut condamné à rendre le gant ; & , voyant que Laure ne le mettoit pas , il en eut un léger dépit, & fit encore un autre Sonnet : & Mathilde, par son ingénieuse malice, fit si bien, qu'elle l'engagea à en faire un troisième. Après quoi, comme elles étoient cinq ou six amies ensemble, elle demanda à Petrarque, s'il étoit bien assuré de n'avoir jamais fait de vers de galanterie & de louanges, que pour Laure. Il répondit,

que

que cela étoit sceu, & remarqué de tout le monde. Je suis assurée, reprit Mathilde, de vous prouver quand il me plaira, que vous en avez fait pour une personne, qui est infiniment au dessous de Laure en mérite. Nommez-la moi donc, dit Petrarque. Mais encore, reprit Mathilde, pour qui pensez-vous avoir fait les trois Sonnets des gants ? Ce que vous me demandez, me surprend, reprit Petrarque : je les ai faits pour la belle personne, qui avoit laissé tomber le gant. Vous les avez donc faits pour moi, reprit Mathilde ; car, le gant est à moi, aussi bien que la main que vous vîtes sur le balustre : & je vous assure, que si j'étois Laure, je trouverois fort mauvais, que vous n'eussiez pas connu, que ce n'étoit point la sienne. Après cela, ne vantez plus tant la fidélité de votre Muse pour Laure ; car, qui prend une autre main, pour celle de sa Maîtresse, pourroit aussi prendre quelque autre cœur au lieu du sien. Petrarque fut si surpris de ce que lui dit Mathilde, qu'avec tout son esprit il se trouva un peu embarrassé ; car, toute la compagnie rioit : & l'amour extrême de Petrarque lui persuadoit, qu'en

ef.

effet, c'étoit un crime d'avoir pris la main de Mathilde pour celle de Laure; aussi se garda-t-il bien de mettre jamais cette circonstance dans ses vers. Cette surprise fut le sujet de la conversation du reste du jour. Le lendemain, Laure & Mathilde devoient s'aller promener ensemble avec la belle Belliane & quelques autres; mais, il arriva que la Tante de Laure, contre sa coûtme, l'en empêcha. Cependant, la partie ne laissa pas de s'achever. Petrarque, ne sçachant pas que Laure n'étoit point avec ses amies, fut au bord du Rhône où elles étoient; &, comme il fut surpris de ne voir pas Laure avec elles, transporté de sa passion, il leur demanda où elles alloient ainsi gayer & rêver, accompagnées & seules, tout ensemble? Mathilde & ses compagnes rirent de cette demande. C'est la première fois, lui dit cette aimable fille, qu'on a dit accompagnées & seules, & qu'on a parlé à cinq ou six personnes, comme si ce n'en étoit qu'une. Mais, je voi bien, ajouta-t-elle en souriant, que, parce que Laure n'est pas ici, vous nous contez toutes pour rien. Cependant, pour vous répondre plus précisément, vous sçau-

çauriez, que nous sommes gayer, parce que nous nous souvenons avec plaisir du mérite de Laure ; que nous sommes rêveuses, parce que nous avons bien du regret de ce qu'elle n'est pas ici. Pour vous en consoler, sachez, que je suis persuadée avoir vû dans ses yeux, qu'elle étoit bien fâchée de n'y venir pas. Petrarque s'approcha alors de Mathilde, & lui parlant bas, De grace, lui dit-il, dites moi quelque chose qui me persuade, que vous croyez que j'ai quelque part au chagrin qu'a Laure de n'être point de cette partie. Vous seriez de si mauvaise humeur, repliqua Mathilde, si je vous disois que vous n'y en avez point, que je vous dis au contraire, que vous y en avez autant que moi. Ah! Madame, lui dit-il, ne me détrompez jamais. En suite de cela, il passa dans une allée qui aboutissoit auprès du Rhosne, & mit cette petite Avanture en vers. Après quoi, il vint les dire à Mathilde, qui les trouva fort agréables. Laure en fut pourtant fâchée; & c'est en effet la seule chose, qui, dans la suite des temps, a fait dire à plusieurs, qui ont expliqué les ouvrages de cet excellent homme, qu'en

Sonnetto

186.

*Liete e**pensose,**accompa-**gnate e**sole.*

cet-

cette occasion, il avoit paru être assuré de l'affection de Laure. Cela fait bien voir, que les femmes ne sçauroient avoir trop de soin d'empêcher, que des bagatelles ingénieuses qu'on dit, ou qu'on écrit, ne courent pas; car, il ne faut rien pour faire mal expliquer les choses qu'on ne sçait qu'à demi. Cette journée ne finit pas aussi agréablement pour Mathilde qu'elle avoit commencé: car, étant retournée chez elle, on lui dit que Constance se trouvoit mal. Elle entra dans sa chambre, & la trouva encore plus affligée que malade. Elle lui dit qu'elle sçavoit, que Dom Fernand s'en retourneroit bien-tôt; que Rodolphe avoit sceu d'ailleurs que Dom Albert de Benavidez négocioit pour lui, afin de tacher de le faire retourner en Castille; & qu'elle ne doutoit pas que cela ne fût. Elle commanda à Mathilde de parler à Dom Fernand, & de tâcher de rompre ce dessein. Cette commission parut très-difficile à Mathilde: mais, comme elle étoit bien aise d'obéir à Constance, qu'elle craignoit pour la vie de son père, qu'elle haïssoit Dom Fernand, qu'elle aimoit tendrement Laure, qu'elle ne vouloit point se marier, & que la

la vie qu'elle menoit en Avignon lui étoit fort douce ; elle promit à Constance de faire tout ce qu'elle pourroit. Desorte que le lendemain, Dom Fernand étant allé chez Constance, & voiant auprès d'elle la Tante de Laure, il se mit auprès de Mathilde, qui, voulant profiter de l'occasion : J'ai scien, dit-elle, que vous devez bien-tôt partir, pour aller en Castille. Il est vrai, reprit Dom Fernand, que, dès que j'aurai vû encore une fois le Prince, auprès de qui j'ai eu quelque affaire à negocier, je m'en retournerai ; & peut-être, ajouta-t-il, serai-je assez heureux pour contribuer à vous y faire retourner : & quand je vous aurai rendu quelque service, je vous dirai une chose, que je veux croire que toutes mes actions vous ont déjà dite ; & nous verrons alors, si la prediçtion d'Anselme fera à mon avantage. Je me trouve si heureuse où je suis, reprit Mathilde, que je n'ai nulle envie de retourner en mon país : & pour ce que vous me dites d'Anselme, je croi être obligée de vous dire, que je suis très-assurée qu'il se trompera. C'est pourquoi ne faites nul fondement sur sa prediçtion : ne vous rendez point

suspect au Roi de Castille, en lui parlant pour de malheureux exilés. Il m'écouterait mieux, reprit-il, quand je lui parlerai pour une belle exilée comme vous. Mais, afin qu'il sçache mieux ce que vous êtes, ajouta-t-il, je lui porterai votre portrait. En effet, Dom Fernand montra à Mathilde un portrait qu'il avoit d'elle, sans qu'elle le sçût, & qu'il avoit fait dérober un jour que Laura se faisoit peindre par un Peintre de Siene, appelé Simon, très-célebre en ce temps-là, comme il paroît par deux Sonnets que fit Petrarque sur cette peinture que Laure faisoit faire pour Mathilde, & dont il eut une copie. Mais, durant qu'on peignoit Laure, qui étoit très-difficile à peindre, principalement parce qu'elle avoit une langueur modeste dans les yeux qu'on ne pouvoit exprimer, un disciple de ce Peintre, qui sçavoit bien dessigner, avoit pris en craie les traits de Mathilde; de sorte qu'en deux ou trois fois il déroba ce portrait, qu'il vendit bien cher à Dom Fernand qui l'avoit employé. Mathilde fut bien surprise de voir son portrait entre les mains de Dom Fernand. Elle en fut en colère: elle le pria de

Sonnetto

57.

Per mirar Policleto a prova fiso

Sonnetto

58.

Quando giunse a Simon l'alto concetto.

le lui donner ; mais , ce fut inutilement. Elle lui dit , qu'elle en parleroit , & à Constance , & à Rodolphe ; & il lui répondit , qu'il ne le donneroit jamais à personne , & s'en alla sans lui laisser le temps de lui rien dire davantage ; & quatre jours après il partit , étant très-bien avec Rodolphe. Constance fut si affligée , & son mal en devint si considérable , que les Medecins desespererent de sa vie. Et en effet , elle mourut peu de temps après , recommandant toujours à Mathilde de se ressouvenir des choses qu'elle lui avoit dites. Rodolphe fut fort touché de sa mort : mais , Mathilde en fut inconsolable ; & Laura & Petrarque lui donnerent mille marques d'amitié en cette rencontre. Deux mois après , Dom Albert de Benavidez & Dom Fernand escrivirent à Rodolphe , qu'il pouvoit retourner en Castille ; & que , pour lui témoigner qu'il pouvoit y être en sûreté , le Roi lui rendoit le Gouvernement de Lerma , qu'avoit eu Dom Manuel , à condition que sa fille demeureroit à la Cour , ou auprès de la Reine , ou auprès de quelqu'une de ses parentes ; car , il en avoit plusieurs à Burgos. Rodolphe fut ravi de cette

nouvelle, & Mathilde en eut une douleur mortelle. Laure en fut si affligée, qu'elle en pleura tendrement, en pre-

Sonnetto 122. sence de Petrarque, qui fit quatre Sonnets sur la beauté de ses larmes, que

Non fur mai Giove e Cesare si mossi. toute la terre a sceus. En ce même temps, on écrivit à Petrarque, & de

Sonnetto 123. Paris & de Rome, pour lui faire un honneur qui étoit sans doute fort grand;

I vidi in terra Angelici costumi. puisqu'il s'agissoit de lui donner une couronne de laurier, pour marque de la plus haute Réputation qu'on pût avoir dans l'Empire des Belles-Lettres. Mais,

Sonnetto 124. enfin, Laure voyoit bien qu'elle alloit perdre, tout à la fois, les deux person-

Quel sempre acerbo & honorato giorno. nes du monde qu'elle aimoit le mieux. Petrarque même, tout glorieux qu'il étoit d'aller être couronné à Rome

Sonnetto 125. avec beaucoup de ceremonie, souffroit toutes les douleurs de l'amour & de

O ve ch'i possi gli occhi lassì o giri. l'amitié, en prévoyant une longue absence: de sorte que les conversations de ces trois personnes qui avoient

été si douces, si enjouées, & si agréables, devinrent seulement tendres & tristes. Cependant, le malheur de Mathilde étoit sans remède; & elle voyoit bien, qu'elle seroit toujours éloignée de Laure, qu'elle aimoit plus que sa vie. Il falut pourtant obéir; car,

Ro-

Rodolphe lui dit qu'il partiroit avec elle dans huit jours. Mathilde dit adieu à toute la ville, qu'elle laissa en larmes. Le Comte d'Anguillara, le Comte de Tende, & Anselme, en furent infiniment affligés. Mais, Laure & Petrarque, qui eurent ses derniers adieux, en furent inconsolables. Il se rencontra même, que Petrarque fut obligé de partir le jour que Mathilde partit: si bien que Laure vit aller sa première amie en Castille, & son Amant à Rome. Dans ce même temps, Berengere, pour s'ôter entièrement l'occasion de se marier, se mit parmi ces filles qui renoncent au monde pour jamais, malgré les prières de la charmante Belliane: & Laure se vit séparée en même jour des trois personnes du monde qu'elle aimoit le plus. Aussi eut-elle besoin de toute sa constance pour supporter ce déplaisir. Mais Mathilde, quoi qu'elle s'en retournât à sa patrie, n'en étoit pas moins à plaindre: elle en étoit partie si jeune, qu'on peut dire, qu'elle n'y connoissoit personne; la passion de Dom Fernand lui déplaisoit extrêmement, elle quittoit mille choses agréables, & elle n'en prevoit que de fâcheuses au lieu où

elle alloit. Constance l'avoit élevée avec une grande aversion pour la Cour d'Alphonse : aussi supplia-t-elle Rodolphe de la mettre auprès de quelqu'une de ses parentes, & non pas auprès de la Reine, afin d'être moins exposée au monde. Elle obtint ce qu'elle desiroit; de sorte qu'en arrivant à Burgos, Capitale de Castille-la-vieille, il mena Mathilde chez une de ses parentes, appelée Theodore, femme de Dom Gonzalez, qui étoit alors en considération à la Cour. Cette Dame avoit de l'esprit & de l'ambition, & sçavoit fort bien le monde. Elle reçut Mathilde avec beaucoup de joye, & donna mille louanges à sa beauté, dès le premier jour qu'elle la vit. Dom Gonzalez avertit Dom Albert de Benavidez, que Dom Rodolphe étoit arrivé; car, il étoit alors dans son Gouvernement de Palencia. Mais, pendant que Rodolphe & Gonzalez s'entretenoient, Theodore aiant conduit Mathilde à l'appartement qu'elle lui destinoit: Ne pensez-pas, lui dit-elle, être inconnue à la Cour de Castille. Dom Fernand y a montré un portrait de vous, qui vous y a déjà fait beaucoup d'Admirateurs; & si ce n'étoit
que

que le Roi l'a envoyé en quelque négociation secrète, en Arragon, il m'auroit sans doute aidé à vous recevoir. Mais, du moins, reprit Mathilde en rougissant, Dom Fernand a-t-il dit la vérité; & sçait-on que c'est un larcin, & non pas une faveur? Dom Fernand, repliqua Theodore, est impérieux & violent; mais, il n'est pas capable d'une vanité sans fondement: ainsi, il a avoué de bonne-foi qu'il avoit suborné un peintre, pendant qu'une fille de vos amies, dont il dit des merveilles, se faisoit peindre. Au reste, adjôûta Theodore, toute la Cour a vû votre portrait: les filles de la Reine en ont déjà de la jalousie; elles se flattent pourtant de l'esperance que ce portrait vous fait plus belle que vous n'êtes: mais, elles seront au desespoir, quand elles verront qu'il fait tort à votre beauté. Cependant, je croi qu'il est bon que vous sçachiez l'état de nôtre Cour, avant que de la voir. Sçachez donc, que la Reine est une Princesse, qui a de très-bonnes qualitez, qu'elle est fort considérée du Roi, & ne l'est pas trop de Dom Pedro son fils, dont toutes les inclinations sont violentes: je ne dis rien des

filz naturels du Roi, car ils sont fort jeunes: mais, l'on parle d'un neveu de l'Admiral de Castille, filz de Dom Albert de Benavidez, qui doit revenir bien-tôt d'un long voyage, qu'on dit être le plus honneste homme du monde. On connoît assez-tôt les honnêtes gens, reprit Mathilde, quand on est un peu du monde: mais, pour les femmes de la Cour, je ne ferois pas marie de sçavoir avec lesquelles on peut faire plus seurement amitié. Dom Fernand d'Albuquerque, dit Theodore, a une sœur fort aimable, qui s'appelle Elvire; mais, elle a la reputation de ne sçavoir pas trop bien aimer ses amies. Il y a une femme de qualité, qui demeure assez près d'ici, qui se nomme Lucinde, qui est une des plus honnêtes personnes qu'on puisse voir; & il y a une de ses parentes auprès d'elle, appelée Padille, qui est belle, & bien faite, mais qui est une très-dangereuse amie. Pour les filles de la Reine, elles sont belles, & il y en a deux entre les autres qui ont beaucoup d'esprit: l'une s'appelle Jacinte, & l'autre Doristée. Pendant que Mathilde & Theodore s'entretenoient, Rodolphe & Gonzalez parloient ensemble.

semble, & le dernier instruisoit son ami de quelle maniere il se devoit conduire dans une Cour qui avoit changé de face depuis qu'il en étoit parti. Quoi qu'il fut déjà assez tard quand Rodolphe étoit arrivé, on sceut pourtant son retour dans Burgos; & le lendemain il vit le Roi & le Prince, & fut saluer la Reine: il en fut très-bien reçu, & demeura surpris de voir que par-tout on lui parloit de la beauté de sa fille. Cependant, Mathilde, n'étant pas encore habillée à l'Espagnole, garda la chambre deux jours, & fut visitée de tous les hommes de la Cour, qui avoient accoutumé d'aller chez Theodore. Dom Pedro, tout fier qu'il étoit, fut fort civil pour Mathilde; & la reputation de sa beauté fut si grande, qu'on ne parloit d'autre chose. Sa modestie lui donnoit un très-grand éclat; & elle affecta, quand elle fut la premiere fois chez la Reine, de ne se parer point, & de se fier à ses propres charmes. Il est vrai, qu'elle étoit fort propre, & habillée d'un si bon air, qu'il n'y avoit rien de mieux. Aussi fut-elle louée de tous ceux qui la virent: & les plus belles même furent contraintes d'avouer, qu'on ne

pouvoit trouver nul défaut à sa beauté. Le Roi de Castille trouva qu'elle ressembloit fort à Constance, & loua fort sa beauté. En effet, Mathilde avoit de très-beaux yeux, un beau teint, une belle bouche, la taille admirable, la gorge bien faite, les mains belles, & très-bonne grace; de sorte que, dès les premiers jours, elle inspira, & beaucoup d'amour, & beaucoup d'amitié. Mais, pour elle, tout ce qu'elle voïoit ne la consoloit point de Laure. Lucinde fut pourtant celle qu'elle crût, qui pourroit avec le tems être la confidente de la douleur, qu'elle avoit de l'absence de son incomparable Laure: car, elle ne comprenoit pas en ce tems-là, qu'elle pût jamais avoir d'autres secrets à confier. Cependant, Dom Albert de Benavidez ne put venir voir Rodolphe, parce qu'il se trouvoit mal; de sorte que, quelques jours après, Rodolphe le fut voir à Palencia. Ils renouvelèrent leur ancienne amitié; &, parlant de leurs intérêts, & de l'état de la Cour de Castille, ils convinrent, que le Roi étant toujours d'humeur méfiante, & le Prince Dom Pedro étant très-violent, il n'y avoit point de meilleur parti à
pren-

prendre, pour n'être point exposés à tous les malheurs passés, que de ne se mêler de nulle intrigue, d'aller rarement à la Cour, & de demeurer avec tranquillité chacun dans son Gouvernement. Mais, pour se lier d'intérêts, ils résolurent, sans en parler à personne, de marier leurs enfans ensemble; car, comme je l'ai déjà dit, Dom Albert, n'avoit qu'un fils, qui s'appelloit Dom Alphonse, & qui devoit bientôt revenir. Rodolphe n'avoit aussi que Mathilde, qu'il aimoit extrêmement: & il craignoit fort, voyant le grand bruit que faisoit sa beauté à la Cour, que cela ne lui nuisît, au lieu de lui servir. Après avoir donc résolu cette alliance ensemble, & s'être promis un secret reciproque, ils se separerent. Dom Albert demeura à Palencia, qui est un des plus agréables lieux du monde: & Rodolphe, après avoir encore vû le Roi, s'en alla à Lerma, où il fit son séjour ordinaire, laissant Mathilde chez Theodore, comme le Roi l'avoit désiré. Cette belle fille vint peu à peu à trouver quelque consolation, en racontant à Lucinde, qui l'aima d'abord fort tendrement, quelle étoit l'agréable vie,

qu'elle avoit menée en Avignon. Elle avoit le portrait de Laure dans sa chambre, & tous les vers de Petrarque dans son cabinet ; de sorte qu'au milieu de tous les divertissemens d'une grande Cour , elle faisoit ses plus grands plaisirs , du souvenir de deux personnes absentes : & Lucinde entra si obligeamment dans les sentimens de Mathilde , qu'elle connut effectivement , qu'elle en étoit aimée , & en eut beaucoup de reconnoissance. Durant cela , Rodolphe , & Dom Albert , avoient souvent des nouvelles l'un de l'autre : le dernier écrivit à son fils , qui , après avoir vû toutes les Cours de l'Europe , s'étoit arrêté à deux journées de-là , auprès de l'Amiral de Castille , son oncle , qu'il trouva en un port de mer , où il étoit allé pour sa charge. Dom Alphonse lui avoit beaucoup d'obligation , puisque c'étoit lui principalement , qui avoit porté Dom Albert à le bien élever : il avoit même pris un soin particulier de son éducation ; car , non seulement , il lui choisit les meilleurs maîtres ; mais aussi il voulut être son maître lui-même , se faisant rendre compte , de ce qu'il apprenoit , l'obligeant à raisonner sur
 tout

toutes choses, lui montrant comment on pouvoit appliquer à l'action, & au monde, tout ce que les livres enseignent, & lui remettant toujours devant les yeux les plus belles & les plus grandes actions. Quelquefois même, avant que d'achever de lui conter une Histoire, il lui demandoit ce qu'il auroit fait en une telle occasion, ou en une telle extrémité, afin d'exercer son esprit, & son courage, en même tems; de sorte que, par ce moien, il l'avoit rendu passionnément amoureux de la gloire, & de la grande réputation, ne pensant presque qu'à faire quelque chose, dont on parlât un jour avec louange. Et comme il avoit autrefois compris, par sa propre expérience, que les voyages contribuent beaucoup à former les honnêtes gens; il l'envoia, sous la conduite d'un sage Gouverneur, voir l'Italie, l'Allemagne, la France, & l'Angleterre; avec ordre, que dans ses voyages sa principale curiosité fût de connoître particulièrement les grands hommes en toutes sortes de choses, de s'en faire aimer, & d'apprendre de chacun ce qu'il sçavoit le mieux. Dom Alphonse, ayant cette obligation à l'Amiral

seroit très-avantageuse dans la suite. Seigneur, reprit Dom Alphonse, je croi que tout ce que vous dites est très-veritable; mais, si vous connoissiez mon cœur, vous jugeriez pourtant que ce que vous desirez de moi est impossible: je suis né pour la gloire, & pour l'ambition, & tellement ennemi du mariage, que je n'y puis songer, sans un chagrin que je ne sçaurois exprimer. Ne me forcez donc pas à vous desobéir: laissez moi suivre mon inclination, qui me porte à la guerre, à la gloire, à l'ambition, & à la liberté; car, quand je le voudrois entreprendre, je ne sçaurois vous obéir. Dom Albert, qui étoit violent, se mit en colere, & lui dit, qu'il ne s'agissoit plus de consulter; que c'étoit une affaire résolue, entre Dom Rodolphe & lui; & qu'il falloit qu'il tint la parole, qu'il avoit donnée; que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de lui donner huit jours, pour se mettre en équipage, afin d'aller à la Cour, & de se faire voir à Mathilde. Dom Alphonse se trouva dans un embarras extrême; son pere étoit violent & absolu: il ne pouvoit avoir dequoi subsister selon sa condition & son humeur magnifique,

ni

ni à la Cour , ni en Voyage , si Dom Albert ne le lui donnoit. Mais , il pouvoit encore moins se résoudre , en l'âge où il étoit , à se marier , & à commencer à faire parler de lui à la Cour par des nopces , ni vaincre cette grande aversion , qu'il avoit pour le mariage. Il fit parler à Dom Albert , par plusieurs personnes ; mais , inutilement : au contraire , Albert dit , qu'il avoit envoyé dire à Rodolphe , que , dès qu'Alphonse seroit en équipage de paroître dans le monde , il iroit le voir , & ensuite voir Mathilde. Rodolphe , de son côté , qui ignoroit les sentimens de Dom Alphonse , & même ceux de sa fille , manda à Theodore , qu'elle disposât Mathilde à bien recevoir un homme , qu'il lui avoit destiné pour mari , & qui l'iroit voir dans peu de tems par son ordre. Mathilde , reçut cette nouvelle avec une douleur extrême , un moment après qu'elle eut reçu une lettre de Laure , qu'elle montrait à l'aimable Lucinde ; car , l'amitié , que Mathilde avoit dans le cœur , étoit presque aussi tendre , que de l'amour. Elle connoissoit l'humeur de Rodolphe , & voïoit bien , que ses plaintes , & ses larmes , seroient inutiles. Cepen-

pendant, l'exemple de Laure, qui ne se vouloit point marier, & qui avoit acquis une si grande reputation dans la façon de vie qu'elle avoit menée, flatoit son humeur si agreablement, qu'elle ne concevoit pas qu'il lui fût possible de consentir à être mariée. Sa nouvelle amie contribuoit encore à l'entretenir dans ces sentimens-là ; car, Lucinde ne se trouvoit pas heureuse, dans son mariage ; de sorte que Mathilde eut une douleur incroyable, & ne voioit rien d'agreable à faire pour elle ; car, encore qu'elle ne pût se résoudre à se marier, elle aimoit le monde, & ne se seroit pas résoluë sans peine à s'enfermer parmi ces filles, qui s'en separent volontairement pour tousjours, quoi qu'elle y eût pourtant moins d'aversion qu'au mariage. Elle pria Theodore d'écrire à Rodolphe, pour le supplier de ne penser point encore à la marier : mais, son pere lui manda seulement, qu'il vouloit être obéi ; de sorte, qu'elle en eût une douleur si sensible, qu'elle en tomba malade considerablement. Mais, pendant que cette belle personne s'afflige avec Lucinde de son malheur, Dom Alphonse étoit dans un embarras extré-

trême, & ne trouvoit de consolation, qu'avec un ami intime qu'il avoit, appelé Dom Felix de la Cerde, à qui il disoit tous ses sentimens. Comme il connoissoit, qu'Albert ne changeroit pas de volonté, il tâchoit de fléchir Dom Alphonse : mais enfin, lui dit-il un jour, vous avez du moins l'avantage, qu'on dit que celle, qu'on vous veut faire épouser, est extrêmement belle. Voiez-la donc, si vous m'en croiez : car, peut-être, quand vous l'aurez vue, perdrez-vous une partie de l'aversion, que vous avez pour le mariage. C'est pour cela même, dit Dom Alphonse, que je ne la veux pas voir, de peur que je n'eusse la faiblesse de me laisser séduire par sa beauté ; car, je sçai bien, que, de l'humeur dont je suis, je m'en repentirois toute ma vie. Je suis né pour la guerre, pour l'ambition, & pour la gloire, & non pas pour le mariage ; je veux chercher la Fortune à ma mode, & n'être retenu, ni par les larmes d'une femme, ni par l'intérêt d'une famille : enfin, je cherche à me distinguer des gens de ma condition, ou par mon esprit, ou par mon courage ; & ne veux point du tout me marier. Comme il

di-

disoit cela, Albert apprit par des Lettres de Rodolphe, que Mathilde étoit malade, & qu'il le prioit qu'Alphonse ne la vît pas, qu'elle ne fût entièrement guérie. Dom Felix, sachant cela par Rodolphe, le fut dire à son ami, qui en eut une joie extrême, & peu s'en falut, qu'il ne desirât, que Mathilde mourût, afin d'être délivré de l'embaras où il se trouvoit. Cela lui donna du moins un peu de tems, pour penser à ce qu'il avoit à faire. Mais, comme il apprenoit que Dom Albert étoit toujours plus opiniâtre dans son dessein, il en forma un extraordinaire, qui fut d'écrire à Mathilde, & de prier Dom Felix, de lui porter sa Lettre, sans la lui laisser, l'obligeant seulement à la lui faire lire. Dom Felix s'opposa d'abord à ce qu'il vouloit faire; mais, il promit enfin à son ami, de faire ce qu'il desiroit. Alphonse écrit: Dom Felix se charge de la lettre; va chez Theodore, emploie le nom d'une parente de Mathilde, dont il dit avoir une lettre à lui donner, & obtient enfin la permission de la voir, & de lui rendre cette lettre. Il vit donc cette belle malade, qui, malgré sa pâleur & sa mélancolie, lui parût toujours

jours la plus charmante personne du monde; de sorte qu'il pensa ne rendre pas la lettre de Dom Alphonse, & s'en retourner lui dire qu'il avoit un tort extrême de s'opposer à son bonheur. Enfin, poussé par un sentiment contraire, il fit ce qu'il avoit promis, & pria Mathilde de lire la Lettre qu'il lui donna, sans lui dire qui l'avoit écrite. Mathilde en fit d'abord beaucoup de difficulté; mais, Dom Felix lui dit sérieusement, qu'il s'agissoit d'une affaire de la dernière importance, & qu'il lui donnoit sa parole que ce n'étoit pas une Lettre de galanterie, qu'enfin elle l'ouvrit & y leut ces paroles.

Ne pensez-pas, Madame, que je me donne l'honneur de vous escrire, pour commencer de m'aquerir quelque part en vos bonnes graces; car, je suis un malheureux, qui n'en suis pas digne, & qui sçachant, que vous êtes une des plus belles personnes du monde, ai résolu de vous fuir avec autant de soin que tous les autres vous cherchent, de peur de vous faire un outrage, en deffendant mon cœur contre vos charmes. Mais, Madame, afin d'avoir quelque pitié de moi, sçachez que je suis

suis un misérable ambitieux, qui veut être ennemi de l'amour, & qui ne veut aimer que la gloire ; de sorte que je croirois, comme je l'ai déjà dit, vous faire une injure, si j'allois vous voir avec la résolution de deffendre mon cœur contre vous. Je sçai que vous avez mille agréables qualitez, capables de faire le bonheur d'un homme qui ne seroit pas de mon humeur. C'est-pourquoi, par respect pour elles, j'ai pris le dessein de vous découvrir le véritable état de mon ame. Ne pensez pas, Madame, que je sois préoccupé d'une autre passion, & que ce soit ce qui m'empêche d'accepter l'honneur que Rodolphe me veut faire. Non, Madame, cela n'est point ainsi : j'ai un cœur, qui n'aime rien & ne veut rien aimer, du moins de cette sorte ; & si je puis obtenir de vous que vous me refusiez, & que vous disiez à Rodolphe, que vous ne voulez point de moi ; je vous promets de vous honorer toute ma vie : & je consens si j'en aime, ou si j'en épouse jamais quelque autre, que vous me haïssiez horriblement, & que vous me teniez pour un homme sans honneur & sans parole : je vous promets même de vous servir tant que je vivrai, si je suis assez heureux pour en trouver les occasions, & de n'employer la liberté que
vous

vous me laisserez, qu'à chercher la gloire ou la mort. Je sçai, que ce je fais est le plus extraordinaire du monde; mais, cela même vous doit faire pitié: Et vous devez plaindre un homme, qui est contraint de vous supplier de le mépriser, quoi qu'il vous honore infiniment, Et qui devoit avoir ce respect-là pour vous de peur que son malheur ne vous empêchât d'être heureuse.

Mathilde fut extrêmement surprise de cette Lettre; mais, elle le fut agréablement: quoi que dans le premier moment elle rougit, comme si elle eut en quelque léger dépit. Elle lut pourtant une seconde fois cette Lettre, afin d'avoir le temps de refoudre ce qu'elle devoit répondre. Après quoi, prenant la parole: Je m'étonne, dit-elle en souriant, que Dom Alphonse ne veuille pas de moi: car, si la conformité de sentimens devoit faire naître de l'affection, nous devrions nous aimer; puisqu'il est vrai, que j'ai encore plus d'aversion au mariage que lui. En effet, ajouta-t-elle, je ne suis malade, que de la peur que j'ai eüe depoufer Dom Alphonse. Ce n'est pas, que je n'aie entendu dire que c'est un fort hon-

honnête homme ; mais , c'est que j'aime autant la liberté qu'il aime la gloire , & que j'ai autant d'inclination pour la tranquillité qu'il en a pour l'ambition. Vous lui direz donc , qu'il me rend la vie , en m'assurant qu'il ne pense & ne pensera jamais à moi. Mais , comme il n'est pas juste que je sois seule à m'attirer l'indignation de mon pere , il faut qu'il s'oppose à Dom Albert , comme je m'opposerai à Rodolphe , & que nous nous avertissions l'un l'autre , de ce que nous aurons à faire pour conserver notre liberté. Dom Felix fut si charmé de la beauté de Mathilde , qu'à peine entendit-il moitié de ce qu'elle lui dit ; de sorte qu'il la supplia de vouloir écrire elle-même ses propres sentimens. Elle s'en excusa , & souffrit seulement que Dom Felix écrivit de sa main ce qu'elle vouloit qu'il dit à son ami. Après quoi , il s'en retourna , & laissa Mathilde avec une joye si grande , qu'elle recouvra bientôt la santé ; mais , elle en fit un secret à Rodolphe , & lui manda qu'elle se trouvoit encore fort mal , afin de gagner du temps. Cependant , Dom Felix avoit des sentimens bien mélez : il étoit bien aise d'avoir une si bonne
nou-

nouvelle à porter à Dom Alphonse : il étoit charmé de la beauté de Mathilde, de son esprit, de sa modestie & de sa douceur, & sentoît pourtant quelque secret dépit de lui voir une si grande passion pour la liberté, comme s'il y avoit eu quelque intérêt. Mais, enfin, il fut trouver Dom Alphonse, qui lui demanda comme sa négociation s'étoit passée. Dom Felix lui en rendit compte, & il en fut très-content. Cependant, dit-il à son ami, dès que vous fûtes parti avec ma lettre, j'envoiai un de mes gens après vous, pour vous obliger à revenir; trouvant moi-même ce que j'avois écrit si extraordinaire & si bizarre, que j'en avois de la confusion, & choisissois plutôt d'aller chercher la guerre à l'autre bout du monde, que de faire une chose si nouvelle & si surprenante. Cependant, puisque cela a si bien réussi, je suis bien aise que vous ayez vu Mathilde. Mais, de grace, ajouta-t-il, ne me parlez, ni de sa beauté, ni de son esprit; & dites-moi seulement ce qu'il faut faire pour ne l'épouser pas. Dom Felix eut une secrète joye de n'avoir pas à lui parler de Mathilde; & ils résolurent enfin, qu'il faloit de

D

cha-

chaque côté faire traîner les choses autant qu'on pourroit, & se servir des occasions qui naistroient; & s'entre-avertir de tout. Quelques jours après, Dom Alphonse crût, qu'il falloit remercier Mathilde de la maniere dont elle avoit reçu une lettre si surprenante. Et enfin Dom Felix la vit, non seulement une seconde fois, mais plusieurs autres, sur diverses choses qu'il falloit refoudre, pour faire naître des obstacles à leur mariage. Cependant, Albert & Rodolphe, voyant qu'il y avoit toujours quelque chose qui faisoit que leur dessein ne s'exécutoit pas, entre-rent en desffiance l'un de l'autre. Rodolphe s'imagina, qu'Albert vouloit lui donner lieu de rompre, pour faire épouser quelque autre fille à son fils qui fût parente des gens de la faveur; & Albert crût la même chose de Rodolphe: ils font donc épier dans les maisons l'un de l'autre, pour sçavoir ce qui s'y passoit; & Rodolphe découvre, que Dom Alphonse envoie vers sa fille, & Albert que Mathilde a commerce avec son fils: cela les embarrassa d'abord extrêmement. Ils se font sçavoir ce qu'ils ont découvert. Et Albert, enfin, sçachant que Dom Felix est

est celui qui va parler à Mathilde , ou qui envoie quelquefois son Ecuyer vers elle , prend le parti d'envoyer des gens déguisez en chemin , qui volent cet Ecuyer , & lui prennent le paquet de Dom Alphonse , dont la lettre étoit conçue en des termes qui firent connoître à Albert & à Rodolphe , que le commerce qui étoit entre leurs enfans étoit directement contre leurs intentions & contre leur autorité. Ces deux peres se trouverent fort embarrassez en se voyant. Rodolphe s'imagine , que Dom Alphonse est amoureux ailleurs ; & Dom Albert , qui étoit violent & soupçonneux , croit que Mathilde aime quelque homme de la Cour ; & le dit à Rodolphe , qui s'en fâche : de sorte qu'ils se separent fort mécontents l'un de l'autre. Rodolphe fut à Burgos se plaindre à Theodore de la desobéissance de sa fille : mais , il connut pourtant bien , & par ce que Theodore lui dit , & par les discours de Mathilde , que ce qu'Albert lui a dit n'est qu'une chose dite sans fondement , dans l'excès de la colere. D'autre part , Albert querelle Dom Alphonse , & lui dit , que , pour le punir de n'avoir pas voulu épouser une très-belle fille , il lui en

fera épouser une laide & insupportable; & qu'enfin il veut être obéi. Dom Alphonse, voyant jusques où son pere portoit sa violence, partit le lendemain, sans en rien dire qu'à Dom Felix, pour s'en retourner trouver l'Admiral de Castille son oncle, afin qu'il lui donnât lieu de s'en aller chercher la guerre en quelque part. Dom Felix, dont le cœur étoit sensiblement touché de la beauté de Mathilde, fut tenté par generosité de lui dire quels étoient les charmes de cette belle fille; lui semblant, que s'il lui avoit dit tout ce qu'il connoissoit de son merite, il eut pû changer de sentiment. Mais, d'ailleurs, venant à penser, que quand Dom Alphonse l'auroit aimée, elle n'auroit pas apparemment voulu l'épouser; il conclut, qu'il n'étoit pas juste de se faire lui-même un rival, & resolut de laisser partir son ami: ne croiant pas même faire rien contre la generosité, puisqu'il étoit resolu de combattre cette passion naissante, qui étoit dans son cœur. Dom Alphonse partit donc, & laissa une lettre pour Dom Albert, qui en fut fort irrité, & une pour Mathilde que Dom Felix lui rendit: elle étoit telle:

Je pars, Madame, pour vous tenir la parole que je vous ai donnée : jouissez en repos de la liberté que je vous laisse ; Et, puisque nous n'avons pas été destinez à nous aimer, aimons du moins toute notre vie la plus précieuse chose du monde. Et croiez, s'il vous plait, qu'en quelque lieu de la Terre que la Fortune me mène, vous me trouverez toujours tout prêt à vous rendre tous les services que votre générosité mérite.

Dom Felix rendit cette lettre à Mathilde, qui la reçut fort agréablement ; & qui remercia celui qui la lui rendit, comme un homme qu'elle croyoit avoir beaucoup contribué à son bonheur : mais, plus elle le remercioit, plus il se confirmoit dans le dessein de s'opposer à l'amour qu'il avoit dans l'ame, & dont il se trouvoit si persécuté, qu'il se résolut d'aller pour quelque temps à Seville pour se guerir ; de sorte que Dom Alphonse s'éloignoit, de peur d'aimer Mathilde ; & Dom Felix, pour cesser de l'aimer. Après cela, elle demeura dans une assez grande tranquillité : elle se vit même délivrée de l'importunité que lui donnoit la passion de Dom Fernand, lors

qu'il fut revenu d'Arragon, sans qu'elle en sceut alors la cause. Elle ne sçavoit même que penser de cela: car, il ne cessa de lui donner des marques de sa passion, qu'en lui disant, qu'elle étoit aimée d'un homme, qui lui ôtoit la hardiesse & la liberté de l'aimer, si ce n'étoit en secret; & qu'elle sçauroit un jour ce qui le faisoit parler ainsi. On remarquoit seulement, que le frere de de Dom Fernand d'Albuquerque étoit le Favori de Dom Pedro, Prince de Castille, qui voioit fort souvent Mathilde, mais qui ne lui disoit pourtant rien qui pût témoigner qu'il eut de l'amour pour elle. Mathilde avoit conté à Lucinde toute son Avanture de Dom Alphonse: elles avoient conclu ensemble, qu'il falloit qu'il eut du mérite; qu'un homme, qui aimoit tant la liberté, devoit avoir quelque chose de grand dans le cœur. J'ai déjà dit, que Lucinde avoit avec elle une parente, appelée Padille, qui avoit de la beauté & des charmes, mais dont l'esprit étoit dangereux. Cette fille se mit dans la fantaisie de donner de l'amour à Dom Pedro; & l'on peut dire, qu'il sembloit alors, qu'il n'y auroit pas eu tant de peine à apprivoiser un lion.

El-

Elle crût, que si elle agissoit comme une personne qui vouloit plaire, elle ne plairoit pas, mais qu'elle plaitoit infailiblement, pourvû qu'elle peut seulement aquerir quelque familiarité avec Dom Pedro. Dom Juan d'Albuquerque son favori étoit amoureux d'une fille de la Reine qui étoit son amie. Elle se resolut de le servir autant qu'elle pourroit. Outre cela, aiant remarqué, que la maison de Theodore étoit celle de toute la Cour, où il alloit le plus de gens de grande qualité, & où Dom Pedro se plaisoit le plus, elle se fit aimer de Theodore, à qui elle parloit toujours, pendant que Lucinde & Mathilde parloient ensemble : & toutes les fois que Dom Pedro y étoit, elle cherchoit à lui dire quelque chose qui lui plût, sans considerer s'il étoit vrai ou faux ; de sorte qu'elle lui avoit dit plus d'une fois, que Mathilde l'estimoit infiniment. Ce n'étoit pas qu'elle voulût qu'il aimât Mathilde : mais elle pensa, que s'il avoit à l'aimer, il étoit bon pour son dessein qu'elle fût de la confidence ; ne doutant point, que si cela étoit ainsi, elle ne vint à bout de faire cesser une amour, dont elle sçauoit le secret, & qu'elle ne vint

ensuite à se faire aimer elle-même. Cette fille avoit une ingénuité apparente, très-propre à tromper les personnes à qui elle n'auroit pas été suspecte. Cependant, Dom Alphonse étoit allé à la guerre en Arragon, & s'y étoit signalé si hautement, que tous ceux, qui venoient de cette armée, ne parloient que de son courage. En ce temps-là, Rodolphe mourut. Mathilde en fut extrêmement touchée; mais, quand le temps eut adouci sa douleur, elle se trouva en pleine possession de sa liberté: il sembla même, qu'elle en fût devenuë plus belle & plus charmante; & elle mena la plus douce & la plus agréable vie du monde; ne regretant rien que l'absence de Laure & de Petrarque, dont elle avoit souvent des nouvelles. Cependant, Dom Felix, n'ayant pû guerir de sa passion pour Mathilde, revint à Burgos, & la vit plus belle que jamais, & sceut qu'elle sembloit n'avoir nul dessein de se marier. Comme elle croïoit lui être obligée, elle le traitoit très-civilement, & elle ne le vit pas plutôt en particulier, que, prenant la parole: Je vous assure, lui dit-elle, que votre ami avoit raison de me preferer la gloire;
car,

car, il acquiert tant d'honneur à la guerre, que le Roiaume auroit beaucoup perdu, s'il n'y avoit pas été. En mon particulier, reprit Dom Felix, en la regardant, je connois quelques gens, qui eussent perdu la plus douce chose du monde; puisque, si vous eussiez été servie par un aussi honnête homme que celui-là, ils n'auroient jamais ôsé avoir l'esperance de vous plaire, sans laquelle la vie ne leur seroit guere agréable. Je ne sçai, repliqua Mathilde, qui sont ceux que vous dites; mais, je sçai bien, que, pour me plaire, il faut du moins ne me dire jamais rien qui me desplaise, ni que je puisse mal expliquer. Dom Felix connut bien, que s'il en disoit davantage, il ne seroit pas favorablement écouté; de sorte qu'il détourna la chose adroitement: mais, Mathilde ne laissa pas de craindre qu'il ne l'aimât; car, l'estimant assez pour être son amie, elle eut été fâchée de le perdre. D'autre part, Dom Fernand fuïoit autant qu'il pouvoit Mathilde; mais, quand il se trouvoit auprès d'elle, il étoit aisé de connoître, qu'il n'avoit pas cessé de l'aimer, quoi qu'il ne lui dit rien de sa passion. Pour Dom Pedro, il agissoit

D s d'une

certaine maniere brusque & indifferente, qui ne donnoit aucun lieu aux conjectures. Il faisoit quelquefois des festes, il voïoit souvent Mathilde; mais, on ne pouvoit connoître, s'il avoit quelque dessein particulier pour elle. Les choses étant en cet état, le Roi de Maroc crût, qu'il lui seroit aisé de rétablir la gloire des Maures en Espagne, s'il y vouloit porter ses armes. Le Roi de Grenade, apprehendant alors, que le Roi de Castille ne l'attaquât, se liguâ avec le Roi de Maroc, & à l'heure même ils firent de grandes levées & de grands magasins. Le Roi de Castille, étant averti de ces preparatifs, ne douta pas que ce ne fût contre lui: de sorte qu'il se hâta de pacifier les affaires d'Arragon; & fit si bien, qu'il eut une grande armée sur pied avant que les Maures fussent en état de l'attaquer. En effet, il entra dans le païs d'Antequera, il & y fit des ravages incroyables. Tous les gens de là Cour suivirent Dom Pedro, Dom Juan d'Albuquerque, Dom Fernand, Dom Felix, & tous les braves furent en cette occasion: mais, avant que de partir, ils dirent tous adieux à Theodore, à Mathilde, à Lucinde, & à

à Padille. Ce fut alors, que Mathilde connut une partie de la persécution, que sa beauté lui alloit attirer; car, Dom Fernand, en prenant congé d'elle, lui dit, qu'il alloit chercher la mort avec plaisir; puisqu'il avoit été contraint de faire céder la plus grande passion du monde au respect qu'il étoit obligé d'avoir. D'abord, Mathilde crut, que cela ne vouloit dire autre chose, sinon que le respect, qu'il avoit pour elle, l'avoit obligé de combattre son amour. Mais, Dom Pedro, l'ayant un peu séparée de la compagnie, lui dit, avec un air proportionné à son humeur, & un souris un peu fier: J'ai attendu, que je fusse à la veille de vous aller sacrifier dix mille Maures, avant que de vous dire ce que j'ai dans le cœur pour vous: je ne veux pas même vous découvrir tout mon secret; mais, si je reviens victorieux, préparez votre cœur à être ma conquête, & à se rendre de bonne grace. Quand vous aurez vaincu les Maures, reprit modestement Mathilde, avec un souris forcé, vous ne songerez plus à d'autres victoires: & il ne seroit même pas à propos, de s'exposer à ne vaincre point en une

seconde guerre, après avoir été vainqueur à la première. Ce Prince, ne faisant pas semblant d'avoir entendu cela, s'en alla ; & Dom Felix prit congé de Mathilde , sans oser lui témoigner sa passion , que par un soupir. Cependant , Mathilde , aiant conté à Lucinde ce que lui avoit dit Dom Fernand , & ensuite Dom Pedro ; Lucinde lui dit , qu'elle croioit , que le changement du procédé de Dom Fernand venoit de ce que son frere , qui étoit favori de Dom Pedro , lui avoit deffendu , de la part de ce Prince , de continuer de l'aimer. Mathilde eut de la douleur de voir beaucoup d'apparence à ce que disoit Lucinde ; car, l'humeur violente , & cruelle , de Dom Pedro agissoit aussi bien contre ceux qu'il aimoit , que contre ceux qu'il haïssoit. Mais , enfin , le Roi de Castille , aiant appris que le Prince Abomelic attaquoit Medina Sidonia , & que l'armée du Roi de Grenade campoit devant la ville de Sillos , & commençoit de l'assiéger ; il retira ses troupes au dedans de son Etat , afin de deffendre mieux son pays. Dom Alphonse , sans passer à Burgos , se rendit à l'armée , & fut très-bien reçu du Roi de Castille ,

le, & du Prince Dom Pedro; de sorte que, lorsque le Roi partagea ses troupes, pour en envoyer une partie contre le Roi de Grenade, & qu'il mena l'autre contre Abomelic, qui s'étoit avancé jusqu'à Alcala, Alphonse suivit le Roi de Castille, qui fut heureux en ces deux expéditions. Car, le Roi de Grenade fut contraint de lever le siège: & le vaillant Abomelic fut tué de la main d'Alphonse, toute sa cavalerie défaite, & toute son armée mise en déroute. Le Roi de Castille, devant la victoire à la valeur d'Alphonse, qui avoit fait des choses au de-là de toute croyance, le caressa extraordinairement; mais, comme il avoit été blessé, il falut le laisser dans une ville proche de-là: de sorte, qu'il ne retourna pas à Burgos aussi-tôt que les autres gens de la Cour. Quand il fut guéri, il fut voir Dom Albert, qui s'étoit enfin appaisé, voiant quelle gloire il avoit acquise; &, quelques jours après, il alla à Burgos. Lors qu'il y arriva, on lui dit, qu'il y avoit un combat de Taureaux; que Dom Pedro donnoit à toute la Cour: de sorte, qu'après s'être mis en état de paroître en une aussi grande assemblée que celle-là, il

fut où étoit toute la Cour, & se plaça dans une grande galerie ; soutenue par des colonnes de marbre, & qui regnoit à l'entour du lieu, où les Tauréaux combattoient. Mais, à peine se fut-il placé, que, regardant à la galerie opposée, il vit Mathilde vis-à-vis de lui, qu'il n'avoit jamais vue, & qui lui parut si admirablement belle, que, cessant de regarder le combat, il la regarda avec admiration, & demanda à un homme de qualité, qui le touchoit, & qui étoit un grand diseur de nouvelles, qui étoit cette belle personne. Il paroit bien, lui repliqua celui à qui il parloit, qui l'avoit vû, à l'armée, que vous avez été longtems en voyage, puisque vous ne connoissez pas la belle Mathilde. Quoi ! reprit Alphonse, celle que je voi est Mathilde, fille de Rodolphe, qui a passé son enfance en exil ? Oûi, répondit-il, c'est la belle Mathilde, à qui le Prince Dom Pedro donne assurément le divertissement que vous voiez, quoi qu'on ne le dise pas publiquement : & je voi un homme, ajoûta-t-il, en lui montrant Dom Felix, qui en est bien chagrin ; car, il en est aussi fort amoureux : & je ne sçai, poursuivit-il encore, si

Dom

Dom Fernand en est bien aise; du moins, paroît-il fort mélancolique. Il faudroit être bien hardi, dit alors Alphonse, pour aimer une personne, à qui tant de gens prétendent. Cependant, sans prendre plus nul intérêt au combat des Taureaux, Alphonse observa soigneusement Mathilde; & il s'imagina, qu'elle l'avoit regardé, qu'elle avoit même demandé qui il étoit, & qu'elle avoit rongé. Il ne se trompoit pas; car, comme Alphonse étoit parfaitement bien fait, qu'il avoit la taille très-belle, la mine fort haute & fort noble, & l'air infiniment agréable, Mathilde l'avoit remarqué: & lors qu'on le lui avoit nommé, elle avoit changé de couleur, & avoit parlé bas à Lucinde, pour cacher sa rougeur, qu'elle sentoit. Cependant, le combat finit, la compagnie se sépara, & Alphonse, allant chez le Roi, & ensuite chez la Reine, n'entendit parler, que de la beauté, de l'esprit, & du mérite de Mathilde. Il y eut un bal, ce soir-là chez la Reine; mais, cette belle personne, s'étant trouvée mal, n'y fut pas. Alphonse l'y chercha avec soin, & fut bien fâché de ne l'y rencontrer point. Il se trouvoit pour-
tant

tant fort embarrassé : & , quand il se souvenoit , qu'il avoit refusé de l'épouser , il ne pouvoit se résoudre à la voir. Cependant , la civilité le voulut , & son cœur l'y portoit , sans qu'il s'en aperçût. Alphonse parut au bal , avec beaucoup d'éclat ; il dansa de très-bonne grace : il se tira si bien de la conversation , & chez le Roi , & chez la Reine , que le lendemain tous ceux qui furent voir Mathilde ne lui parlèrent d'autre chose , que du mérite d'Alphonse. Un homme de qualité , qui l'avoit vû durant six mois , pendant ses voyages , lui dit , qu'il n'y avoit pas un plus honnête homme au monde ; qu'il étoit aussi vaillant qu'Alexandre & que Cesar , aussi liberal & aussi sçavant que le premier , aussi habile & aussi galand que le second , qu'il écrivoit très-bien & en prose & en vers , & qu'outre cela il étoit le plus fidelle ami du monde. Mais , pendant qu'on disoit à Mathilde tant de bien d'Alphonse , il songeoit comment il pourroit faire , pour l'aller voir. Si on ne lui eût pas dit , que Dom Felix en étoit amoureux , il l'auroit prié de l'y mener ; mais , par un sentiment , dont il ignoroit la cause ,

se , il ne vouloit point lui parler de Mathilde : & , aiant vû Lucinde dans son enfance , il la fut voir , & fit si bien , qu'il l'engagea à le mener chez Mathilde. Cependant , Dom Felix étoit fort embarrassé : s'il eût suivi ce que la raison , & l'amitié , lui conseilloyent , il eût dit à Dom Alphonse , qu'il aimoit Mathilde ; mais , il s'imagina , qu'Alphonse croiroit , que cette passion l'avoit autrefois obligé à lui obéir trop-tôt , lors qu'il l'avoit prié de ne lui dire rien de la beauté de Mathilde : joint que n'étant pas aimé , & n'espérant presque pas de l'être , il croïoit , qu'il étoit inutile de lui faire cette confidence. Cependant , Lucinde ne s'engagea à mener Alphonse chez Mathilde , qu'après avoir sçû , qu'elle le trouvoit bon. Padille , suivant sa coutume , quoi qu'elle ne sçût rien de ce qui s'étoit passé entre Mathilde & Alphonse , (car , cela étoit demeuré fort secret ,) songea fort à observer ces deux personnes , dont le mérite servoit d'entretien à toute la Cour. Elle ne put pourtant pas les voir ensemble , la première fois qu'ils se virent ; car , Lucinde se déroba d'elle. Mathilde étoit seule dans sa chambre , en un habillement ,

ment, le plus galant du monde ; & l'on eût dit, qu'elle avoit entrepris de faire repentir Dom Alphonse, tant elle étoit belle & propre ce jour-là : car, le mal, qui l'avoit empêchée d'aller au bal, n'étoit qu'un léger mal de tête, qui s'étoit passé. Elle reçut Dom Alphonse, fort civilement, & d'un air fort gai ; afin qu'il ne crût pas, qu'elle eût nul chagrin de ne l'avoir pas épousé. Quand Alphonse entra dans sa chambre, il sentit ce qu'il n'eût pu exprimer, quand il l'eût voulu ; & quand il la vit avec cet air charmant, qui l'accompagnoit toujours, il commença de penser ce qu'il n'avoit jamais pensé, & crût qu'il pouvoit y avoir de plus grands plaisirs, que celui d'être aimé de la Fortune. Vous voyez, Madame, lui dit-il, un homme, qui n'auroit peut-être jamais eu la hardiesse de paroître devant vous, si vous même ne me l'eussiez donnée ; mais, quand on a eu une fois l'honneur de vous rencontrer, nulle considération ne peut plus empêcher, qu'on ne cherche avec soin le même plaisir, & le même honneur. Vous me vîtes en une si grande & si belle compagnie, reprit Mathilde, que je ne pen-

pénsois pas, que vous m'eussiez discernée : & puis , ajouta-t-elle , en souriant , je croïois , que quand on venoit de la guerre , la vue d'un combat étoit encore assez agreable , pour empêcher qu'on ne prît garde à quelque autre chose. Pour parler selon vos sentimens , Madame , répondit-il , je croi que ceux , qui auroient le goût d'aimer les perils , ne pourroient guère trouver de plus dangereuse occasion , que celle d'avoir l'honneur de vous voir. Quand on est accoutumé de vaincre comme vous , repliqua-t-elle , il n'est point d'occasion dangereuse ; & je ne suis pas si redoutable , que l'étoit le Prince Abomelic , que vous avez vaincu. Il l'étoit sans doute beaucoup , les armes à la main , répondit Alphonse ; mais , toute desarmée que vous êtes , je vous trouve plus à craindre que lui. Elle l'est plus encore , que vous ne pensez , dit alors Lucinde , pour les tirer tous deux d'embaras ; & je ne connois personne , qui la connoisse bien , qui n'en convienne avec moi : en mon particulier , j'en ai fait une experience , dont je ne puis douter ; car , quand j'ai commencé de connoître Mathilde , elle ne me vou-

loit

loit, ni estimer, ni aimer : elle n'avoit le cœur rempli, que d'une amie qu'elle a en Avignon , dont vous pouvez voir le portrait auprès de son miroir ; l'incomparable Laure régnoit dans son esprit , & y regne encore. Cependant, malgré son indifférence , & quoi que je sçusse, que la première place de son cœur étoit occupée, par la personne du monde qui la mérite le mieux, je ne laissai pas de l'aimer plus que moi-même. Je croi facilement ce que vous dites, reprit Alphonse ; & je croi même, qu'il est possible d'aimer éperdument la belle Mathilde, sans espérance d'en être jamais aimé. Vous me connoissez encore si peu , répondit-elle, que tout ce que vous me dites d'obligeant ne le peut être pour moi , & ne peut passer, que pour une civilité : mais, ajouta-t-elle, comme il n'y a que Lucinde ici, à qui je dis tout ce que j'ai dans l'ame, il est bien juste, que je vous remercie de la plus sensible obligation, que je pouvois jamais vous avoir , puisque c'est vous de qui je tiens toute la douceur de ma vie, & que la liberté dont je jouis est un effet de la grandeur de vos sentimens. Ah ! Madame, s'écria Alphonse,

se , quel remerciement me faites-vous , & de quelle confusion me voulez-vous couvrir ? J'ai bien peur , Madame , que je ne me repente de vous avoir tant obligée ; & que ce repos , dont vous jouissez , ne trouble celui de toute ma vie. Ne vous souvenez-vous plus , lui dit-elle , de nos conditions , qui font , que , puisque nous n'étions pas nez pour nous aimer , nous aimerions du moins toujours la même chose ? Aimons donc la liberté toute notre vie , continua-t-elle , & souffrons seulement , que cette conformité de sentimens fasse naître de l'estime dans notre cœur , & rien davantage. Je vous assure , Madame , répondit Alphonse , qu'on ne sçait plus guère ce qu'on pense , quand on vous voit , & qu'on vous entend : mais , enfin , comme je suis très-sincere , je vous declare aujourd'hui , que je suis resolu de deffendre mon cœur contre vous jusques à la dernière extrémité , sans que cela m'empêche de vous voir , de vous honorer , de vous respecter , & de vous servir toute ma vie ; quoi qu'à dire les choses comme je les pense , je ne me tiens plus autant votre obligé , que je faisois avant que d'avoir l'hon-

l'honneur de vous voir. Lucinde, se mêlant alors dans la conversation, se mit à les louer de l'averfion, qu'ils avoient tous deux pour le mariage. Mathilde se souvint alors de Laure, pour se louer de ce qu'elle l'avoit confirmée dans ces sentimens-là. Mais, Madame, interrompit Alphonse, cette incomparable Laure, dont le nom est connu par toute la terre, par les admirables vers de Petrarque, n'est pas ennemie de l'honnête amitié, comme du mariage. Cela est vrai, reprit Mathilde; mais, c'est une affection si pure, si noble, que celle que Petrarque a pour elle, qu'elle merite plutôt d'être louée de la souffrir, que d'en être blâmée. Je ſçai ce qu'est cet illustre Amant, reprit Alphonse: je l'ai vu à la Cour du Roi de Naples, dont il est infiniment aimé; & j'ai vu des gens de plusieurs nations, qui avoient été exprès en Avignon, pour la ſeule curiosité de le voir, & qui ne l'ayant pas trouvé étoient allez le chercher où il étoit. Mathilde fut ravie de trouver quelqu'un qui eut vu Petrarque: &, passant d'une chose à une autre, elle connut qu'Alphonse ſçavoit tous les beaux endroits de ses ouvrages; & ce-
la

la lui plut infiniment : mais , comme il vint du monde , la conversation changea ; car , Mathilde , quoi qu'elle aimât toutes les belles choses , ne faisoit pas le bel-esprit . Un moment après , Dom Pedro arriva , qui ne fit que parler du courage des Taureaux qui avoient combattu . Il demanda à Alphonse ce qu'il lui en avoit semblé ; mais , comme il n'en sçavoit rien , parce qu'il n'avoit fait que regarder Mathilde , il loua en général , & ne dit rien de particulier . Pour Dom Pedro , son plus grand plaisir étoit d'avoir des objets funestes & cruels ; & il aimoit bien mieux donner des combats de taureaux , de tigres , & de lions , que des serenades . Il étoit même amoureux de Mathilde par accés ; & il y avoit des temps , où l'on eut dit que son cœur étoit guéri . Il n'en étoit pas de même de Dom Felix , qui cherchoit à plaire par des voies plus douces . La conversation de Dom Pedro répondoit à ses plaisirs ; car , il soutenoit toujours , que la justice ne consistoit qu'en la force ; que le droit des Conquerans étoit le véritable droit de tous les hommes , en toute sorte de choses ; que tout devenoit juste par la violence.

lence; & que, pourvû qu'on fit ce qu'on entreprenoit, il n'en falloit pas d'avantage. Mathilde prenoit plaisir à le contrarier, & lui soutenoit au contraire, que la justice étoit la véritable qualité des Princes; que c'étoit elle, qui les faisoit aimer & craindre tout ensemble; & que, sans elle, ils ne pouvoient être heureux. Ses amies trembloient quelquefois pour elle, quand elle lui parloit avec tant de liberté: mais, Alphonse trouva quelque chose de si beau à l'honnête hardiesse qu'elle prenoit en essayant de corriger l'humeur cruelle de ce jeune Prince, qu'il l'en estima beaucoup d'avantage. Enfin, le jour finit, & Alphonse se retira. Il rencontra le soir Dom Felix, qui ne lui parla point de Mathilde. Alphonse ne lui en dit rien aussi: cependant, ils ne pensoient qu'à elle en se parlant. Alphonse eut le plaisir de revoir encore plusieurs fois Mathilde; mais, plus il la vit, plus il la trouva aimable, & plus il sentit naître dans son cœur une si violente passion, qu'il en fut sensiblement affligé. Il ne changeoit pourtant pas de sentiment pour le mariage: & il connoissoit même bien, que quand il en eut changé, Mathilde n'eut pas chan-

changé comme lui: il craignoit aussi que Dom Pedro, quoi qu'il ne dît pas qu'il aimât Mathilde, ne laissât pas de l'aimer: il voïoit de plus, que son principal ami en étoit amoureux, & que la melancolie de Dom Fernand étoit une marque que sa passion n'étoit pas finie: il remarquoit même, que ces deux Amants de Mathilde le regardoient avec quelque jalousie; mais, il connoissoit bien, que malgré lui il aimoit Mathilde, & que sans qu'il cessât d'être ambitieux, l'amour s'emparoit de son cœur. Il fut deux ou trois jours à s'examiner lui-même, & à voir quel parti il prendroit: d'un côté, il se voyoit dans le chemin d'une grande fortune, après le service signalé qu'il avoit rendu; le Roi l'estimoit, & lui faisoit beaucoup de caresses. Dom Pedro même le traitoit fort bien, Dom Juan, favori de ce Prince, lui témoignoit beaucoup d'amitié; & il lui sembloit, que rien ne pouvoit empêcher, qu'il ne fît une fortune considérable: de sorte que, du côté de l'ambition, tout lui sembloit favorable; mais, malgré tout cela, son cœur lui disoit, qu'il aimoit Mathilde: & quand il pensoit, qu'il avoit dépendu de lui de l'épouser, il sentoit

E

dans

dans son cœur des mouvemens tumultueux, qu'il ne connoissoit point, il se disoit pourtant pour sa consolation, que peut-être s'il l'eût épousée de cette sorte, elle l'eût haï, & qu'il en eût été plus misérable: il ne laissoit toutefois pas, malgré sa passion, de haïr le mariage, quoi que la pensée d'avoir refusé la possession de Mathilde lui fût très-douloureuse: il voïoit encore, que, si sa passion éclatoit, elle déplairoit à Dom Pedro, qui lui nuïroit en toutes choses; mais, il se répondoit à lui-même, pour flater son amour, que ce Prince n'étoit capable, que d'une amour passagere, & que de plus, ne paroissant pas Amant de Mathilde ouvertement, il pourroit ignorer la passion de ce Prince. Pour Dom Felix, il croïoit n'être pas obligé de deviner, qu'il aimoit Mathilde, puisqu'il ne lui en disoit rien. Alphonse pensoit même, que Dom Felix avoit eu tort de ne la lui louer pas autrefois davantage, quoi qu'il le lui eût deffendu: mais, ce qui l'affligeoit avec excès étoit, qu'il croïoit qu'il lui seroit impossible de se faire aimer de Mathilde; il se glissoit même quelque secreta jalousie dans son cœur, & il crût que selon les
ap-

apparences , Dom Felix seroit plutôt aimé que lui ; de sorte qu'il se trouva tout à la fois , de l'ambition , de la jalousie , & de l'amour. Quand à Dom Felix , il étoit dans une peine extrême : il n'osoit parler de sa passion , ni à son ami , ni à sa maitresse ; il craignoit la colere de l'un , & les reproches de l'autre. Dom Pedro , de son côté , avoit de l'amour sans inquietude , & se fioit à sa qualité : il croïoit que , quand il voudroit , on agiroit pour lui comme si on l'aimoit , & ne se soucioit pas du reste ; & ce qui l'empêchoit de témoigner sa passion ouvertement , c'est qu'il ne vouloit s'assujettir à nuls soins : & la seule chose , qui faisoit connoître à Mathilde , qu'il étoit amoureux d'elle ; c'est qu'elle sçut avec certitude , qu'il avoit fait deffendre à Dom Ferdinand de continuer de la servir. Cependant , Alphonse vint à bout d'obliger Mathilde d'avoir pour lui beaucoup d'amitié sans nulle galanterie , n'osant pas lui découvrir ses veritables sentimens. Tout cet hiver-là se passa en fêtes continuelles. Mais , comme la societé étoit ce qui touchoit le plus le cœur de Mathilde , elle aimoit sans comparaison mieux être dans la cham-

bre de Theodore, & dans la sienne, que chez la Reine, où la conversation étoit plus tumultueuse. Un jour, que Dom Pedro, Lucinde, Padille, Alphonse, Dom Felix, & plusieurs autres, étoient chez Theodore, & que Mathilde étoit aussi dans sa chambre, on vint insensiblement à parler de la dissimulation dont on accuse plus les gens de la Cour, que le reste du monde. Pour moi, dit Dom Pedro, je suis très persuadé, que la cause de cela est, qu'il y a plus d'esprit parmi eux, que parmi les autres; & qu'à parler sincèrement la parfaite dissimulation est le chef-d'œuvre de la prudence & du jugement. Ah! Seigneur, reprit Mathilde, est-il possible, que vous puissiez parler ainsi; & pouvez-vous louer ce qui est directement opposé à la sincérité, qui fait toute la douceur de la vie des honnêtes gens, & sans laquelle le commerce du monde ne seroit qu'une tromperie continue? Pour moi, reprit-il, j'ai toujours crû, que ceux, qui dissimulent le plus habilement, sont ceux, qui ont le plus la réputation d'être sincères. Il y a bien de la différence reprit Lucinde, entre paroître sincère, & l'être
ef-

effectivement. C'est assurément une chose où il est fort aisé de se tromper, dit Theodore. En mon particulier, ajouta l'artificieuse Padille, qui n'avoit point encore parlé, je voudrois bien savoir précisément, ce que c'est que cette sincérité, dont tout le monde se vante sans exception. Il est vrai, ajouta Lucinde, que c'est la vertu, dont on se pare le plus universellement : la plus grande partie des autres bonnes qualitez ne sont pas à l'usage de toute sorte de personnes. La bonté, qui est une chose si precieuse, trouve des gens, qui ne voudroient pas même passer pour bons, & qui mettent presque leur honneur à être crus méchans. Beaucoup d'hommes, qui ne sont pas de profession à aller à la guerre, avouent de bonne-foi, qu'ils ne sont pas braves; ils se retranchent à la generosité, quoi que je sois persuadée, que rarement les timides sont genereux. Il y en a d'autres, qui s'offenseroient, si on les appelloit sçavans; j'en connois quelques-uns, qui se moquent de la tendresse, & qui croient que l'indifference est la veritable qualité des gens de la Cour, afin d'être toujours tout prêts d'embrasser tel parti, que

leur intérêt demande : mais , pour de la sincérité , tout le monde s'en vante , & tout le monde en veut avoir , & ceux qui sont le plus dissimulez se revêtent du moins de sincérité ; car , sans cela , leur dissimulation seroit inutile. Il est vrai , reprit Mathilde , qu'on n'entend parler d'autre chose , que de sincérité , toutes les conversations en sont remplies , toutes les lettres en sont pleines : on s'en pare en amour , en amitié , en affaires , dans le commerce du monde , dans les complimens ; & cependant je soutiens , que la sincérité , qui paroît si générale , est la plus rare chose du monde , & que bien souvent ceux qui en parlent le mieux sont ceux qui en ont le moins. En mon particulier , reprit Padille , je voudrois bien sçavoir précisément ce que c'est que la sincérité , & s'il y a de la différence entre être véritable , & être sincère. N'en doutez nullement , repliqua Mathilde : car , encore que la vérité soit , s'il faut ainsi dire , l'ame de la sincérité , il y a pourtant de la distinction à faire entre l'une & l'autre. On ne peut jamais être sincère , sans être véritable ; mais , on peut en quelque occasion ne mériter pas d'être appelé

pellé sincere, quoi qu'on ne soit pas menteur : on peut avoir l'esprit caché, & haïr le mensonge ; mais , la sincérité emporte de nécessité avec elle toute la beauté de la vérité, tous les charmes de la franchise, toute la douceur de la confiance ; elle produit pour l'ordinaire une certaine ouverture de cœur, qui paroît dans les yeux, & qui rend la physionomie agreable : la sincérité ne s'arrête pas aux paroles, comme la vérité ; il faut que toutes ses actions soient sinceres, elle est ennemie de tout artifice, de toute dissimulation ; la prudence excessive n'est pas de son usage ; enfin, c'est une beauté sans fard, qui ne craint point, qu'on la voie au grand jour, ni qu'on l'observe de près : au contraire, il lui est avantageux, qu'on l'examine soigneusement, de peur d'être prise pour une fausse sincérité, qui affecte de la contrefaire, & qui trompe quelquefois ceux, qui ne connoissent pas bien la véritable. Il y a pourtant une grande difference entre elles ; l'une songe toujours à paroître ce qu'elle n'est pas, & l'autre ne pense pas même à paroître ce qu'elle est : la fausse sincérité s'étudie, se regarde, & se propor-

tionne aux autres, & la véritable, sans réfléchir sur autrui, ni sur soi, est toujours la même. Mais, si on étoit si excessivement sincère, interrompit Dom Pedro, ne seroit-on pas quelquefois, ou imprudent, ou importun? Nullement, repliqua Mathilde; car, je ne pretends pas, qu'on ait une sincérité incivile, qui fasse reprocher les défauts des gens qu'on voit, ni qui fasse dire tout ce qu'on sçait: je ne veux pas, dis-je, que pour être sincère, on perde le jugement: c'est par lui, que toutes les vertus peuvent avoir un bon usage; & sans lui, la Justice & la Clemence, qui sont les deux plus grandes de toutes les vertus heroïques, ne seroient pas toujours à leur place: ce sont deux vertus, qui ne peuvent jamais cesser de l'être; mais, cela n'empêche pas, qu'il n'y ait des occasions, où la Justice est plus nécessaire que la Clemence, & beaucoup d'autres, aussi où la Clemence est plus noble que la Justice. La sincérité de même doit être accompagnée d'un juste discernement, qui lui donne des bornes, & qui en règle l'usage: il ne faut jamais être dissimulé, ni cesser d'être sincère; mais, quand on rencontre des gens arti-

tifi-

rificieux & fourbes , il est permis de n'ouvrir pas son cœur , & il est très-bon de leur reprocher leurs défauts , par un procédé tout contraire , & d'avoir la sincérité & générosité tout ensemble de témoigner qu'on ne les approuve pas. Mais , si l'on portoit la sincérité si loing , dit Padille , il faudroit renoncer à la société : songez bien , je vous prie , à la manière dont on vit à la Cour , & puis vous jugerez si j'ai raison. Les ambitieux peuvent-ils être sincères , sans renoncer à la Fortune ? Les Amants seroient-ils aimez , s'ils l'étoient toujours ? Ne disent-ils pas , qu'ils soupirent sans cesse , qu'ils brûlent , qu'ils meurent ; & de tout cela , il n'en est presque rien. Ah ! Madame , dit alors Alphonse , vous parlez comme une personne , qui ne connoît pas bien la sincérité : vous en faites une esclave , & c'est une Reine ; vous la voulez traiter de bagatelle , & elle doit occuper le cœur de tous les honnêtes-gens. Il y a un certain langage flatteur introduit dans le monde , qui ne trompe personne , ajouta Mathilde , & qui ne détruit pas la sincérité. Les Amants qui brûlent & qui meurent en chansons ne trom-

pent pas leurs Maitresses , si elles ont
 de la raison ; mais , un homme , qui se-
 roit l'Amant sans l'être , qui semble-
 roit agir très-serieusement , & qui au-
 fonds ne voudroit autre chose , que
 tromper celle qu'il serviroit , seroit as-
 surément un fourbe : & je suis persua-
 dée , qu'un fort homme d'honneur , ex-
 cepté en certaines galanteries pleines
 de civilité , que l'usage a établies , & qui ,
 comme je l'ai déjà dit , ne trompent per-
 sonne , ne doit , ni parler , ni agir , contre
 les sentimens de son cœur en amour ,
 non plus qu'en affaires. Il ne faut pas au-
 reste se figurer que la sincérité dise tout
 ce qu'elle sçait à tout le monde ; mais ,
 elle ne dit jamais ce qu'elle ne sçait
 pas. Encore une fois , dit Padille ,
 voïez-vous des gens tout à fait sincè-
 res ? Croïez-moi , Mathilde , on dit
 toujours plus ou moins qu'on ne pen-
 se ; & quand je m'examine moi-mê-
 me , je sens bien que la sincérité me
 quitte souvent. J'ai dit cent fois à
 des femmes de ma connoissance , que je
 les trouvois belles , propres , bien-fai-
 tes , qu'elles chantoient bien , qu'elles
 dançoient admirablement ; & cepen-
 dant je n'en croïois rien : on cache
 l'amour , la haine , l'ambition ; & l'on
 ne

ne montre que ce qu'on croit qui peut plaire, ou qui peut être utile : le monde a toujours vécu ainsi, & y vivra toujours. Et pour demeurer d'accord de ce que je dis, repassez dans votre esprit des personnes de toutes conditions : les Rois mêmes peuvent-ils, & doivent-ils, toujours être sincères ? & s'il s'en trouve qui aient de la sincérité, il faut assurément qu'elle naisse dans leur propre cœur : car, ils ne la voient presque jamais, ni dans le visage, ni dans les paroles, de ceux qui les approchent. Tout le monde s'empresse à cacher ses sentimens, & son ambition, à tous ceux qui peuvent donner les graces ; on veut qu'ils croient qu'on hait tout ce qu'ils haïssent, qu'on aime tout ce qu'ils aiment, qu'on ne regarde que leur gloire, & point du tout son intérêt. Ensuite, les gens de la Cour se cachent les uns des autres, ils se font un mystère de leurs prétentions, de leurs liaisons, de leurs intrigues ; ils sont gais avec les enjouez, chagrins avec les mélancoliques ; ils ont de l'amour ou de la haine, selon que leur intérêt le veut : quand deux hommes de qualité ont querelle, s'ils ne vont pas chez tous les deux, ils

font ménager celui chez qui ils n'ont pas été, s'il peut être propre à quelque chose, & choisissent d'ordinaire le parti du plus puissant. Je ne descends pas en un rang plus bas; mais, aujourd'hui, on ne trouve pas plus de sincérité dans les autres conditions, sans en excepter les esclaves parmi les Maures. Je connois d'une espece de gens entre les autres, dit Dom Felix, qui n'ont nulle sincérité; ce sont ceux qui écrivent, soit en vers, soit en prose: car, s'ils louent les ouvrages qu'on leur montre, ils louent plus qu'ils ne croient devoir louer; & s'ils les blâment quand l'Auteur n'y est pas, ils vont au delà de leurs sentimens. Du moins souffrirez-vous, dit Mathilde, que je dise qu'il y a de la sincérité entre les véritables amis. Quand vous m'aurez montré les amis dont vous parlez, repliqua Dom Pedro, nous verrons ce que j'aurai à dire. Ce seroit une étrange chose, reprit Mathilde, s'il n'y avoit nulle amitié sincere au monde: je ne dis pas, dit Lucinde, qu'il n'y ait point de sincérité, ni point d'amitié; mais, je soutiens qu'il ne se trouve point de sincérité parfaite; car, pour être telle, il faut

faût qu'elle soit toujours égale entre deux personnes qui s'aiment parfaitement ; cependant je soutiens , qu'entre celles qui s'aiment le mieux , il y a quelquefois de certains chagrins qu'on ne se dit point , du moins pendant qu'ils durent ; cela est même plus souvent dans le cœur des personnes qui aiment parfaitement , que dans celui des autres ; parce qu'il est plus sensible & plus délicat , & qu'elles savent mieux quelle est la tendresse de leur affection , que ceux qu'elles aiment ne le peuvent savoir. Cela étant ainsi , vous jugez bien que , pendant ces chagrins secrets , l'exakte sincérité est blessée. J'en demeure d'accord , reprit Mathilde ; mais , c'est la faute de la personne qui cause les chagrins , s'ils sont bien fondés , & non pas de celle qui les a : car , en une affection tendre & fidelle , on est presque obligé de deviner le tort qu'on peut avoir. C'est une étrange chose que l'Amour , dit Alphonse ; il est toujours le maître par tout ; ne prenez-vous pas garde que nous abandonnons la sincérité pour parler de lui ? Il est vrai , reprit Mathilde : car , ce n'est pas ordinairement sous son empire qu'il la faut chercher ; & l'amitié est beau-

sou plus propre à la sincérité que l'amour. Au contraire, dit Alphonse, je tiens l'amour plus propre à la sincérité, que l'amitié. Il faut assurément quelque chose de plus fort qu'elle, pour obliger une personne à être sincère en tout temps & en toutes choses; il faut des sentimens au dessus de la raison : sans cela, cette sincérité, dont on parle tant, est une qualité qui n'a rien de fixe, qui s'accommode aux temps, aux occasions, & à ceux à qui l'on parle : non sans doute cette sincérité exacte & pleine de confiance ne se peut trouver, qu'en une violente amour, qui fait qu'on est aussi sincère pour la personne qu'on aime, qu'on l'est pour soi-même, s'il faut ainsi dire. De sorte, dit Padille, en souriant, que pour avoir cette sincérité parfaite que Mathilde estime tant, il faut nécessairement avoir de l'amour. Ah! Padille, interrompit Mathilde, n'expliquez pas si mal mes paroles : mais, pour l'ordinaire, ajouta-t-elle en la regardant, il ne faut pas être jeune, belle, aimer à être aimée, & s'aimer beaucoup, pour être fort sincère; car, on a trop d'intérêts à ménager; & il faut être, comme je le suis, une

une bonne personne, qui compte l'amitié pour toutes choses, & qui la compteroit pour rien si elle étoit sans sincérité. Vous êtes trop intéressée au parti de la jeunesse & de la beauté, reprit Padille, pour parler comme vous faites; & je doute même un peu, qu'une personne, qui sçait si bien l'art de se faire aimer, puisse avoir un grand chagrin d'être aimée. Mais, sans s'arrêter à cela, je demande s'il y a d'ordinaire plus de sincérité entre les hommes, entre les femmes, ou d'un sexe à l'autre. Ah! pour les Dames, dit Dom Felix, elles n'en ont presque jamais ensemble; du moins toutes celles qui prétendent à quelque chose dans le monde. Elles naissent toutes, s'il faut ainsi dire, dans des intérêts différens, toutes les excellentes qualités, qui les rendent aimables, les divisent; les blondes mettent les brunes au second rang; les brunes, quoiqu'avec moins d'éclat, pensent faire des conquêtes plus assurées que les blondes. Les belles comptent l'esprit pour rien; celles, qui ont plus d'esprit que de beauté, affoiblissent autant qu'elles peuvent ce charme puissant qui entraîne tant de cœurs. Enfin, elles

elles se font à chacune un parti sans y penser ; & cette envie secrète , qu'elles ont dans le cœur , ne permet pas qu'elles aient presque jamais de véritable sincérité les unes pour les autres. Cette règle n'est pourtant pas si générale ; il y a des Mathildes , des Lucindes , & quelques autres , qui en font l'exception ; mais , enfin , selon mon sentiment , il n'y a guère de sincérité entre les Dames. Si les intérêts que vous attribuez aux Dames , repliqua Mathilde , les divisent assez pour être un obstacle à la sincérité ; comment y en peut-il avoir entre les hommes ; eux , qui ont bien de plus grands intérêts qui les peuvent diviser ? Ils ont une gloire à ménager , qui fait que beaucoup de braves ne peuvent souffrir la valeur , ni en leurs ennemis , ni même en leurs amis : l'ambition , l'amour , l'envie , les affaires , les intrigues du monde , & cent autres choses , mettent encore plus d'obstacles à la vraie sincérité qu'entre les femmes. Enfin , interrompit Padille , je vois bien qu'il faut conclure , qu'il y a ordinairement plus de sincérité entre un honnête homme & une honnête femme , qu'entre deux amis ou deux amies.

J'en

J'en demeure d'accord, dit Dom Alphonse, sans donner l'exclusion de la sincérité à personne; & je déclare, que je m'estimerois le plus heureux homme du monde, si une belle & charmante personne que je connois pouvoit se résoudre à souffrir ma sincérité. Je pense, reprit Padille, que le plus grand avantage que nous tirons de cette conversation, c'est que Dom Alphonse aura trouvé une nouvelle déclaration d'amour, dont on ne s'osera offenser: car, qui est-ce qui pourroit être assez injuste pour refuser la sincérité d'un aussi honnête homme que lui? Tout le monde rit de ce que disoit Padille: & Dom Alphonse, sans s'embarrasser, lui dit qu'il lui étoit bien obligé de l'avoir fait appercevoir d'une chose, dont il se pourroit peut-être servir quelque jour, & qui étoit plus difficile à faire qu'on ne pensoit. Il est vrai, repliqua Dom Felix, qu'une déclaration d'amour n'est pas si facile qu'on pourroit bien penser. C'est une erreur introduite dans le monde, dit Dom Pedro, de croire qu'il faille des déclarations d'amour. Sans doute, reprit Alphonse, qu'à raisonner juste, le Prince a raison, & qu'il suf-

fit.

fit d'aimer, pour faire connoître qu'on aime. De sorte, dit Padille, que ce n'est qu'à ceux qui ne font que semblant d'aimer à faire des déclarations d'amour; car, comme ils ont l'esprit fort libre, ils les font plus galamment. J'ai connu un homme en France, reprit Dom Alphonse, qui se vantoit d'avoir trouvé trente déclarations d'amour: il en avoit pour des femmes d'un rang sublime, pour des personnes égales, pour des femmes sérieuses, enjouées, spirituelles, & stupides. Mais, pour en parler sincèrement, ce François-là étoit un homme d'esprit, sans jugement, & sans passion, & qui pour badiner offroit des déclarations d'amour à tous ses amis. N'y en avoit-il point, dit Dom Felix, pour ceux qui n'auroient en faire? Non, repiqua Dom Alphonse: & s'il en eut eu, je connois des gens qui auroient pu s'en servir; mais, c'est assurément une chose qui doit venir sans y penser, selon le temps & l'occasion, & lors que le cœur force la bouche à parler. Pour moi, dit Mathilde, avec un air charmant & modeste, je suis persuadée que la plupart du temps les Dames attirent les déclarations d'amour. Et quand

quand j'étois en Avignon, j'y ai connu une fille, qui ne passoit presque point de jour qu'elle n'en eut fait naître quelqu'une : & cependant, je suis assurée que Laure, qui étoit mille fois plus belle & plus charmante, n'a jamais trouvé personne qui ait osé lui faire des déclarations d'amour : car, pour Petrarque, on peut dire qu'il a plutôt déclaré la sienne à toute la terre qu'à Laure ; & il y a assurément un certain air noble & modeste, qui n'attire pas ces sortes de choses. Vous devriez ajouter, dit Alphonse, & qui ne laisse pas d'inspirer plus d'amour. Elle ne le sçait que trop, dit Dom Pedro en se levant, c'est pourquoi elle n'avoit garde de le dire. Tous les hommes suivirent le Prince quand il s'en alla, & Padille étant demeurée avec Theodore, Lucinde s'en alla dans la chambre de Mathilde, avec qui elle parla d'Alphonse, & de tous les autres hommes qu'elles avoient vus. Pour Dom Pedro, son humeur cruelle le faisoit haïr de tout le monde, encore qu'il eut de l'esprit & du courage : il n'en étoit pas de même d'Alphonse ; car, Mathilde avoit qu'elle l'estimoit beaucoup. En vérité,

té, dit Lucinde, ce seroit une chose rare, s'il devenoit amoureux de vous. Je l'estime trop pour desirer que cela fut, dit Mathilde; mais, je vous avoue ingenuement, qu'après qu'il m'a refusée sans me connoître, je ne serai pas marrie qu'il m'estime assez pour croire que j'étois digne de lui. Voilà précisément ce que je desire à son égard; car, je ne suis pas assez injuste pour desirer de donner de l'amour, aiant résolu de ne rien aimer. Ah! Mathilde, reprit Lucinde, on change quelquefois de résolution malgré soi, & il ne faut jamais s'assurer trop en son propre cœur. L'amitié que j'ay pour vous, & celle que je conserve pour Laure, dit Mathilde, occupent si agréablement le mien, que j'espère qu'il ne s'y trouvera jamais de place pour l'amour. Croyez-moi, ma chere Mathilde, reprit Lucinde, mille amies n'empeschent pas un agreable Amant d'entrer dans un cœur. Il me semble, ajouta-t-elle, que vous m'avez conté qu'un homme de Provence, appelé Anselme, vous avoit autrefois prédit que vous aimeriez malgré vous: le temps qu'il vous marqua est-il passé? Non, reprit Mathilde, mais il le sera dans

dans six mois. Cependant, je vous assure que cela ne m'inquiete point, & que je ne suis pas persuadée que les Astres s'amusent à parler de moy à Anselme. Comme elle disoit cela, on luy apporta une lettre de Laure, qu'elle leut à sa chere Lucinde.

L A U R E,

A M A T H I L D E,

J' Ay receu tout à la fois deux Nouvelles bien differentes : l'une est que Petrarque a receu à Rome le plus grand honneur qu'un homme de grand merite puisse recevoir, puisqu'il a été couronné publiquement, au lieu même où les Césars ont tenu à gloire de l'être : & l'autre est que le scavant Anselme m'a assuré, que dans fort peu de temps vous aimeriez une autre personne infiniment plus que moy : & comme vous m'avez écrit beaucoup de bien de vostre chere Lucinde, je ne scay si c'est à elle que je dois me prendre de vostre infidélité, ou à mon peu de merite. Mais, pour vous parler plus serieusement, je croy plus

am

aux Nouvelles, qui me sont venuës de Rome, qu'à celles qui tombent des Estoilles. C'est pourquoi, au lieu de vous faire des reproches, je vous diray ce que Petrarque m'a écrit, qui est qu'au milieu de son triomphe, il ne pensa qu'à vous & à moy: faites la mesme chose pour nous. Cela veut dire, que je vous prie de vous en souvenir, au milieu de tous les honneurs qu'on rend à vostre merite, & de toutes les conquêtes que fait tous les jours vostre beauté. Souvenez-vous encore de nos dernieres conversations, & n'oubliez pas que la Liberté est la plus douce chose du monde.

Mathilde rougit en lisant ce que Laure lui mandoit d'Anselme; &, quoi qu'elle n'y crût point du tout, cela lui fit dépit, & lui fit prendre une résolution encore plus forte de deffendre son cœur. Cependant, elle pria Lucinde de ne parler de cela à personne. Le lendemain, Alphonse la fut voir, de fort bonne heure. Elle le reçut fort civilement; mais, elle lui parut un peu plus retenue, qu'à l'ordinaire. Ensuite, après avoir parlé de plusieurs choses, ils parlèrent de l'ambition, en parlant de Dom Juan, qui, pour faire sa fortune, avoit des complai-

san-

sances aveugles pour Dom Pedro. Cette passion-là, aussi bien que toutes les autres, dit Mathilde, fait bien faire des choses injustes; mais, ce que j'y trouve d'avantageux, c'est que, du moins, elle empêche l'amour de regner tyranniquement dans le même cœur où elle est. Ah! Madame, s'écria Alphonse, dans quelle erreur êtes-vous? Si c'est une erreur, dit-elle, c'est une erreur, bien générale: car, j'ay toute ma vie entendu dire, que rarement un homme fort ambitieux est-il capable d'une grande amour. Je comprends bien, Madame, reprit-il, qu'on peut quelquefois, & même assez souvent, avoir une grande ambition sans amour; mais je vous avoue, que je ne conçois pas qu'on puisse avoir une grande amour sans ambition: du moins, sçai-je bien, ajouta-t-il, emporté par la violence de sa passion, que je suis plus ambitieux que jamais, depuis que j'ay une violente amour dans l'ame; car enfin, Madame, le jour que j'arrivay où l'on faisoit un combat de Taureaux, je n'étois ambitieux que pour l'amour de moy: depuis ce jour-là, je le suis devenu pour l'amour de vous; & il est certain, que je voudrois avoir mille cou-

ron-

ronnes pour vous les offrir. Mais, Alphonse, reprit Mathilde toute surprise & en rougissant, vous ne songez pas à ce que vous dites, & vous avez sans doute oublié que je suis Mathilde, que vous avez refusée; & que vous êtes Alphonse, qui m'avez écrit que vous étiez un misérable ambitieux, qui n'aimiez rien, & qui ne vouliez rien aimer. Cependant, si vous avez oublié tout cela, je n'en suis pas de même; & je me souviens fort bien, que nous sommes convenus d'aimer l'un & l'autre la Liberté plus que toutes choses: demeurez donc dans nos conditions, si vous ne voulez que je vous ôte mon amitié. Ah! Madame, reprit Alphonse, que me reprochez-vous? J'ay refusé une fille de Rodolphe, que je ne connoissois point; & j'adore une personne incomparable, pour qui j'ay des sentimens que je ne puis exprimer; une personne, dis-je, dont un perfide ami me cacha le mérite, & les charmes, de peur que je ne fusse trop heureux. Oüy, Madame, Dom Felix vous loua si foiblement, que je le soupçonne de s'estre voulu enrichir d'un thresor qui m'appartenoit, si j'eusse pû sçavoir son prix, comme je le sçay

ſçai aujourd'hui. Au reſte, Madame, pourſuivit-il ſans lui laiſſer la liberté de l'interrompre , je ſuis encore un miſerable ambitieux , & plus ambitieux que jamais ; puis-que j'ai l'audace de pretendre à la conquête de votre cœur : mais , hélas ! bien loin d'être ce malheureux , qui n'aimoit rien , & qui ne vouloit rien aimer , j'en ſuis un , qui vous aime éperdument , & qui vous aimera juſqu'à ſon dernier ſoupir , avec autant de tendreſſe , que de reſpect. Alphonſe prononça ces paroles , avec tant de marques de paſſion , & , dans les yeux , & ſur le viſage , que Mathilde connut bien qu'il l'aimoit : & quoi qu'elle en fût fâchée , & qu'elle eût réſolu de ne rien aimer , parmi ſon dépit , & parmi ſa colere , un petit mouvement de gloire fit paſſer dans ſon cœur , pour un inſtant , un léger ſentiment de vengeance , qui lui fut aſſez doux ; mais , le condamnant un moment après , elle en parut plus ſevere. Je ſuis très-fâchée , Alphonſe , lui dit-elle , que vous me forciez à changer le deſſein , que j'avois de vous regarder comme un agreable ami , & qu'au lieu de cela je ſois obligée de vous craindre beaucoup plus qu'un ennemi :

F

c'eſt

c'est pourquoi, si vous m'en croiez, guerissez votre cœur, s'il est vrai qu'il soit touché autant que vous le représentez; & soiez parfaitement persuadé, que, pour vous témoigner, que je n'étois pas indigne d'être votre Femme, je ne serai jamais votre Maitresse, du moins, de mon consentement. Ah! Madame, reprit l'affligé Alphonse, vous ne songez pas, que Rodolphe vouloit que je fusse heureux; que sa volonté autorise une partie de la hardiesse que j'ai aujourd'hui; & que, par cette raison, je puis vous aimer, sans perdre le respect, que je vous dois. J'avoue, dit Mathilde, que, quelque répugnance, que j'aie toujours eue pour le mariage, si mon pere se fût opiniâtré à me commander de vous épouser, je lui eusse peut-être obéi; mais, les choses n'en sont plus en ces termes-là: je suis libre de toutes façons; soiez-le de même, si vous voulez que je continue de recevoir vos visites. Mais, Madame, reprit Alphonse, enseignez-moi ce qu'il faut faire, pour ne vous trouver pas la plus belle personne de la terre, la plus aimable, & la plus charmante. Je ne suis pas ce que vous dites, reprit Mathilde; mais, quand je

je le ferois , en vous laissant la liberté de m'estimer , & d'avoir de l'amitié pour moi , c'en est assez pour un esprit raisonnable. Enfin, Alphonse, votre destin est entre vos mains, & nullement entre les miennes: si vous ne me dites jamais rien qui me déplaît, & que vous n'ayez point d'amour , je vous estimerai infiniment; mais, si je découvre le contraire , je vous fuirai avec tant de soin , que vous ne me pourrez plus parler. Ah ! Madame , s'écria Alphonse, ce n'est pas ainsi, qu'il faut traiter un Amant ambitieux: les grands obstacles augmentent les grandes passions; & , trouvant du plaisir , & de la gloire , à vaincre un cœur illustre & rebelle, on forme aisément une résolution opiniâtre, de n'en abandonner jamais la conquête. Ce n'est pas que, pour mon propre repos, je n'aie déjà fait tout ce que j'ai pu , afin de ne vous aimer pas ; mais , il m'a été impossible. Si cela est, dit Mathilde, préparez - vous donc à être malheureux; mais , ajouta-t-elle avec un certain air noble, fier, & sérieux, la prochaine campagne vous guérira de cette passion , & la première bataille que vous gagnerez vous consolera de

n'avoir pû gagner mon cœur. Ah! Mathilde, s'écria-t-il, que vous connoissez mal ce cœur, que vous avez conquis malgré vous. Comme il vouloit continuer, Lucinde & Padille, & Dom Félix, entrèrent: & comme rien n'est plus clair-voiant qu'un Amant, surtout lorsqu'il n'est pas aimé, Dom Félix crut remarquer quelque embarras dans les yeux de Mathilde, & un profond chagrin sur le visage d'Alphonse. Cela lui fit craindre, qu'il ne fût son Rival; cependant, il ne sçavoit par où s'en éclaircir: il n'étoit pas assez bien avec Mathilde, pour l'apprendre d'elle; & il n'osoit se découvrir à Alphonse, à qui il avoit de l'obligation: ainsi, desirant & craignant d'apprendre ce qu'il vouloit sçavoir, il agissoit avec incertitude. Trois jours après Dom Gonzalez & Theodore furent obligés d'aller à Medina Sidonia, pour des affaires: de sorte que Mathilde les y suivit; mais, Alphonse trouva moyen de lui faire donner ce billet, en partant, sans qu'elle pût s'empêcher de le recevoir.

*J'aimerois mieux mourir mille fois,
Madame, que de vous déplaire, ou de
vous*

vous avoir véritablement déplu : je ferai tout ce que vous me commanderez , excepté de ne vous aimer point ; & , si ce n'est pas assez de vous demander pardon , je me tairai , je souffrirai mon malheur sans murmurer , & je tâcherai de faire , que mon obéissance égale mon affection. Mais , après cela , Madame , vous me permettrez de m'estimer le plus malheureux homme du monde , d'avoir une passion démesurée dans le cœur , dont je ne vous dirai jamais rien , & de croire que jamais affection comme la mienne ne fut si mal reconnue.

D'abord , Mathilde fut encore plus irritée contre Alphonse : elle ne brûla pourtant point son billet ; & , pour le garder moins obligeamment , elle se dit à elle-même , que c'étoit qu'elle vouloit le montrer à Lucinde à son retour. Pendant l'absence de Mathilde , Lucinde lui écrivit plusieurs fois , & comme il y eut plusieurs fêtes à la Cour , pendant son absence , & que Lucinde remarqua qu'Alphonse y étoit fort mélancolique , elle lui écrivit en ces termes :



LUCINDE

A MATHILDE

JE ne sçai ce que vous voulez dire : vous êtes la plus fâcheuse, la plus incommode, & la plus importune personne du monde. Vous empêchez, qu'on ne prenne aucun plaisir à des choses, qui d'elles-mêmes sont très-agreables : on va au bal, parce qu'on ne s'en peut dispenser ; mais, on y va négligé, rêveur, & mélancolique : on fait semblant d'écouter les plus belles voix, sans les entendre, & sans les louer ; on répond hors de propos, & on rêve continuellement en soupirant. Voilà vous rendre compte en peu de mots de tout ce qui s'est passé de considérable depuis votre absence. Si vous n'entendez pas ce que je vous veux dire, je vous l'expliquerai à votre retour, que je souhaite passionnément.

Mathilde, connoissant Lucinde comme elle faisoit, & sachant qu'elle estimoit fort Alphonse, ne douta point, que

que ce ne fût de lui qu'elle entendoit parler : & , par une severité excessive, elle écrivit à Lucinde, comme si elle n'eût entendu nulle finesse à sa Lettre, de peur que son paquet ne fût perdu ; joint, que, dans la vérité, elle ne vouloit rien dire de doux à Alphonse, & elle sentoit bien, qu'elle n'avoit pas de veritable sujet de le maltraiter. Cependant, ce malheureux Amant trouvoit les journées si longues, depuis le départ de Mathilde, que son chagrin ne lui laissoit pas un moment de repos : & , excepté les heures, où par devoir, & par ambition, ou même par l'interêt de son amour, il faisoit sa cour au Roi, il étoit assez solitaire, & aimoit mieux s'entretenir lui-même, que d'être en une compagnie, qui l'eût empêché de penser à Mathilde. Il alloit pourtant souvent chez Lucinde, & passoit devant la porte de Mathilde, qui étoit tout contre : il avoit même fait des vers pour soulager son chagrin, qu'il laissa tomber chez Lucinde sans y penser. Deux heures après qu'il fut parti de chez elle, il s'en aperçut ; mais, il n'osa retourner pour les lui redemander : & comme il n'y avoit point de nom, il ne fut pas marri, qu'elle

les vît; lui semblant , que peut-être Mathilde les pourroit voir sans en être irritée: mais , par malheur , Dom Felix , étant entré chez Lucinde , un quart d'heure après qu'Alphonse en fut sorti , elle les trouva en sa présence; & comme il connoissoit bien l'écriture de son ami , Lucinde n'eut pas plutôt commencé de lire , qu'il lui dit , que les vers qu'elle lisoit étoient du moins écrits de la main d'Alphonse. Comme ces vers étoient sans nom , elle crut , qu'il valoit mieux les montrer , que d'en faire un mystère ; de sorte que Dom Felix les lût tout haut tels qu'ils sont ici.

*Quel chagrin me devore , & quels secrets
ennuis*

*Me font dire à toute heure , & les jours ,
& les nuits ,*

*Quand reviendra le jour , sans qui rien
n'est aimable ?*

*Quand reviendra la nuit , repos d'un mi-
serable ?*

*Helas ! mes vains souhaits , à quoi pre-
tendez-vous ?*

*Pensez-vous me tromper , en trompant les
jaloux ?*

*Inutiles souhaits , je vous entends sans
peine , Vous*

*Vous voulez dire enfin, quand reviendra
Climene.*

Ces vers, dit alors Lucinde, ont un caractère fort tendre. Ils sont assurément d'Alphonse, reprit Dom Felix avec assez de chagrin; & il y a apparence, qu'il y a peu qu'ils sont faits: il seroit peut-être même assez aisé de deviner qui est cette belle, dont l'absence les a causez. Pour moi, dit Lucinde, je ne me mêle jamais de deviner en de pareilles occasions. Dom Felix, alors se repentant de ce qu'il avoit dit, lui repliqua, qu'elle avoit raison, qu'elle étoit plus sage que lui, & qu'une autre fois il s'empêcheroit de deviner. Il fit sa visite assez courte; car, il avoit l'esprit trop chagrin pour parler long-tems de choses indifferentes: il ne douta point, après avoir vû les vers, qu'ils ne fussent pour Mathilde; &, au lieu qu'auparavant il ne faisoit que craindre, que son ami fût amoureux de sa maîtresse, il vint par consequent alors à n'en douter plus. Ce fut donc alors que l'amour, & l'amitié, firent quelque combat dans son cœur: mais, ce fut un combat fort inégal; car, l'amitié céda à l'amour, &

il crut enfin, que , pourveu qu'il dît à Alphonse, qu'il aimoit Mathilde avant qu'Alphonse pût lui dire qu'il en étoit amoureux, il auroit satisfait à l'amitié, ou du moins à la bienséance. Il fut donc chercher Alphonse, qu'il trouva dans les jardins du Roi; car, encore qu'on fût en hiver , il faisoit beau ce jour-là. Alphonse se promenoit seul en rêvant, & Dom Felix l'aborda avec un air si contraint, qu'on peut dire, qu'ils se trouverent tous deux fort embarrassés; mais, à la fin, celui qui avoit résolu de parler prit la parole. Il y a déjà quelque tems, dit-il, que je cherche à vous découvrir un secret, que j'ai dans le cœur, sans en avoir pû trouver l'occasion; mais, puisque je la trouve si favorable aujourd'hui, je ne la veux pas perdre, & je veux vous obliger à me plaindre du malheur que j'ai d'aimer Mathilde, qui n'est pas moins rigoureuse que belle. Ah! cruel ami, s'écria Alphonse, il y a long-tems que je m'en suis appercû; & je suis le plus trompé de tous les hommes, si vous ne l'aimâtes dès le premier jour, que je vous priai de la voir. Je l'avoue ingénument, reprit Dom Felix; mais, suis-je coupable d'avoir

ai

aimé une personne, que vous ne vouliez, non seulement pas aimer, mais encore que vous ne vouliez pas connoître ? Vous me deffendites de vous la louer, & de vous dire comment elle étoit faite. Ah ! que vous m'obéîtes exactement en cette rencontre ! reprit Alphonse ; mais, ce fut pour votre intérêt, & non pas pour le mien : vous songeâtes à vous, sans penser à moi, & vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde ; car, enfin, puisqu'il vous faut rendre secret pour secret, j'aime Mathilde aussi bien que vous, & je l'aimerai toute ma vie. Je la regarde comme un trésor, que vous m'avez fait perdre ; mais, du moins sçaurai-je bien empêcher, qu'un autre ne le possède à mon préjudice. Nous avons tous deux si peu de part au cœur de Mathilde, repliqua Dom Felix, qu'il seroit injuste de nous haïr, puisque nous n'en sommes pas aimez. Vous raisonnez trop sagement pour un Amant, repliqua Alphonse ; & je voi bien, que je suis plus amoureux que vous. Mais, cruel ami, ajouta-t-il, que ne me disiez-vous à Palencia ce que vous me dites à Burgos. Je vous jure, par notre amitié, reprit Dom

Felix, que je ne crus pas alors, que ma passion pût devenir si violente, & que je crus fortement que vous seriez incapable d'aimer Mathilde. Est-il possible, repliqua Alphonse, qu'on puisse la voir, & croire qu'un autre ne l'aimera pas dès qu'il la verra? Vous ne sçavez pas aimer, Dom Felix; &, par cette raison, il vous sera aisé de vous guerir: mais, pour moi, je vous declare, que j'aimerai Mathilde toute ma vie, & que rien ne m'en sçauroit empêcher. Dom Felix voulut alors se plaindre, & lui dire, qu'il étoit cause de son malheur, puisqu'il lui avoit donné sujet de voir Mathilde. Il ajouta, que l'ayant aimée le premier, il ne lui avoit point fait d'injure. Mais, Dom Alphonse lui repliqua, qu'en l'empêchant de la voir, il l'avoit empêché de l'aimer: & il ajouta encore, que, lors qu'il avoit laissé naître cette passion dans son cœur, il ne l'avoit pu sans blesser leur amitié; puisqu'alors Mathilde devoit être sa femme. Dom Felix dit à Alphonse, que, si cela eût été, il eût assurément combattu sa passion. Combatez-la donc, lui dit-il, puisque je suis le même que j'étois, & que les mêmes raisons subsistent toujours.

jours. Ah ! si vous êtes le même , re-
pliqua Dom Felix , je n'en puis pas
dire autant ; & , tout malheureux &
tout mal-traité que je suis , je ne puis
jamais songer à n'aimer plus Mathil-
de. Aimons-la donc , reprit Alphon-
se , & haïssons nous autant que nous
nous sommes aimez , puisque vous l'a-
vez voulu ; car , la qualité d'ami , &
celle de rival , ne peuvent subsister en-
semble. J'y consens , dit Dom Felix :
& , quoi que vôtre amitié m'ait été in-
finiment chere , si je puis estre aimé
de Mathilde , je me consolerais aisé-
ment de l'avoir perdue. Ah ! Dom
Felix , reprit Alphonse , ne me forcez
point à vous dire , que ma haine est
plus considerable , que vous ne croiez ,
& qu'elle ne laisse pas un grand loisir
à ceux que je hai de faire des conquê-
tes. Nous le verrons bien-tôt , repli-
qua-t-il brusquement. En disant cela ,
il mit l'épée à la main , & fut droit à
Dom Alphonse , qui , parant les pre-
miers coups , passa sur lui avec une pre-
cipitation extrême , & lui saisit l'épée :
& comme ils en étoient-là , Dom Pe-
dro entra dans le jardin , & , voiant de
loin deux hommes l'épée à la main , en-
voia plusieurs des siens pour les sepa-

rer; mais, ce qu'il y eut de merveilleux en cette aventure, c'est que ces deux amis rivaux, dans le milieu de leur colere, songerent tous deux à Mathilde, & se dirent, malgré ce tumulte, qu'il falloit cacher le sujet de leur querelle. En effet, Dom Pedro, qui étoit le plus dangereux rival de l'un & de l'autre, s'approcha d'eux, & voulut sçavoir la cause de leur combat. Si bien qu'Alphonse supposa qu'ils s'étoient querellez sur quelque chose, qui s'étoit passé entre eux, durant la derniere campagne. Dom Felix confirma ce qu'avoit dit Dom Alphonse, & Dom Pedro leur donna des gardes, jusqu'à ce qu'il fût ce que le Roi vouloit qu'on en fît. Cette querelle fut accommodée d'autorité absolue par le Roi, qui leur commanda de bien vivre ensemble. En effet, Dom Felix, se repentant d'avoir mis l'épée à la main contre son ami, fut voir Alphonse, & ils se promirent, que, dès que Mathilde se seroit déterminée en faveur de l'un ou de l'autre, celui qui seroit malheureux souffriroit son malheur, sans en murmurer contre son rival. Cependant, Lucinde envoya à Mathilde les vers qu'Alphonse avoit mis-

fé tomber chez elle, & lui manda son combat avec Dom Felix. Alphonse se trouvoit alors très-malheureux, & du côté de l'ambition, & de celui de l'amour. Dom Fernand étoit très-bien auprès du Roi, & son frere étoit favori de Dom Pedro. Ce Prince, fier & cruel, étoit son rival, & devoit un jour être son maître; & son ami aimoit sa maîtresse: mais, ce qui étoit sans doute le plus grand & le plus sensible de tous les malheurs, c'est qu'il n'étoit pas aimé. Les services importants, qu'il avoit rendus, faisoient que le Roi & Dom Pedro le traitoient fort bien; mais, si ce dernier eût sçu son amour, il n'en auroit pas usé ainsi. Enfin, Theodore revint & Mathilde aussi, & le lendemain toute la Cour fut chez elle: on trouva même, qu'elle étoit embellie. Elle fut très-fâchée de ce qui s'étoit passé entre Alphonse & Dom Felix: elle ne leur en dit pourtant rien, & vécut avec tous les deux d'une maniere si réservée, qu'ils furent long-tems, sans pouvoir lui parler en particulier, & sans qu'ils pussent connoître comment ils étoient dans son esprit. Elle avoit assurément de l'estime pour tous les deux, beaucoup
d'a-

d'averſion pour Dom Fernand, & du mépris & de la haine pour Dom Pedro ; principalement, depuis qu'elle ſçût, qu'il trouvoit quelque choſe de fort beau à ce que l'Hiftoire rapporte d'un Prince, qui, après avoir extrêmement loué ſa maîtrefſe, en parlant à elle, la fit tourner vers toute ſa Cour, & dit à ceux qui l'environnoient : Voilà une belle tête, je la ferai couper quand il me plaira. Dom Pedro diſoit, qu'il trouvoit à cela quelque choſe de grand ; & ſoutenoit, que ce Prince ne l'avoit dit, que pour faire mieux comprendre ſa puifſance à celle qu'il aimoit : ajoſtant, que c'étoit un grand plaifir d'être maître de la vie d'une perſonne, pour qui on avoit de l'amitié. Depuis cela, Mathilde ne le pouvoit voir ſans horreur ; mais, elle y étoit pourtant contrainte, à cauſe de ſa condition. Cependant, le mérite & l'extrême amour d'Alphonſe, dont il ne parloit plus ouvertement à Mathilde, firent qu'elle eut plus d'eſtime & plus d'amitié pour lui, que pour aucun autre : mais, elle n'en témoignoît rien ; & il étoit abſolument impoſſible à Alphonſe de ſçavoir, comment il étoit dans ſon cœur ; joint qu'elle avoit

si fortement résolu de ne s'engager à nulle affection, où il fallût du secret, que Lucinde même, par amitié pour Alphonse, faisoit ce qu'elle pouvoit pour le guerir. Cependant, Dom Fernand & Dom Felix, qui s'étoient haïs auparavant, s'unirent sans s'aimer, pour traverser Alphonse en toutes choses; & comme ils croïoient, que l'ambition heureuse sert à l'amour, ils s'opposoient à tout ce qu'il entreprenoit. Dom Felix sentoît bien, que ce qu'il faisoit n'étoit pas honnête; mais, l'amour l'y forçoit : de sorte que ces deux rivaux commencèrent à le traverser également, & dans son amour, & dans son ambition, soit auprès du Roi, ou de la Reine, ou de Dom Pedro, & de Mathilde; mais, ce qu'il y a d'étrange, c'est que tout ce que faisoit Alphonse, pour avancer ses desseins, se tournoit contre lui, & tout ce que ses rivaux entreprenoient pour lui nuire lui servoit. Dom Pedro ne sçavoit pas encore alors, qu'il fût amoureux de Mathilde; mais, dans le fond de son cœur, ce Prince étoit fâché de la haute réputation qu'Alphonse avoit acquise à la guerre, & de celle qu'il aqueroit tous les jours dans la Cour.

Cour. Il commanda secrètement à un homme, qui avoit une grande hardiesse, & une grande facilité de parler, de contredire Alphonse en toutes choses ; mais, plus il le faisoit, plus Alphonse faisoit paroître la grandeur de son esprit : il lui suscita deux querelles, dont Alphonse sortit avec beaucoup d'honneur ; enfin, tout se tournoit à sa gloire. Mais, pour lui, s'il vouloit parler de sa passion à Mathilde, elle s'en mettoit en colere ; & , s'il la fuyoit quelquefois par respect, elle lui faisoit froid, quand il la revoïoit ; s'il s'assujétissoit à la Cour, Mathilde le disoit à Lucinde, qui redisoit à Alphonse, qu'elle étoit bien aise, que l'ambition l'eut guéri ; & s'il s'attachoit à ne voir qu'elle, elle s'en offensoit : mais, quoi qu'elle fît, elle étoit belle, charmante, & modeste ; & , dans ses plus grandes rigueurs, ses regards avoient je ne sçai quelle douceur negligée, qui étoit la plus aimable du monde. Cependant, malgré tout cela, toutes ces personnes passaient d'assez agréables journées. Mathilde étant allée un jour passer une après-dînée chez Lucinde, Jacinte & Doristée, qui étoient filles de la Reine, y furent aussi, & Padille fut

fut de cette conversation. Dom Alphonse s'y rencontra avec deux ou trois hommes de la Cour, qui avoient de l'esprit; & comme la conversation se tourne facilement du côté de l'amour, quand il y a des Dames, on examina laquelle de toutes les graces, qu'une maîtresse peut faire sans s'engager entierement, étoit la plus agreable: les uns disoient, que rien n'étoit si doux, que des regards favorables; & soutenoient, que c'étoit proprement le langage le plus delicat & le plus delicieux de l'amour: les autres disoient, que c'étoit un langage trompeur, & que cinq ou six paroles favorables valaient mieux, que cent regards les plus doux du monde: quelques-uns disoient, qu'une assignation donnée par une Dame étoit la plus precieuse faveur de toutes: quelques autres, qu'un portrait, donné de la main d'une maîtresse, étoit un engagement bien obligeant: & quelques autres soutenoient, qu'un billet doux & tendre étoit plus doux, que tout le reste: & enfin, il y eut un homme, qui soutint, qu'il prefereroit un soupir à tout ce qu'on venoit de dire, pourveu que ce fût un soupir tendre & sincere, & qu'il fust

fust assuré qu'on soupirât pour lui. Pendant, que toute la compagnie s'entretenoit ainsi, Alphonse, qui étoit auprès de Mathilde, & qui avoit le talent de faire des vers sur le champ, avec une facilité merveilleuse, lui dit à l'oreille :

*Je me mets dans la fantaisie
Un assez bizarre bonheur :
Je voudrois, pour punir votre extrême ri-
gueur,
Vous donner de la jalousie.*

A peine Alphonse eut-il dit cela à Mathilde, qu'elle lui répondit bas en rougissant,

*Cette bizarre fantaisie
Vous rendroit plus infortuné :
Si j'avois de la jalousie,
Je bannirois celui qui m'en auroit donné.*

Alphonse fut surpris de cette réponse; mais, il repliqua tout à l'heure :

*Malgré toute vostre rudesse,
Helas ! que mon sort seroit doux !
Si vostre cœur étoit jaloux,
Vous n'en seriez plus la maîtresse.*

Ah !

Ah ! Alphonse , lui dit Mathilde , vous avez trop d'esprit pour moi , & je ne vous répondrai de ma vie. Je consens volontiers , reprit-il , Madame , que vous ne me répondiez point , pourveu que vous répondiez à mon affection. Mathilde , alloit repliquer à Alphonse avec sa severité ordinaire , lors qu'elle entendit que la malicieuse Padille dit , en haussant la voix. Quoi , qu'il ne soit peut-être pas trop bien , que je die mon avis sur des faveurs de galanterie , je croirois qu'il y auroit quelque chose de fort doux , si une belle personne étoit si agréablement occupée de ce qu'un Amant lui diroit tout bas , qu'elle oubliât tout le reste de la compagnie. Ce que vous dites-là , reprit froidement Mathilde , seroit sans doute assez doux , pourveu que la Dame écoutât doucement , & répondît de même : mais , du moins seroit-ce une preuve , que cette Dame ne donneroit pas d'assignations particulieres ; car , quand on en donne , un Amant n'a que faire de se faire remarquer mal-à-propos en parlant bas en compagnie. Lucinde fut de l'avis de Mathilde , & Padille sourit sans répondre. Cependant , cette malicieuse

se fille dit à un homme , qui étoit auprès d'elle , que , malgré toute la fierté de Mathilde , elle croïoit qu'Alphonse étoit mieux avec elle qu'aucun autre. Cet homme-là , qui étoit plus ami d'Alphonse , que Padille ne le sçavoit , lui dit le lendemain , sans lui nommer Padille , qu'on lui avoit assuré , que cela étoit ainsi : mais , Alphonse rejeta ce discours fortement , & s'imagina que ce bruit-là venoit de quelqu'un de ses rivaux , qui , pour cacher qu'il étoit bien avec Mathilde , faisoit dire cela par quelqu'un , ou bien que c'étoit pour le faire encore plus maltraiter par sa maîtresse ; & , en effet , Padille , qui ne l'aimoit pas , fit qu'on lui en dit quelque chose : de sorte que Mathilde , en aiant l'esprit fort aigri , & ne voulant pas qu'on dît rien qui lui pût nuire , évitoit avec un soin extrême de parler à Alphonse , & lui fit dire par Lucinde , qu'il n'allât plus si souvent chez elle. Mais , lui disoit son amie , Alphonse manque-t-il de respect en vous parlant ? Non , reprit-elle. Pouvez-vous ne l'estimer pas ? ajouta Lucinde. Je l'estime autant que vous l'estimez , reprit Mathilde. Vous ne le haïssez donc pas ? repliqua Lucinde.

cinde. Non, reprit-elle ; mais , je ne le veux pas aimer , & je ne veux plus qu'il m'aime. En êtes-vous bien assurée ? repliqua Lucinde en souriant. Je croi l'être , du moins , répondit-elle , & ma conduite vous le prouvera. En effet , elle fit tant qu'Alphonse fut au desespoir , & prit enfin la résolution de se guerir : & , après avoir essayé inutilement toutes choses pour cela , il se mit en fantaisie de s'accoutumer durant quelque tems à parler à quelque belle personne , pour voir s'il pourroit dégager son cœur. Il s'accoutuma donc à parler à Doristée ; & , quoi qu'il y eût une repugnance extrême , il se forçoit , afin de n'avoir rien oublié , pour tâcher de se dégager. Il la mena danser en un bal , & ne mena point Mathilde , qui en eut un dépit secret , dont elle se demanda la cause , sans la vouloir trouver. Lucinde lui en parla le lendemain ; mais , quoi que Mathilde lui dit , qu'elle étoit fort aise , qu'Alphonse se fût guéri , il parut dans ses yeux je ne sçai quel embarras , qui fit comprendre à Lucinde , qu'elle ne connoissoit pas bien son propre cœur. Cependant, Dom Fernand, & Dom Felix , furent ravis de voir ce changement

ment d'Alphonse , & commencèrent de se haïr comme auparavant : ils n'oublierent pas de répandre par-tout , qu'Alphonse aimoit Doristée : & Padille , qui aimoit à publier tout ce qui pouvoit déplaire , le disoit à tout le monde ; de sorte , qu'on en parloit même devant Mathilde. Cependant , il est certain qu'Alphonse ne parloit pas d'amour à Doristée : mais , il lui parloit souvent , & comme elle étoit jeune & belle , on s'imaginait , qu'il falloit qu'il l'aimât ; & ce bruit fut si general , que Mathilde le crut , & en eut un dépit extrême. Neantmoins , comme elle étoit glorieuse , elle n'en témoigna rien , non pas même à Lucinde ; mais , sans le vouloir , & même sans le sçavoir , elle disoit toujours quelque petite chose , qui n'étoit pas fort avantageuse à Doristée : quoi que naturellement Mathilde fût très-équitable , même sur le sujet de la beauté , ce qui est très-rare parmi les belles , elle n'en usa pourtant pas ainsi en cette occasion ; car , elle trouvoit quelquefois , que Doristée étoit changée , qu'elle se coiffoit mal , qu'elle étoit trop pâle : & , pour Alphonse , elle n'en parloit point du tout ; mais , quand elle le voïoit ,
il

il lui étoit impossible de ne rougir pas, quoi qu'elle se contraignît autant qu'elle pouvoit ; & comme il l'aimoit toujours éperdument , il observoit jusques aux moindres choses : de sorte que s'imaginant , que , du moins , il n'étoit pas indifférent à Mathilde , il forma le dessein de s'éclaircir , si ce qu'il remarquoit dans ses yeux , & sur son visage , étoit un effet de haine ; ou s'il seroit vrai , qu'il lui eût donné quelque petit sentiment de jalousie. Hélas ! disoit-il en lui-même , serois-je assez heureux pour cela ; & seroit-il possible , que le cœur de Mathilde fust plus touché d'une indifférence apparente , que de mille marques de passion que je lui ai données ? Non , non , malheureux Alphonse , reprenoit-il , ne te flate point : si Mathilde a de la jalousie , c'est une jalousie de beauté , qui ne te rendra pas plus heureux ; tu as quelque réputation dans le monde , & peut-être qu'elle te regarde comme un esclave échappé , qui faisoit quelque honneur à ses chaînes , & qu'elle est seulement irritée de ce qu'elle pense , qu'elle ne te peut plus tourmenter. Mais , hélas ! que je suis éloigné de sortir de sa puissance ! Mes liens se fer-

rent au lieu de se dénouer; & je suis plus malheureux que jamais. Cependant, il entroit tellement dans l'esprit d'Alphonse, que la plus seure marque d'être aimé étoit de donner de la jalousie; & il conçût un si grand plaisir à en pouvoir donner à Mathilde, à qui il avoit toujours crû être indifférent, qu'il n'oublia rien pour cela: &, sans dire jamais à Doristée, qu'il étoit amoureux d'elle, il fit cent choses, qui le persuaderent à Mathilde; &, comme le bruit du monde va toujours au delà de la vérité, on vint à dire, qu'assurément Alphonse épouserait bien-tôt Doristée. En ce tems-là, un ami d'Alphonse, appelé Arsenio, & qui étoit fort amoureux d'une fille, qui lui avoit donné un portrait, le pria de lui donner quelques vers pour envoyer à sa maîtresse. Alphonse fit ce qu'il voulut, & les lui envoya écrits de sa main, afin qu'il les copiât de la sienne, le priant de les lui renvoyer. En effet, Arsenio les donna cachetez à un de ses gens pour les reporter, & ne mit point de nom au dessus de ce paquet; mais, par malheur, il bailla en même tems, un autre paquet à porter à Lucinde, à qui il avoit promis une chan-

chanson : de sorte que celui , qui étoit chargé de ces deux paquets s'étant trompé , il donna à Lucinde celui qui étoit pour Alphonse. Elle ne l'ouvrit pas à l'heure même , pensant bien savoir , que c'étoit la chanson qu'on lui avoit promise : mais , après que celui qui lui avoit apporté ce paquet fut parti , elle fut extrêmement surprise de trouver des vers de la main d'Alphonse , & sur un sujet comme celui-là ; n'ignorant pas , que Mathilde ne lui avoit pas donné son portrait : cela l'embarassant , Mathilde voulut voir ce qui la faisoit rêver , & le vit en effet , mais , ce fut avec tant de colere , qu'elle ne la put cacher. Et bien , Lucinde , lui dit-elle , me condamnez-vous encore de ma rigueur pour Alphonse ; vous , qui pensiez , que , si j'eusse agi comme Laure , il eust pû être un second Petrarque ? Vous voyez quelle est sa fidélité ? Mais , Mathilde , reprit Lucinde , est-ce être infidelle de cesser d'aimer une personne , dont on n'est pas aimé , & dont on a reçu mille marques d'indifference & de rigueur ? Ce n'est pas proprement estre infidelle , reprit Mathilde ; mais , c'est du moins être inconstant , que de changer si-tôt

de sentiment , & de passer d'une passion à une autre en si peu de tems. Il est vrai , que je ne lui ai donné nulle marque d'affection , & que je lui ai deffendu de me parler de son amour ; mais , ç'a été par un sentiment de gloire. Ai-je aimé quelqu'un de ses rivaux ? Non , reprit Lucinde ; mais , vous avez agi , comme si vous l'eussiez haï. Ah ! ma chere Lucinde , répondit Mathilde sans s'en pouvoir empêcher , il n'est pas aisé de haïr un aussi honnête homme qu'Alphonse , quand il veut se faire aimer. Pourquoi l'avez - vous donc traité si cruellement ? Je l'ai fait , pour m'empêcher de l'aimer trop , reprit-elle , & pour conserver ma liberté toute entiere. Mais , pourquoi donc , repliqua Lucinde , ne voulez-vous pas qu'il cherche cette liberté , par d'autres voyes ? Je n'en sçai rien , reprit-elle ; mais , j'en sçai seulement , que je voudrois de tout mon cœur , qu'Alphonse n'aimât pas Doristée. Vous voulez donc enfin vous résoudre à l'aimer , ou à souffrir qu'il vous aime ? Non , Lucinde , reprit-elle , je ne le veux pas : je consens même , qu'Alphonse ne m'aime point ; mais , je vous avoue en rougissant , que je ne puis souff-

souffrir, qu'il en aime une autre: qu'il aime la gloire tant qu'il lui plaira, qu'il soit ambitieux & indifférent pour moi, j'y consens; mais, encore une fois, je ne puis endurer qu'il aime Doristée. Je suis assurée, reprit Lucinde, que si vous regardiez favorablement Alphonse, il reviendrait à vos pieds. Ah! non, non, Lucinde, reprit-elle, je n'ai pas le cœur assez bas: &, quoi que je vous montre malgré moi toute ma foiblesse, je ne ferai jamais rien, pour rappeler Alphonse; & je ne crois pas même, quand il reviendrait, que je pusse lui pardonner. Mais, pendant que ces deux personnes parloient ainsi, celui, qui s'étoit trompé à rendre les paquets dont il s'étoit chargé, aiant rendu à Alphonse celui qui étoit pour Lucinde, il connut par-là ce qui étoit arrivé de l'autre, & en fut fort fâché; car, encore qu'il cherchât à se guerir, il n'eût pas voulu qu'on eût creu, qu'il avoit fait ces vers-là pour Doristée, ni pour nulle autre. Il fut donc en diligence chez Lucinde, pour lui dire la vérité; &, trouvant la porte ouverte, il monta sans parler à personne: mais, entendant parler Mathilde assez haut, & d'un ton de voix irrité, il s'arrêta

par respect, & entendit qu'elle disoit à Lucinde : C'est en vain , que vous voulez excuser Alphonse ; je ne lui sçaurois pardonner. Doristée est-elle si belle , si charmante , qu'elle puisse être si fortement aimée à mon préjudice ? Il est vrai , ajouta-t-elle , que je ne donne pas de portraits ; & qu'au de-là de l'estime & de l'amitié , il n'y a rien à prétendre de moi. Alphonse , entendant tout cela , ne put jamais s'empêcher de s'aller jeter à genoux devant Mathilde. Ah ! Madame , lui dit-il , serois-je assez heureux pour vous avoir irritée contre moi ? Oui , Madame , ajouta-t-il , j'aime mieux votre haine , que votre indifférence ; & rien ne m'a jamais été si doux , que les plaintes que je viens d'entendre. Mathilde fut si surprise , elle eut tant de confusion , & fut si en colère , que ne pouvant trouver rien à dire dont elle fût contente , elle se leva & voulut s'en aller ; mais , Alphonse la retint respectueusement par sa robe. De grâce , Madame , lui dit-il , écoutez-moi un moment ; car , je mourrois désespéré , si je perdois l'espérance de me justifier auprès de vous. Lucinde se joignant à Alphonse , Mathilde demeura,

ra ; & cet Amant affligé prenant la parole, Je voi bien, Madame, lui dit-il, que vous croiez, que j'aime Doristée, & que j'ai fait pour elle les vers qu'on a apportez à Lucinde. Quelque irritée que je sois contre vous, reprit fièrement Mathilde, je vous crois trop homme d'honneur, pour demeurer d'accord, qu'elle vous ait donné son portrait : mais, pour vous épargner la peine de faire une justification inutile, je vous declare, Alphonse, que la foiblesse, que j'ai eue aujourd'hui, ne vous sera point avantageuse ; & j'ai l'esprit si aigri de voir, que vous êtes cause, que je m'estime moins que je ne faisois, que je ne vous le pardonnerai jamais : car, je voi bien que vous avez entendu tout ce que j'ai dit. Mais encore, dit Lucinde à Alphonse, expliquez - moi votre procédé, & pour qui sont les vers que je tiens ? Alors, Alphonse dit en peu de mots le dessein qu'il avoit eu d'abord d'essayer de se guerir en parlant à d'autres belles, & particulièrement à Doristée, & ensuite de voir si en effet Mathilde ne témoigneroit point quelque leger dépit, qui lui pût faire connoître, qu'il ne lui étoit pas indifférent ; ajoutant,

qu'il avoit fait ces vers à la priere d'Arfenio. Pour les vers, reprit fierement Mathilde, il ne m'importe pour qui ils sont faits : mais, je vous trouve bien hardi, d'ôser me dire, que vous avez voulu me donner de la jalousie, & de me laisser même penser, que vous croiez presque m'en avoir donné. Mais, Alphonse, ne vous y trompez pas, ce qui est dans mon cœur ne se peut appeller ainsi ; & , afin de vous empêcher de croire des choses qui ne sont point , je vous dirai pour ma propre satisfaction , que , lors que vous avez changé de sentiment pour moi . . . Ah ! Madame, s'écria-t-il , je ne puis souffrir , que vous parliez ainsi ; car , je vous proteste , que je ne vous ai jamais tant aimée que je vous aime : & je veux , que vous me teniez pour le plus perfide de tous les hommes , si j'ai jamais dit à Doristée , que j'eusse nulle affection pour elle. J'ai cherché à me guerir , il est vrai ; & j'avoue , que c'est un crime digne d'un châtiment très-rigoureux : mais , j'en suis assez puni , Madame , par l'impossibilité que j'ai trouvée à cet injuste dessein ; & si vous sçaviez ce que j'ai souffert , & ce que je souffre encore , vous auriez pitié

pitié d'un malheureux , qui vous adore avec un respect sans égal. Cependant, je vous declare, que je ne parlerai de ma vie à Doristée. Non, non, Alphonse, reprit Mathilde, je ne veux point contraindre votre inclinaison : & , pourveu que vous ne croyiez pas m'avoir donné de la jalousie, voyez-la tant que vous voudrez ; je n'en dirai jamais rien. Mais , pour achever ce que j'avois commencé, j'avoue, que quand vous changeâtes de conduite, je vous regardois comme un homme, dont l'amitié m'eût été très-agérable, & que je croyois digne de la mienne. Mais, Madame, qu'ai-je fait, interrompit Alphonse, qui me fasse perdre cet avantage ? Vous en avez aimé une autre, repliqua Mathilde : ou vous avez crû que je vous aimois : lequel de ces deux crimes, que vous aiez commis, suffit pour m'obliger à vous prier de ne me voir plus ; car enfin, Alphonse, je ne veux, s'il est possible, ni vous aimer, ni vous haïr. Et moi, Madame, repliqua-t-il, je veux mourir, si je ne suis aimé, ou du moins si on ne me permet d'aimer éternellement la seule personne, que je puis trouver aimable. Comme ils en étoient

là, il vint du monde, & il falut changer de conversation. Cependant, Alphonse, pour guerir l'esprit de Mathilde, ne parla plus à Doristée, que quand la civilité l'y forçoit : &, pour ôter tout pretexte à la jalousie de Mathilde, il fit si bien, qu'un de ses paterens, qui demouroit à Valladolid épousa Doristée, trois semaines après, sans qu'il voulût même aller aux nocces. Alphonse fit même connoître si clairement à Mathilde, que les vers du portrait étoient faits pour Arsenio, qu'elle n'eut plus de pretexte de le soupçonner de ne l'aimer plus : au contraire, il fit cent choses, qui ne lui permirent plus de douter de la grandeur & de la fidélité de son affection ; &, sentant dans son cœur une grande tendresse pour Alphonse, elle commença de craindre, que la Prédiction d'Anselme ne fût trop véritable. Elle crut pourtant d'abord, qu'elle n'avoit que de l'amitié pour lui. Cependant, ce malheureux Amant, ne pouvant obtenir la permission d'avoir de l'amour pour elle, en pensa mourir de douleur. Dom Albert, son pere, mourut en ce tems-là ; & elle eut l'injustice de ne faire pas un compliment à Alphonse sur cette per-

perte. Il sentit cette rigueur plus qu'on ne le peut dire. Il falut qu'il allât à Palencia, où il tomba si malade d'affliction, qu'on crut qu'il mourroit: toute la Cour en avoit un regret extrême, & l'on ne parloit d'autre chose. Le Roi de Castille lui envoya ses Médecins, un desquels rapporta, qu'il étoit à l'extrémité; & comme ce Médecin étoit des amis de Lucinde, Mathilde l'ayant priée d'en sçavoir davantage, il lui dit qu'il croïoit, qu'une profonde mélancolie étoit cause de sa mort. Le soir-même, Lucinde reçut un paquet, où elle trouva un Billet pour elle, & un pour Mathilde. Elle connut d'abord l'écriture d'Alphonse, quoique les caracteres fussent mal formez, & témoignassent assez la foiblesse de la main, qui les avoit écrits. Celui, qui s'adressoit à Lucinde, ne contenoit que ces paroles:

A L P H O N S E

A L A

GENEREUSE LUCINDE.

*Je vous demande pour dernière grace,
Madame, si je meurs du mal que j'ai,*

*comme je l'espere , de faire lire à votre
cruelle amie le Billet que je vous envoie
pour elle ; afin qu'elle puisse connoître quels
sont les derniers sentimens de mon cœur.*

Lucinde fut fort touchée de ce peu de paroles ; de sorte qu'allant chez Mathilde, elle la trouva dans son cabinet extrêmement triste : elle crut pourtant, qu'il lui falloit dire la vérité ; de sorte qu'elle lui rendit compte de ce que ce Médecin lui avoit dit , & lui montra ensuite le Billet qu'Alphonse lui avoit écrit , & celui qui étoit pour elle. Mathilde parut sensiblement touchée ; & , malgré qu'elle en eût , ses larmes firent connoître qu'elle n'étoit pas insensible. Elle ouvrit la lettre qui étoit pour elle , & y trouva ces paroles :

L'INFORTUNE' ALPHONSE,

A LA TROP AIMABLE MATHILDE.

*S*ouffrez , Madame , qu'un malheureux vous donne ses dernières pensées ,
Et vous conjure , de croire , du moins après
sa

sa mort, que jamais passion n'a été si tendre, si respectueuse, ni si fidelle, que la sienne. Il vous a aimée sans esperance, & il meurt sans regret, puisqu'il n'a pu toucher votre cœur. Trop heureux dans son infortune, si, après sa mort, il peut obtenir, pour recompense de la plus ardente passion qui fut jamais, que celle, qui la faisoit naître, le plaigne un seul moment. C'est l'unique grace qu'il demande, n'en ayant jamais reçu nulle autre.

Mathilde ne put alors cacher la tendresse qu'elle avoit dans l'ame, à sa chere Lucinde: elle lui avoua donc, qu'elle avoit pour Alphonse une estime infinie, & une tendresse extrême; qu'un pur sentiment de gloire avoit fait toute sa rigueur, & que si elle eût pu croire, qu'Alphonse eût pu l'aimer comme Petrarque aimoit Laure, elle auroit vécu d'une autre maniere avec lui. Mais, enfin, dit Lucinde en pleurant aussi, il faut ressusciter Alphonse, ou du moins lui donner quelque consolation en mourant. Helas! dit Mathilde, j'ai bien peur que, de l'heure que je parle, le pauvre Alphonse ne soit plus. Quoi qu'il en soit, dit Lucinde, je lui veux écrire, & il faut que

vous écriviez aussi : j'envoierai un homme, en qui on se peut fier, lui porter votre Lettre & la mienne; & si, par malheur, il étoit mort, il rapportera le paquet. Mathilde résista d'abord; mais, ce fut d'une manière qui fit que Lucinde la pressa davantage : elle ne voulut pourtant pas écrire en un Billet séparé, elle se contenta de mettre quelques lignes au bas du Billet de Lucinde, qui fut tel qu'il est ici.



LUCINDE

A ALPHONSE.

J'E vous conjure de faire tout ce que vous pourrez pour vivre, & de croire que Lucinde ne vous trompe pas, lors qu'elle vous assure, que votre perte seroit insupportable à la personne du monde que vous aimez le mieux.

Après que Lucinde eut écrit, Mathilde écrivit à son tour ce qui suit.

Vivez, Alphonse, & mon repos vous est

est cher. C'est tout ce que vous peut dire une personne, qui étoit très-fâchée de vous ôter son amitié, & qui vous la rendra avec joye, si toutefois il lui est permis de croire qu'elle vous l'eût ôtée.

Mathilde bailla à Lucinde, ce qu'elle venoit d'écrire, sans le relire : tenez, Lucinde, lui dit-elle, voilà ce que mon cœur dit à Alphonse ; je ne le relis pas, de peur que ma raison ne s'en mêle, & qu'elle ne me persuade, que j'en ai trop dit. Ce paquet fut donné à un homme adroit, & fidelle. D'abord qu'il fut à Palencia, on fit grande difficulté de lui laisser voir Alphonse ; mais, aiant dit, qu'il venoit de la part de l'Amiral de Castille, on le fit parler à lui. Il le trouva très-malade & très-foible, & comme un homme à qui la mort paroïssoit douce : mais, dès qu'il lui eut dit tout bas, de quelle part il venoit, il sembla qu'il reprit une nouvelle vie ; & , tout mourant qu'il étoit, il fit effort pour lire ce qu'on lui écrivoit : car, encore que celui, qui lui rendoit le paquet, n'eût parlé que de Lucinde, il jugea bien, que Mathilde en devoit du moins sçavoir quelque chose.

se. Mais, lors qu'il vit l'écriture de Mathilde, il en eut une joye extrême. Il voulut répondre: mais, il ne pût écrire, que ce peu de mots; encore fut-ce avec une peine incroïable.

Je crains, Madame, que votre pitié ne vienne un peu tard, & que je ne puisse obéir au commandement, que vous me faites de vivre; mais, du moins, si je meurs, j'aurai une consolation extrême de pouvoir esperer, que vous me plaindrez. Je ne puis répondre à la genereuse Lucinde, & tout ce que je puis est de vous assurer, que je n'ai jamais aimé que vous, & que je n'aimerai jamais nulle autre personne.

Alphonse, après avoir fait beaucoup d'effort pour écrire & fermer ce Billet, le donna à l'Envoyé de Lucinde, qui attendoit impatiemment son retour, aussi bien que Mathilde. Il leur representa de telle sorte le pitoyable état où il avoit trouvé Alphonse, & la joye qu'il avoit témoignée, qu'elles en eurent le cœur sensiblement touché, & d'autant plus que les Médecins avoient dit le matin, qu'il étoit impossible qu'il échapât. Ce-
pen-

pendant, trois jours après, Alphonse envoya un des siens à Lucinde, & écrivit ce qui suit d'un caractère plus aisé à lire.



A LUCINDE.

Après avoir eu la generosité d'avoir pitié de moi, aiez encore celle de faire lire à votre incomparable amie ce que je prens la liberté de lui écrire; afin que je ne renonce pas à la mort, sans être en quelque sorte assuré de trouver quelque douceur à la vie.

La Lettre d'Alphonse à Mathilde étoit conçue en ces termes:

Vous m'avez ressuscité, Madame: mais, avant que de vous en rendre grâces, ne trouvez pas mauvais, que je vous conjure, avec tout le respect que je vous dois, de vous preparer à souffrir, que je vous aime de la plus pure, de la plus tendre, & de la plus respectueuse passion, qui fut jamais; car, sans cette permission, la vie me seroit un supplice, & la mort une chose très-agreable. Je ne demande pas d'être.

d'être aimé ; je n'en suis pas digne : mais, d'être souffert ; Et ma passion le merite.

Lucinde, qui estimoit fort Alphonse, voulut que Mathilde lui répondît ; mais, elle ne pût s'y résoudre : elle consentit seulement, que Lucinde écrivît, pourveu qu'elle ne l'engageât à rien, qui pût blesser sa gloire. Elle le fit donc en ces termes :

On ne vous répond point ; mais, on permet que je vous dise, que, tant que vous ne demanderez que de l'estime & de l'amitié, vous aurez sujet de vous estimer très-heureux : hâtez-vous donc de guerir entièrement, & de venir rendre graces à la personne qui vous a sauvé la vie.

Quoi qu'Alphonse fust affligé de ce que Mathilde n'avoit pas répondu à sa dernière Lettre, il se trouva pourtant heureux de pouvoir être assuré de son estime, & de son amitié. Cependant, Dom Felix, & Dom Ferdinand, qui s'étoient réjouis de la mort d'Alphonse, furent de nouveau fort embarrassés, lorsqu'ils apprirent, qu'il ne mourroit pas. Ils se réunirent une
se-

seconde fois ; mais , ce fut d'une maniere la plus étrange du monde. Dom Felix dit à Dom Fernand ce qu'il sçavoit de l'amour d'Alphonse : & , quoi qu'il fût convenu avec lui , que si Mathilde en traitoit un plus favorablement que l'autre , le mal-traité cederoit au plus heureux ; la grandeur de sa passion le fit passer par dessus toute consideration , & toute generosité. Dom Fernand , d'autre part , apprit à Dom Felix ; que Dom Pedro étoit fort amoureux de Mathilde , & qu'ainsi , il n'y avoit nul espoir d'être heureux , que par la violence. Dom Felix étoit né avec les inclinations assez bonnes ; mais , il étoit foible , & capable de se laisser emporter par les mauvais sentimens de ceux qu'il voyoit , & plus capable encore de renoncer à toute justice , & à toute generosité , par un desespoir d'amour. D'autre part , Dom Fernand connoissoit , que quand même Alphonse fust mort , Mathilde ne l'eût pas mieux traité : mais , ce qui étoit plus puissant dans son esprit , il jugeoit bien , que Dom Pedro ne souffriroit point , après la deffense , qu'il lui avoit fait faire de songer jamais à Mathilde , qu'il entre-

prit

prît de la servir. Si bien, que ces deux rivaux, également malheureux, après plusieurs entretiens secrets, qu'ils eurent ensemble, formerent un dessein, qui occupa tout leur esprit durant quelques jours, & qu'ils ne pouvoient executer l'un sans l'autre. Cependant, Alphonse ne songea qu'à guerir bien-tôt, & qu'à revoir Mathilde, qui, de son côté, étoit fort aise-d'apprendre, qu'Alphonse étoit tous les jours de mieux en mieux. Mais, ce n'étoit pas une joye tranquille : car, il lui sembloit quelquefois, qu'elle en avoit trop dit; & si Lucinde n'eût été contre elle, la tendresse de son cœur eût été trop foible pour s'opposer à la scrupuleuse vertu, dont elle faisoit profession. Elle avoit aussi du chagrin, de ce qu'elle remarquoit, que Dom Pedro l'aimoit toujours, quoi que, par des considerations qu'elle ignoroit, il ne lui parlât pas souvent de sa passion; mais, quand cela arrivoit, c'étoit en des termes, qui lui faisoient tout craindre de lui, & pour elle, & pour Alphonse, s'il venoit à sçavoir, qu'elle eût une estime particuliere pour lui. Elle avoit aussi quelque inquiétude de voir, que Dom Fernand, & Dom Felix,

lix, avoient de grandes conferences ensemble : mais , enfin , ne pouvant empêcher tout ce qui ne lui plaisoit pas , elle s'en consoloit du moins avec Lucinde , qu'elle entretenoit avec plus de liberté qu'à l'ordinaire ; parce que Padille étoit très-souvent auprès de Jacinthe , que Dom Juan d'Albuquerque devoit bien-tôt épouser. Mais , enfin , après qu'Alphonse fut guéri , il partit de Palentia , avec un équipage magnifique , & se mit en chemin , pour aller à Burgos , dont il ne prit pas le chemin le plus droit , aiant necessairement à parler à l'Amiral de Castille , qui étoit alors à une de ses maisons. En y allant , Alphonse , qui , pour réver plus commodément , avoit envoyé tous ses gens par le chemin ordinaire , n'aiant qu'un Ecuyer avec lui , aperçut de loin , dans un valon , au bord d'une riviere , deux hommes , qui avoient l'épée à la main : il poussa alors son cheval , & fut droit à eux pour les separer ; mais , il fut étrangement surpris , lors qu'il vit , que c'étoit Dom Felix , & Dom Fernand , & qu'il les vit tout couverts de leur sang , & tellement animez l'un contre l'autre , qu'il eut beaucoup de peine à les empêcher

cher de continuer leur combat. Il est vrai, que la perte du sang força un moment après Dom Felix de s'appuyer contre un arbre, & de se soutenir sur son épée, dont il ne pouvoit plus se servir. Cependant, Dom Alphonse fit retenir Dom Fernand, par son Ecuier, afin que, parlant à l'un & à l'autre, il pût les faire résoudre à se laisser secourir; car, ils paroissent tous deux fort blesez. Alphonse sçavoit bien qu'ils étoient ses rivaux, & ne doutoit pas, que Mathilde ne fût cause de ce combat: mais, son grand cœur passa par-dessus cette considération; &, sçachant bien qu'ils n'étoient pas aimez, il ne les haïssoit pas assez, pour manquer à faire une chose que l'honneur desiroit de lui: de sorte qu'adressant la parole à Dom Felix, comme à celui qui paroissoit le plus blessé, Quel que soit le sujet de votre querelle, lui dit-il, vous avez tous deux perdu assez de sang pour la finir, & pour être contents l'un de l'autre. Dom Felix, ne pouvant souffrir la vue d'un genereux ami, qui lui reprochoit sa perfidie. Ah! Alphonse, s'écria-t-il, que ne laissez-vous perir deux Ravisseurs de Mathilde, qui a'alloient punir

nir en vous vengeant, si vous ne fussiez arrivé. A ce nom de Mathilde, Alphonse les regarda avec une égale fureur, & prenant la parole, Quoi ! dit-il, Mathilde seroit enlevée ! Non, non, reprit Dom Fernand ; & la perfidie de Dom Felix, qui m'avoit le premier proposé l'enlèvement de Mathilde, est cause, que la chose ne s'est pas exécutée : mais, si je ne le puis punir de sa lâcheté, je vous exhorte à le faire pour votre intérêt ; car, si j'eusse été votre ami, je n'eusse pas voulu être votre rival. N'est-il pas permis de se repentir d'une mauvaise action, dit Dom Felix, avec un redoublement de colere ? En disant cela, il tomba & perdit la parole. Alphonse voulut le soutenir, & tâcher de lui faire dire la vérité ; mais, pendant qu'il étoit dans cette occupation, Dom Fernand, faisant un grand effort, se défit de l'Ecuyer d'Alphonse, & sauta dans le bateau qui les avoit passez ; car, comme il étoient très-braves, ils avoient laissé leurs Ecuyers à l'autre côté de l'eau, quoi que les combats singuliers ne fussent pas alors fort en usage en Espagne. Dom Fernand fit cette action si promptement, qu'il s'é-

s'éloigna du bord avant qu'Alphonse eût pris garde , qu'il s'étoit échapé. Cependant , cet Ecuyer d'Alphonse courut après inutilement , cria , & fit tourner tête à Alphonse , qui , montant sur son cheval , voulut entreprendre de passer la riviere ; mais , elle se trouva si profonde , qu'il lui fut impossible de le faire ; & ceux , qui menoient Dom Fernand , ramerent si bien , qu'en peu de tems Alphonse eut la douleur de le voir aborder , de le voir monter à cheval , & de le perdre de vue : il fit même rompre les rames du bateau par son Ecuyer , afin qu'on ne pût le remener si-tôt de l'autre côté , & qu'Alphonse ne le pût suivre. Cependant , cette aventure lui donnant une curiosité extrême , outre que sa generosité l'obligeoit à secourir Dom Felix , il envoya promptement à une petite ville , par où il venoit de passer , afin d'avoir un Chirurgien , pour tâcher de lui faire revenir la parole ; mais , pendant qu'on y fut , Alphonse vit qu'il ouvroit les yeux , & que le sang , s'étant arrêté de lui-même , lui avoit redonné quelque force. En effet , voiant Alphonse seul auprès de lui : Trop genereux ami , lui dit-il ,
en

en soulevant la tête contre le pied d'un arbre, laissez-moi mourir, & pardonnez-moi tous mes crimes, par la considération du repentir que j'ai eu d'avoir consenti au dernier que j'ai voulu commettre. Quand on est hors d'état de se défendre, dit Dom Alphonse, & qu'on se repent, je suis capable de tout pardonner; mais, je veux de la sincérité, c'est pourquoy dites-moi précisément ce qui s'est passé. J'ai si peu à vivre, répondit Dom Felix, que je ne pourrois profiter d'un mensonge, quand je le dirois. Vous sçavez donc, que Dom Fernand & moi étions convenus d'enlever Mathilde, de la mener sur les Terres de Grenade; & là, nous devions nous battre, & celui qui fût demeuré vainqueur devoit posséder Mathilde. Mais, après avoir formé ce dessein, que nous ne pouvions executer l'un sans l'autre, & être convenus de toutes choses, j'en eus horreur: &, pour montrer que je suis sincère, j'avoué que la seule vertu ne fut pas cause de mon repentir; & que j'esperei, si j'allois avertir Mathilde que Dom Fernand la vouloit enlever, que je pourrois toucher son cœur par ce service-là, & l'obliger à

H

me

me preferer à tous ceux dont elle est aimée. Je l'ai fait, & elle crut m'être sensiblement obligée: mais, comme Dom Fernand a sçu la verité par une voye que je sens bien que je n'aurai pas le temps de vous dire, il m'a cherché, & m'a parlé, de façon que nous avons mis l'épée à la main; &, lors que vous êtes arrivé, nous allions peut-être mourir tous deux. Cependant, comme il demeure constant, que Mathilde eût été enlevée sans moi, je vous conjure, par votre propre generosité, si je meurs, comme je n'en doute point, de ne lui dire pas que j'eusse part à l'enlèvement; que mon repentir ait été aussi peu generoux & aussi interessé; & de ne me refuser pas la consolation de pouvoir esperer qu'elle me plaindra un moment. Dom Felix dit cela d'une voix si foible, qu'Alphonse en eut le cœur attendri; mais, il ne put se faire entendre de Dom Felix, qui perdit une seconde fois la parole. Dès que ceux qu'il avoit envoyez querir furent arrivez, il leur recommanda le blessé autant qu'il put, & fut passer la riviere sur un pont à une lieue de-là, pour tenter de sçavoir des nouvelles de Dom Fernand; mais, ce fut inutilement;

ment: si bien qu'il s'en alla droit à Burgos, & s'envoya excuser à l'Amiral de Castille; car, il avoit trop d'impatience de voir Mathilde, pour prendre un chemin plus long. Il étoit fort tard, lors qu'il arriva; mais, il ne laissa pas d'aller chez Lucinde, afin de lui conter ce qui lui étoit arrivé, & de consulter ce qu'il en devoit dire dans le monde. Il fut plus heureux qu'il ne croyoit: car, Mathilde étoit avec elle. Dès qu'elle le vit, elle changea de couleur, & parut avec une modestie si charmante, qu'elle n'avoit jamais été si belle. Lucinde, qui connut bien quel étoit son embarras, prit la parole. Venez, Alphonse, lui dit-elle, venez remercier Mathilde, de vous avoir sauvé la vie; mais, en même temps préparez-vous à remercier Dom Felix, qui a empêché Mathilde d'être enlevée par Dom Fernand. Une partie de ce que vous desirez est déjà fait, répondit Alphonse: mais, Dom Felix pourra bien n'être pas en pouvoir de tirer nul avantage de la reconnoissance qu'on lui doit; car, je l'ai laissé en un pitoyable état. Mathilde & Lucinde en témoignèrent de l'inquietude, & prièrent Alphonse de leur expliquer

ce qu'il disoit; & en effet il leur conta ce qui s'étoit passé, à la reserve de ce que Dom Felix lui avoit dit, lors qu'il l'avoit prié de ne découvrir pas son crime à Mathilde: de sorte que cette belle personne témoigna bien de la douleur du danger où étoit Dom Felix. La generosité d'Alphonse pensa céder, & le faire résoudre à dire la verité; mais, il demeura ferme, & résolut, si Dom Felix mourroit, de faire ce qu'il avoit désiré de lui. Mathilde conta à Alphonse comment Dom Felix lui étoit venu dire, qu'elle se gardât bien d'aller à une promenade dont on l'avoit convié, parce que, si elle y alloit, Dom Fernand l'enleveroit, & qu'en effet elle avoit sçu, qu'il y avoit eu des gens cachez destinez à l'enlever: elle ajouta, qu'on avoit été en peine de voir Dom Felix & Dom Fernand disparoître à la Cour depuis le jour d'uparavant. Alphonse eut bien voulu parler de sa passion à Mathilde; mais, en la conjoncture des choses, il craignoit tellement de l'irriter, qu'il laissoit parler ses yeux, & son respect, & se contenta de lui rendre graces de lui avoir donné la vie. Ils consulterent de quelle sorte il parleroit

roit de ce combat : & ils résolurent , comme Dom Fernand étoit frere de Dom Juan , qui avoit tout pouvoir auprès de Dom Pedro , qu'il l'iroit trouver , & lui diroit la vérité , afin de lui offrir d'en parler comme il voudroit , croyant que cela obligeroit Dom Juan. Cette raison n'eût pas été assez forte pour Alphonse : mais , Mathilde ajoûta , qu'elle n'aimoit point à servir d'entretien dans le monde , & qu'il valoit mieux en user ainsi ; que , selon les apparences , Dom Juan le prieroit de dissimuler la cause du combat de Dom Fernand avec Dom Felix , & qu'il faisoit qu'il lui promît d'en user ainsi. Mais , Madame , lui dit Dom Alphonse , vous ne considerez pas , que c'est servir Dom Fernand , que de dissimuler son crime. Il est vrai , dit Mathilde ; mais , s'il doit être sçu , j'aime mieux que ce ne soit pas par vous. Mais , Madame , reprit-il , Dom Fernand se pourra imaginer que je le crains. Mais , Alphonse , reprit-elle , j'ai quelque raison , que je ne puis dire , de desirer que la chose soit ainsi , & si vous m'aimez vous ne résisterez plus. Ah ! Madame , dit alors Alphonse , je cede pour toujours ; car , je vous aime plus

que nul autre n'a jamais aimé; & toute ma conduite à venir vous le fera assez connoître. Comme il étoit tard, Dom Alphonse fut obligé de se retirer: il fut à l'heure même chercher Dom Juan: il lui dit, qu'il avoit séparé Dom Fernand qui se battoit avec Dom Felix; & enfin il lui apprit, que son frere même avoit avoué avoir voulu enlever Mathilde: ajoutant, que quoi qu'il ne fût point ami de Dom Fernand, sa considération l'avoit obligé de lui dire la chose, afin de savoir de quelle maniere il desiroit qu'il la publiât. Dom Juan parut extrêmement affligé de la violence de son frere, & remercia fort Alphonse de la maniere dont il en usoit: il le pria de se contenter de dire, qu'il avoit trouvé Dom Fernand & Dom Felix, l'épée à la main; & ajouta, qu'il avoit des raisons, qu'il ne pouvoit dire, qui faisoient qu'il lui étoit de la dernière importance, qu'on ne sçut pas que son frere eût voulu enlever Mathilde. Alphonse promit d'en user comme il voudroit: & en effet, le lendemain ce combat fit un grand bruit dans le monde; & l'on sçut deux jours après, que Dom Felix étoit mort,

mort, & que Dom Fernand, dont les blessures ne s'étoient pas trouvées dangereuses, s'en étoit allé à la Cour de Grenade. Mathilde regretta extrêmement Dom Felix & Alphonse eut la generosité de le lui laisser regretter, quoiqu'il y eut des momens où il étoit tenté de lui dire la verité; car, il n'avoit rien promis à Dom Felix: mais, il avoit trouvé quelque chose de si tendre à ce que ce malheureux Amant lui avoit dit, qu'il le jugea digne de la generosité qu'il avoit, & qui ne pouvoit plus, ni lui nuire, ni servir à un mort. Cependant, Dom Alphonse étant défait de ses deux rivaux, & ne sçachant pas au vrai ce qui étoit dans le cœur de Dom Pedro, parce que Mathilde par sagesse ne lui en dit rien, commença d'être le plus heureux de tous les hommes; car, il sceut se conduire avec tant d'adresse, & donna tant de marques de passion & de respect à Mathilde, qu'elle vint à avoir pour lui une tendresse extrême. Elle lui en cachoit pourtant la plus grande partie; mais, elle souffroit aussi qu'il l'aimât, pourvu qu'il ne prétendit jamais à nulle autre grace, qu'à celles que l'on peut

desirer d'une amie tendre & fidelle, & qu'il ne songeât pas même à l'épouser. Enfin, Mathilde voulut que leur affection ressemblât si fort à celle de Laure & de Petrarque, qu'on ne pût pas louer l'une sans l'autre. Ce n'est pas qu'il n'y eut des momens, où quand Alphonse pensoit aux conditions que Mathilde imposoit à son amour, il n'eût un chagrin extrême : & l'impossibilité apparente de posséder jamais Mathilde, après qu'il avoit pu l'épouser, lui donnoit de très-mauvaises heures ; car, enfin, quelque haine qu'il eût naturellement pour le mariage, l'amour qu'il avoit pour Mathilde étoit devenuë la plus forte : il crut même, que pour forcer Mathilde à changer de sentimens, il falloit faire quelque fortune éclatante & rendre de si grands services au Roy, qu'il pût ensuite obliger Mathilde à le rendre heureux. De sorte que, dans cette vue-là, il fit sa Cour avec une grande assiduité, & l'on peut dire, qu'il ne voyoit que sa maîtresse & son maître. Comme on approchoit du Printemps, Lucinde fut pour quinze jours à une maison de campagne qu'elle avoit au bord de la riviere qui passe à Burgos,

gos, & y mena Mathilde. Cette belle fille, craignant extrêmement que Dom Pedro ne sceust l'affection qu'Alphonse avoit pour elle, de peur qu'il ne le perdît, le pria de ne l'aller pas voir si souvent. Mais, comme l'amour est une passion, qui donne des sentimens contraires, il y avoit des jours où Mathilde murmuroit de ce qu'Alphonse faisoit sa Cour trop assidument. Elle lui écrivit même un jour, que le cœur lui disoit qu'il n'avoit pas pensé à elle le jour auparavant. Mais, il lui répondit en ces termes.

Votre cœur est un des plus grands imposteurs du Monde : croyez-le sur ma parole ; car, je ne pensai jamais tant à vous que j'y pensai hier, & je n'eus jamais tant de déplaisir de ne vous point voir. Croyez donc bien, je vous en conjure, que tant que je ne vous verrai pas, je ne verrai rien, n'entendrai rien, & ne ferai rien, qui ne me fasse souvenir de vous. Je n'ai pas assez d'injustice pour vous demander la même chose ; mais, j'ai assez d'amour pour le souhaiter, & pour être misérable, si j'apprens que je ne l'aie pas obtenu : j'espère que le jour de demain ne passera pas, que je n'aie

Sçavoir de vous, si vôtre cœur n'est pas plus véritable en ses promesses qu'en ses conjectures, & si vous avez en la cruauté de ne vous ennuyer pas un seul moment, & de trouver des plaisirs sans chagrins, en un lieu où je ne puis estre, ni vous dire ce que je souffre pour vous.

Cette lettre plut à Mathilde; mais, elle n'y répondit que ces quatre lignes.

Puisque vous me viendrez voir demain, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que mon cœur est toujours sincère en ses promesses, & qu'il est bien aisé de s'être trompé en ses conjectures.

Mais, quoi que Mathilde fust contente, & eust sujet de l'être, ces petits chagrins qui redoublent tous les plaisirs d'une grande passion, renaissent souvent dans son cœur; & ce fut en un de ces jours-là, que Mathilde se promenant seule dans une allée d'orangers les plus beaux du monde, particulièrement en une saison où tous les autres arbres n'ont pas encore recouvré toute leur beauté, les vers de Petrarque & de Laure lui passèrent dans l'esprit. En-
suite

faite de quoi, ne pouvant résister à la fantaisie d'en faire, elle fit une Elegie sur ce qu'Alphonse avoit esté deux jours sans la voir, & qu'il étoit venu comme elle pensoit à lui. Après l'avoir faite, elle l'écrivit dans des tablettes qu'elle avoit, avec résolution de ne la montrer qu'à Lucinde, & de ne la faire jamais voir à Alphonse; parce qu'elle la trouvoit trop tendre, & qu'elle ne vouloit pas qu'il connût toute son affection. Mais, lui disoit Lucinde, pourquoi la voulez-vous cacher, & dérober à Alphonse la joye de sçavoir qu'il est aimé? Car, enfin, une affection aussi innocente que la vôtre, ne doit point être cachée. Au contraire, plus une passion paroît forte, plus elle redouble le prix de la vertu; & , quoi que je sois ennemie du mariage, je crois qu'on peut faire quelque exception en faveur de deux personnes également aimables, & également raisonnables. Ah! Lucinde, reprit Mathilde, ne faites point d'exception, je vous en conjure, & ne dites rien à Alphonse de l'Elegie que je vous ai montrée. Permettez-moi du moins, reprit Lucinde, de lui dire que son absence

vous fait quelquefois murmurer. Il faut bien vous accorder quelque chose, lui dit Mathilde; mais, ma chère Lucinde, ne lui dites pas toute la foiblesse que je vous montre. Comme ces deux personnes s'entretenoient ainsi, elles virent arriver Theodore, Jacinte, Padille, Dom Pedro, Dom Juan, Alphonse, & plusieurs autres. Mathilde mit en diligence ses tablettes dans sa poche, & fut avec Lucinde au devant du Prince & des Dames qu'il amenoit. Le lieu étoit extrêmement agréable par le grand nombre de fontaines, & par la belle vue. Dom Pedro le trouva si à son gré, qu'il dit à Dom Juan, qu'il falloit y faire la fête de ses nêces, & que Lucinde lui prêtât sa maison: ce qu'elle n'avoit garde de refuser au favori de l'Infant de Castille, principalement parce que ce Prince se faisoit craindre sans se soucier d'être aimé; car, c'étoit une des vanitez de Dom Pedro de mettre son plaisir à faire ce qu'il vouloit, sans se soucier si on lui obéissoit, ou par amour, ou par crainte. Il soutenoit même parmi ses amis, qu'en amour les faveurs arrachées par violence étoient plus douces, que celles qui étoient

étoient accordées par tendresse ; & son humeur enfin paroissoit en toutes choses. Après qu'il eut été quelque temps avec les Dames, & qu'il eut parlé un moment avec Mathilde, il alla entretenir Dom Juan, au bout d'une allée, pendant quoi Alphonse entretint un instant sa chere Mathilde. Mais, gardant de grandes mesures avec lui, principalement à cause de Dom Pedro qu'elle craignoit, elle fit que la conversation fut generale : & , comme elle avoit la voix très-belle, & que Jacinte l'avoit assez agreable, elles chanterent plusieurs chansons, & elles obligerent Alphonse à leur répondre sur le champ tour à tour. Il eut beau faire pourtant, il lui fut impossible de répondre qu'à Mathilde qui chanta ce petit couplet.

*Cherchez-vous, jeune Iris, le secret de
charmer ?*

*Pour estre bien aimée, il ne faut point
aimer.*

Mais, à peine Mathilde eut-elle chanté ce couplet, qu'Alphonse répondit sans changer les rimes.

H Z

Plus

*Plus on a de bontez, plus je me sens
charmer,*

*Et je ne comprends point comme on
cesse d'aimer.*

Toute la compagnie trouva cette réponse fort juste, pour être faite sur le champ, & Padille s'imagina que Mathilde sçavoit ces vers là, qui pouvoient avoir été faits pour elle par Alphonse même en quelque autre lieu, & que peut-être les avoit-elle écrits dans des tablettes qu'elle portoit d'ordinaire: & comme elle étoit naturellement portée à faire quelque malice, elle crut que si elle trouvoit les deux couplets écrits dans les tablettes de Mathilde, ce seroit un grand sujet de lui faire la guerre, & à Alphonse aussi. Elle chercha l'occasion de lui dérober ces tablettes: &, en effet, elle fit si bien, que, pendant que Mathilde parloit à Jacinte de quelque chose qui l'occupoit, elle les prit & se sépara de la troupe pour voir ce qu'il y avoit dedans; résoluë de dire qu'elle les avoit trouvées dans une allée, en cas qu'elle jugeât à propos de le montrer. Mais, au lieu d'y trouver les couplets de chanson qu'elle cherchoit, elle y trouva

trouva l'Elegie : & , pendant qu'elle lisoit attentivement , Dom Pedro , Dom Juan , & Alphonse , qui les avoit joints , la virent ; de sorte que , pensant que Padille lisoit quelque chose qu'elle avoit écrit dans ces tablettes , Dom Pedro dit à Alphonse qu'il les lui prist , car il étoit le plus proche d'elle. Et en effet , il obéit au Prince , & s'approchant de Padille , c'est de la part du Prince , lui dit-il , que je vous demande les tablettes que vous tenez. Vous pouvez les lui donner , reprit-elle en les refermant : il y verra une fort belle chose. Dans ce moment-là , Alphonse reconnut que c'étoient les tablettes de Mathilde , & en eut beaucoup d'inquiétude : néanmoins , il supposa , qu'elle les avoit baillées à Padille , & qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre ; de sorte que le Prince étant fort proche , il fut contraint de les lui donner sans les ouvrir. Mais , dès que Dom Pedro les eut ouvertes , Alphonse connut l'écriture de Mathilde , & fut étrangement surpris , lorsque Dom Pedro les eut baillées à Dom Juan , afin qu'il leust ce qui étoit écrit dedans , & plus surpris encore lorsqu'il entendit les vers qui suivent.

ELLE

ELEGIE.

QUoi donc, si près de moi Daphnis
peut être absent !
Ah ! si Daphnis le peut, il n'est pas
innocent :
Et, lorsque d'un Amant la tendresse est
extrême,
Rien ne peut l'empêcher de revoir ce
qu'il aime ;
Rien ne peut retenir un cœur bien
amoureux,
Qui sans l'objet aimé ne sauroit être
heureux.
Mille & mille devoirs ne l'embarraf-
sent gueres,
Il se fait un loisir au milieu des affai-
res ;
Tout lui permet d'aller où l'Amour le
conduit ;
Rien ne l'arrête ailleurs, rien n'est beau,
tout lui nuit.
La foule des plaisirs lui déplaît, l'im-
portune,
Et sans considérer, ni Maître, ni For-
tune,
Il court où son desir l'appelle incessam-
ment,
Quitte tout sans regret pour un heureux
moment ;

Et

*Et sa raison soumise à l'ardeur de sa
flame*

*Laisse sa passion maîtresse de son
ame.*

*Helas ! vous ignorez, trop injuste vain-
queur,*

*Qu'il faut aimer ainsi pour mériter mon
cœur !*

*Revenez, cher Daphnis, faire cesser
ma plainte,*

*Mais si d'un tendre amour vous avez
l'ame atteinte :*

*Devinez les tourmens de mon cœur
affligé,*

*Lorsqu'il craint quelquefois de se voir
négligé.*

*Cette crainte, Daphnis, ne vous fait
point d'outrage :*

*Car, je ne crains jamais sans aimer
davantage.*

*Tout accroît mon amour, & si j'en
veux guérir,*

*Il faut, Daphnis, il faut se résoudre à
mourir.*

*Rien ne me peut changer, ni le temps,
ni l'absence,*

*Ni l'oubli, ni la mort, ni même l'in-
constance.*

*Un cœur bien amoureux meurt toujours
enflammé,*

Qui

Qui peut cesser d'aimer n'a jamais bien aimé.

C'est dans un sentiment, & si doux & si tendre,

Qu'au bord de ces forêts, Iris vient vous attendre.

Mais, Dieux ! c'est vainement qu'elle attend chaque jour

L'agréable moment de cet heureux retour.

Dans un chagrin si noir, ma sombre fantaisie

Voudroit savoir Daphnis en Afrique, en Asie.

L'impossibilité borneroit mes desirs ;

Je me consolerois par de tristes soupirs,

J'accuserois du Sort la seule Ingratitude,

J'aurois plus de douleur, mais moins d'inquiétude,

Je croirois voir Daphnis partager mon ennui,

Je l'aimerois du moins, sans me plaindre de lui.

Mais, hélas ! de Daphnis le séjour est si proche,

Qu'on peut le découvrir du haut de cette roche.

Si l'ingrat m'aimoit bien, il entendroit ma voix.

Du

Du matin jusqu'au soir je l'appelle cent fois.

*Mais, que vois-je, bons Dieux ? Ah !
c'est Daphnis lui-même,*

*C'est l'objet de mes soins, & c'est tout
ce que j'aime :*

*Veuille, veuille l'Amour, qu'il m'assure
aujourd'hui,*

*Qu'il a senti pour moi ce que je sens
pour lui.*

Voilà des vers bien tendres & bien passionnez, dit Padille ; & il y auroit beaucoup de plaisir d'être aimé d'une personne qui sçait penser si tendrement, & exprimer si bien ce qu'elle pense. J'en demeure d'accord, reprit brusquement Dom Pedro ; & il seroit assez plaissant de sçavoir pour qui ces vers sont faits. Mais, Seigneur, dit Dom Juan, croiez-vous que ces vers soient de Mathilde ? Je croirois plutôt, que les ayant trouvez beaux, elle les auroit écrits pour les garder. Mais nous connoissons, reprit Dom Pedro, tous ceux qui sçavent faire des vers, & nul n'a ce caractère-là. Pour moi, dit Alphonse, je croirois ce qu'a dit Dom Juan, ou bien que Mathilde, pour se divertir, a mis
en

en Espagnol quelques vers de Laure, dont elle parle tant. Ah! Alphonse, reprit malicieusement Padille, cela ne sent point la traduction: il y a je ne sçai quoi de naturel, qui fait comoltre que ces vers-là ne sont point traduits; il semble même qu'ils partent plutôt du cœur que de l'esprit. Pendant que Padille parloit ainsi, & que Dom Juan relisoit l'Elegie, Dom Pedro & Alphonse étoient dans un embarras extrême; le premier avoit du chagrin & de la colere, & l'autre de la joye & de la douleur: car, il connoissoit bien que ces vers-là étoient pour lui, & il se trouvoit plus heureux qu'il n'eût espéré de l'être; mais, il étoit pourtant au desespoir de les voir entre les mains de Dom Pedro, & de ne pouvoir trouver moyen d'avertir Mathilde; afin qu'elle ne fust point surprise, si ce Prince lui parloit de ces vers, comme il n'en doutoit point. Cependant, il faisoit tout ce qu'il pouvoit, pour cacher ses sentimens, & il agit avec tant de jugement, que Dom Pedro ne soupçonna point Alphonse d'y avoir aucune part. Cependant, Padille, qui avoit toujours dans l'esprit de se faire aimer de ce Prince, crut

crut que ces vers feroient cause qu'il cesseroit d'aimer Mathilde , & qu'il l'aimeroit ensuite. Mais , cela fit alors un effet tout contraire. Jusques-là Dom Pedro n'avoit pas compris, qu'il fust nécessaire d'être aimé pour être heureux en amour: il croyoit qu'il suffisoit d'être en pouvoir d'enlever une maîtresse , & de la posséder ; mais , ces vers touchèrent son cœur de deux nouveaux sentimens ; l'un d'une curiosité extrême de sçavoir au vrai si Mathilde avoit fait ces vers-là , & pour qui ils étoient faits ; & l'autre d'une haine terrible contre ce rival inconnu , & d'un furieux redoublement d'amour pour Mathilde. Il donna commission à Padille d'aller observer si Mathilde s'appercevoit qu'elle n'avoit plus ses tablettes , & si elle en étoit fort en peine , & se faisant suivre par Dom Juan & par Alphonse , il les éloigna encore davantage du monde. Ne sçauriez-vous m'aider , leur dit-il , à deviner qui est cet heureux Amant de Mathilde , pour qui ces vers sont faits ? Car , enfin , je le veux sçavoir , & je vous commande à tous deux de vous en informer soigneusement. Je sçai bien
dit-

dit-il à Dom Juan, que ce n'est pas votre frere : il est absent, & il a toujours été haï. Pour moi, dit Alphonse, je crois que ce sont des vers sans objet, comme il y en a tant d'autres. Non, non, reprit Dom Pedro emporté par sa passion, & par la violence de son humeur, ces vers ont un objet. Mathilde, que je croyois si indifferente, aime quelqu'un dont elle est aimée ; mais, quel qu'il soit, elle pourra bien-tôt être en la peine de faire son épitaphe, s'il vient à ma connoissance. Le grand cœur d'Alphonse eut bien de la peine à se retenir en cette occasion ; mais, considerant que ces vers étant fort passionnez, ce seroit offenser Mathilde que de paroître en cette occasion comme son Amant, il se retint, & se contenta de dire encore fois qu'il pouvoit être aimement, que ces vers ne fussent pas de Mathilde. Ah ! pour en être, repliqua Dom Pedro, je suis certain qu'ils en sont. Alors, r'ouvrant les tablettes, il fit prendre garde à Dom Juan, qu'il y avoit des mots rayés, & d'autres remis à la place, & qu'il sembloit en effet qu'on avoit changé une expression en une autre plus belle. Après
quoi

quoï, tout d'un coup ce Prince, sans en rien dire à ceux à qui il parloit, retourna vers les Dames; & Mathilde, ne devinant pas le chagrin qu'elle alloit avoir, (car elle ne s'étoit point encore apperceuë qu'on lui avoit pris ses tablettes) s'entretenoit avec ses amies: mais, elle fut bien étonnée, lorsqu'elle les vit entre les mains de Dom Pedro. Elle en rougit, & en eut une douleur incroyable. Alphonse souffrit tout ce qu'on peut souffrir; & il fut assez genereux pour desirer que Mathilde ne lui eût pas donné cette marque de la tendresse de son cœur. Cependant, Dom Pedro, qui la vouloit observer, & qui vouloit voir si elle lui remanderoit ses tablettes, parla de choses indifferentes. Alphonse n'osoit approcher de Mathilde, de peur que Dom Pedro ne vint à découvrir ce qu'il vouloit sçavoir; & jamais deux personnes ne se sont trouvées en un si grand embarras. Cependant, Mathilde, jugeant bien qu'on sçavoit bien que ces tablettes étoient à elle, & qu'on connoissoit trop son écriture pour espérer qu'elle pût nier d'avoir écrit les vers qui étoient dedans, se résolut à
les

les redemander au Prince, sans en faire de façon. Seigneur, lui dit-elle en rougissant, sans s'en pouvoir empêcher, je vois des tablettes entre vos mains, qui devoient être entre les miennes, & n'est fait assurément, qu'on me les ait prises. Si vous voulez qu'on vous les rende, lui dit-il, vous ne deviez pas y écrire les beaux vers que j'ai jamais vus. Je m'engage pourtant à vous les rendre, ajouta-t-il, si vous me promettez de me dire qui les a faits, & pour qui ils ont été faits; car, Dom Juan, Dom Alphonse, & moi, ne l'avons pu deviner. Il seroit sans doute assez difficile, repliqua-t-elle, puisque je ne le sçai presque pas moi-même; & tout ce que je puis en dire, c'est qu'une personne que je connois, ayant dessein d'écrire les Amours de Laure & de Petrarque, dont je sçai toutes les circonstances, a supposé que Laure fit ces vers pendant un certain temps, que Petrarque l'alloit voir un peu moins souvent à Vacluse, à cause qu'il étoit occupé à des Affaires de très-grande importance auprès d'un Cardinal dont il est fort aimé. Cela est très-ingénieusement détourné, lui dit

dit Dom Pedro: & une personne, qui trouve sur le champ une chose en quelque sorte vrai-semblable sur un sujet où il y avoit si peu d'apparence d'en trouver, peut inventer une très-belle fable quand il lui plaira: c'est pourquoi, ajouta-t-il, je serai bien-aise de vous entretenir un moment en particulier le long de cette allée. Mathilde n'osa pas résister, elle marcha donc auprès de Dom Pedro, & toutes les Dames suivirent, dix ou douze pas derrière avec le reste de la compagnie: mais, ayant trouvé au milieu de l'allée une fontaine avec des sièges des deux côtes, le Prince fit asseoir Mathilde, se mit auprès d'elle; &, la regardant d'une manière à imprimer la crainte dans l'ame la plus ferme par le trouble qui paroissoit dans ses yeux: Ne pensez pas, lui dit-il, m'avoir persuadé, en me disant, que ces vers si pleins d'amour sont faits sous le nom de Laure: cela a été judicieusement dit pour la compagnie; mais, cela ne sçauroit tromper un Amant tel que moi. Je veux donc sçavoir précisément pour qui ils sont; & je vous promettrai de ne cesser pas de vous aimer, pourveu qu'après cela ce rival

1

forte

sorte du Royaume, & que vous ne le voyiez jamais : je vous ai aimée jusques ici sans vous importuner, parce que j'ai crû que vous n'étiez née que pour être aimée, & point du tout pour aimer ; mais, puisque votre cœur peut être sensible pour quelqu'un, je prétens qu'il le soit pour moi, & je ne souffrirai pas qu'il le soit pour un autre. Ainsi, pour donner une marque d'amour très-utile à ce bienheureux Amant, obligez-le de s'éloigner avant que je puisse sçavoir qui il est : je vous donne huit jours, pour cela. Mais, Seigneur, reprit Mathilde, quand vous me donneriez un an, je ne pourrois faire ce que vous desirez : je vous ai dit la vérité ; ces vers n'ont jamais été veus de personne : ils sont faits pour une fable, & point du tout pour une histoire. Mettez vous, Seigneur, en repos de ce côté-là ; ne cherchez point ce que vous ne sçauriez trouver, & n'entreprenez point, s'il vous plaît, de me rendre fable pour fable, en me disant que vous m'aimez ; car je sçai ce que vous êtes, & ce que je suis, & je ne prétens nullement à l'amour d'un si grand Prince : je ne veux même être aimée
que

que de mes amies & de mes amis ; & il n'y a personne dans la Cour , qui puisse me soupçonner justement d'avoir d'autres sentimens. Je vois bien, lui dit-il , que vous ne me connoissez pas encore ; il est bon que vous sachiez que , de l'humeur dont je suis , je ne dirois pas que je vous aime , s'il n'étoit vrai : je sçai aimer & haïr également bien , & me venger avec plaisir , & de ce que je hai & de ce que j'aime , quand j'en trouve l'occasion : si vous faites ce que je veux , je serai capable de faire toutes choses , & de renverser s'il le faut toute la Castille , pour vous mettre sur le trône. Une fille de Constance , Seigneur , reprit-elle , ne s'assureroit guère aux paroles du fils d'Alphonse treizième. Mais , Seigneur , ce n'est pas de quoi il s'agit : je ne veux regner que sur moi-même. Regnez-y donc , dit Dom Pedro : ne m'aimez pas ; mais , n'aimez rien , ou dites-moi qui vous aimez , afin que je puisse prendre quelques mesures pour mon repos. J'aime la gloire , répondit Mathilde , & je ne veux jamais aimer autre chose. Encore une fois , repliqua-t-il , je vous donne huit jours , pour me satisfaire ; & , cependant , je garderai ces

tablettes. Mathilde essaya inutilement de se les faire rendre : après quoi, Dom Pedro s'en alla, & força les Dames à s'en aller aussi, sans qu'Alphonse osât approcher de Mathilde; & il suivit, comme les autres, sans avoir même pu parler à Lucinde. Mathilde se trouvant alors seule avec son amie, car Padille s'en étoit allée avec Jacinte, s'affligea avec excès de son malheur. Mais, au milieu de son chagrin, & de la crainte qu'elle avoit que la fureur de Dom Pedro ne produisît de funestes effets, & contre Alphonse & contre elle, s'il venoit à découvrir la vérité, elle avoit de la douleur qu'Alphonse eût vû cette Elegie. Qui vit jamais, disoit-elle, un malheur égal au mien ? Je veux cacher la tendresse de mon cœur à Alphonse, afin de l'accoutumer à être content de mon amitié ; & , cependant, il sçait que je l'aime plus que je ne veux qu'il le sçache : qui sçait même s'il ne croit pas qu'il est plus aimé que je ne suis aimée ? Je mets tout mon plaisir à faire qu'il m'estime plus que tout le reste du monde, & peut-être qu'il m'estime moins qu'il ne faisoit. Il me semble, lui dit Lucinde, que
vous

vous choisirez le plus petit de vos malheurs en cette aventure. Ah ! Lucinde, repliqua-t-elle, le plus grand de tous mes malheurs seroit d'être mésestimée d'Alphonse. Mais, après celui-là, ce m'est un extrême déplaisir, de voir que toute la Cour dira, que j'ai fait des vers passionnés pour quelqu'un. Votre réputation est si bien établie, reprit Lucinde, que cela ne la détruira point : & vous devez être si contente de votre propre vertu, & de votre longue rigueur pour Alphonse, que vous ne devez songer qu'à prévenir la fureur de Dom Pedro, & contre lui, & contre vous. Après cela, elles considérèrent ce qu'il y avoit à faire ; mais, elles ne trouverent rien qui les pût contenter : elles conclurent pourtant, qu'il ne falloit pas changer de conduite à l'égard d'Alphonse. Mais, comment le pourrai-je voir, reprit Mathilde, après les vers qu'il a vus ; & le moyen de ne lui apprendre point ce que Dom Pedro m'a dit ? Il faut sans doute lui dire toutes ces choses, reprit Lucinde, afin de prendre des mesures sur la conduite qu'on doit tenir. Eh effet, le lendemain, Alphonse, rai-

sonnant comme Mathilde & Lucinde, crut qu'il devoit agir à son ordinaire, & fut chez Mathilde, qu'il trouva seule. Elle changea de couleur dès qu'elle le vit, & Alphonse la regarda avec tant de respect qu'elle connut bien, qu'il craignoit de la facher. En effet, Alphonse, connoissant l'humeur retenuë & modeste de Mathilde, crut qu'il luy déplairoit s'il luy parloit de ses vers, comme les croyant faits pour luy. C'est pourquoy, prenant la parole: Vous voyez, luy dit-il, un homme qui voudroit bien estre cet Amant heureux, pour qui Dom Pedro croit que ces admirables vers, qu'il a dans vos tablettes, ont esté faits; & je vous assure, que si cela estoit, je me moquerois de ses menaces, & m'estimerois le plus heureux de tous les hommes. Mais, Madame, je les regarde comme une agreable Fable, où je n'ose prendre de part. Je vous prie, Alphonse, si vous m'aimez, reprit Mathilde, de ne me parler jamais de ces malheureux vers, qui vont nous exposer à une persecution estrange. Quand vous me les aurez donnez, reprit Alphonse, j'en useray comme il vous plaira: mais, je les veux avoir, s'il vous plait; je les
veux

veux apprendre , & les veux dire cent fois le jour. J'aime mieux vous les promettre , dit Mathilde , & n'en parlons plus : voyez seulement ce que nous avons à faire. Je sçay, que le Roy vous regarde comme un homme qui le peut servir , & qu'il a quelque estime & quelque bonté pour moy : mais , cela est un foible support contre un Prince violent , qui ne respecte , ni le Ciel , ni la Nature , qui se moque des Loix & de la Raison , & qui ne fait que ce qui luy plaît. Si Dom Pedro n'estoit pas fils de mon Roy , dit Alphonse , sa fierté , ni son injustice , ne m'embarasseroient guere ; mais , je luy dois du respect , & il faut se résoudre à estre persecuté. Mais , Madame , mon plus grand recours , c'est que le commencement de la campagne est fort proche , & qu'il faudra que Dom Pedro aille à l'armée & que j'y aille aussi : & il pourra estre , que j'y serviray le Roy si utilement , que je n'auray plus rien à craindre pour vous de la colere de Dom Pedro. Pour moy , dit Mathilde , mon esperance est au changement de son humeur ; & je veux croire , que , ne me voyant plus , il ne pensera plus à moy. Cette raison , Madame , repliqua Alphonse , n'est pas à

mon usage : car, je ne puis jamais comprendre qu'on puisse ne penser point à vous, quand on vous a vuë une fois ; & , comme vous l'avez dit admirablement,

Qui peut cesser d'aimer , n'a jamais bien aimé.

Ah ! Alphonse , s'écria Mathilde en rougissant, vous me manquez de parole. Ah ! Madame, reprit Alphonse, je manquerois d'amour, si je pouvois oublier ce vers-là : il m'est demeuré dans la mémoire comme une maxime indubitable dans une affection parfaite. Non , Madame, une amour telle que la mienne , ne met point de bornes à sa durée : il n'y a que la mort , qui puisse la faire finir. Lucinde arriva alors , & leur apprit qu'elle venoit de voir un homme, qui venoit de chez le Roy , où l'on ne parloit que de guerre : elle ajouta, qu'il venoit d'arriver un courrier, qui rapportoit diverses choses qui feroient hâter la campagne. Hélas ! dit Mathilde , en quel malheur est-on réduit, d'estre obligé de se réjouir de l'absence de ses plus chers amis ? Pour moy, Madame, repliqua Alphonse, je

je ne puis jamais partir d'auprès de vous qu'avec une douleur mortelle ; mais , ce me fera quelque consolation de voir que vous serez délivrée de Dom Pedro. Car enfin , Madame , je me flatte de la pensée que Ton rang ne me nuira point dans vostre esprit , & que vous ne le prefererez jamais au plus amoureux & au plus fidelle de tous les hommes. Vous avez raison , Alphonse , de ne craindre point Dom Pedro dans le sens que vous en parlez ; mais , craignez-le comme un Prince cruel & injuste. Je ne puis jamais craindre que de vous déplaire , repliqua-t-il , & de voir quelqu'un de mes rivaux plus heureux que moy. Pour vos rivaux , repliqua Mathilde , vous pouvez en estre en sureté. Mais , Alphonse , adjousta-t-elle , je pense que la raison voudroit que vous ne m'aimassiez plus , & que je me resolusse à la perte de vostre amitié : car , enfin , quelque tendresse que j'aye pour vous , je ne puis jamais renoncer à ma premiere resolution. Ah ! Madame , reprit Alphonse , laissons l'avenir ; & souffrez seulement que je vous aime , que je croye n'estre pas haï , & que j'espere que je seray un jour plus heureux. Dom Pedro vint alors chez

Theodore : &, apprenant que Mathilde estoit à sa chambre, avec Lucinde qui y venoit d'arriver , & Alphonse, il y fut ; &, sans sçavoir pourquoy, il soupçonna plustost ce jour-là qu'un autre, qu'Alphonse fust amoureux de Mathilde. Il en eut le cœur troublé, & les observa tous deux d'une manière qui leur donna une sensible inquietude. Il dit à Mathilde, qu'il venoit luy dire deux choses, qui ne se ressembloient pas ; l'une, qu'il falloit qu'elle se preparast à estre d'une grande feste pour les nocces de Dom Juan avec Jacinte, que l'on avanceroit encore de quelques jours ; & l'autre, qu'il faudroit bien-tost que tous les braves de la Cour le suivissent à la guerre, parce qu'il estoit arrivé nouvelle, que le Roy de Maroc estoit si irrité de la mort du Prince Abomelic, qu'il avoit juré d'en tirer une vengeance memorable. Il ne s'en faut donc guere, Seigneur, reprit Alphonse, que je ne me repente d'avoir esté heureux en combatant contre le Prince Abomelic, puisque la mort d'un seul homme en doit tant armer contre vous : mais, Seigneur, vostre valeur n'a rien à craindre des Maures. Sur-tout, adjousta Dom Pedro d'un air fier, estant secon-
dée

dée de la vôtre : & puis , poursuivit-il , comme nous sommes en un temps où il y a beaucoup d'Amans en Castille , je croy que cela rendra nos troupes invincibles , n'y ayant sans doute rien de plus brave qu'un Amant , soit qu'il soit heureux ou infortuné. Car , par exemple , poursuivit-il avec un souris forcé , si les beaux vers que j'ay entre les mains estoient faits pour moy , je défierois toute l'Afrique de me vaincre : mais , comme cela n'est pas , je me mets dans l'esprit d'être plus vaillant que celuy pour qui ils sont ; & je ne doute point que ce sentiment-là ne me fasse faire quelque chose de grand. Je vous ay déjà dit , Seigneur , reprit Mathilde , que ces vers-là n'ont point d'objet , & que je ne pouvois vous en dire davantage. Vous me permettrez donc , dit Dom Pedro , de les attribuer à qui il me plaira , & de croire , si la fantaisie m'en prend , que vous les avez faits pour Alphonse. Ah ! Seigneur , repliqua Alphonse , je ne suis pas assez heureux pour cela : & je suis persuadé que si la belle Mathilde les a faits , elle les a faits pour son plaisir & pour sa gloire ; car , il y en a beaucoup sans doute à exprimer si bien des sentimens dont elle est incapable. Quoy qu'il en soit , Sei-

gneur, reprit Mathilde en parlant à Dom Pedro, je vous supplie de me rendre ces vers, de ne m'en parler jamais, & de croire que mon estime, ni mon amitié, ne s'acquiescent, ni par la crainte, ni par la violence. Vous vous trompez, Mathilde, luy dit-il en se levant; on peut tout acquiescer par la force; & le temps vous l'apprendra. En s'en allant, il appella Alphonse; &, sans luy rien dire davantage de Mathilde, il luy parla de la guerre qui alloit commencer; mais, d'un air, qui fit connoître à Alphonse, qu'il soupçonnoit & croyoit même la vérité. Dom Pedro parla assez long-temps bas à Alphonse devant beaucoup de monde: & il eut dessein que quelqu'un l'allast redire à Mathilde; & cela ne manqua pas: de sorte que cette belle fille pria Lucinde d'écrire un mot à Alphonse, pour luy dire l'état de son esprit, & luy demander ce que Dom Pedro luy avoit dit; & elle mit au bas de son billet ces paroles:

J'ay de la colere, de la douleur, & de la curiosité. Faites cesser tout cela, s'il est possible.

Alphonse répondit en ces termes:

Je

Je voudrois bien , Madame , ne vous accabler point de la melancolie qui me possede : cependant , n'ayez point de colere , je vous en conjure , ce n'est pas ce que je merite de vous : n'ayez point d'inquietude , peut-estre n'en suis-je pas digne ; & n'ayez meme point trop de curiosité , s'il est possible , puisqu'on se trouve quelquefois si mal d'en avoir. Ayez seulement un peu de bonté pour moy : ne vous en repentez jamais ; & laissez-moy le soin de desarmer la fureur de notre ennemi par les services que je pretends lui rendre.

Cependant , Dom Pedro se confirmoit de moment en moment dans la pensée qu'Alphonse aimoit Mathilde , qu'il en étoit aimé , & que les vers étoient pour luy. Il le dit à Dom Juan , qui , se souvenant de la maniere obligeante dont Alphonse en avoit usé envers lui , lorsqu'il separa Dom Fernand d'avec Dom Felix , fit tout ce qu'il pût pour ôter cette pensée à Dom Pedro , & pour le dissuader d'aimer Mathilde. Mais , Dom Pedro lui dit , que cela estoit inutile , & qu'il vouloit perdre Alphonse : ajoutant toutefois , que le Roi l'aimant , il vouloit ne s'en défaire pas publiquement , & tascher de le perdre en lui

faisant honneur, & en lui donnant les emplois les plus dangereux ; & qu'enfin si la Fortune ne l'en défaisoit pas, il s'en déferoit lui-même : & que, pour Mathilde, si elle ne changeoit pour lui au retour de la campagne, il la mettroit en lieu où elle ne pourroit avoir d'autre volonté que la sienne. Dom Juan estoit naturellement assez genereux ; mais, l'envie de conserver sa faveur faisoit qu'il résistoit quelquefois faiblement aux mauvais desseins du Prince. Il ne lui conseilloit jamais rien de mal le premier ; mais, il cedioit à sa volonté. Il crut pourtant être obligé de donner quelque avis utile à Alphonse, lui devant autant qu'il lui devoit. Il lui parla donc, & lui témoigna, qu'il ne pouvoit pas lui dire tout ce qu'il sçavoit, ni tout ce qu'il pensoit ; mais, qu'il le prioit, s'il aimoit Mathilde, de faire tout ce qu'il pourroit pour se guerir l'esprit de certe passion, en le conjurant de croire, qu'il ne lui disoit que ce qu'il avoit dit autrefois à Dom Fernand. Alphonse, ne sçachant si Dom Juan lui parloit sincèrement, ou si c'étoit pour découvrir ses sentimens, lui répondit avec beaucoup de precaution ; mais, il ne pût jamais obtenir de lui de dire qu'il n'aimoit pas Mathilde. Vous
ju-

jugez bien , lui dit-il , que si je suis amoureux de Mathilde , je ne dois pas dire mes véritables sentimens au frere d'un Amant de cette belle personne ; & si je ne le suis pas , je n'ay rien à dire : je vous diray seulement , que si je l'estois , il y a apparence que je la serois toujours ; car , étant naturellement ennemi du mariage , j'aurois assurément combattu une passion qui auroit pû me faire changer de sentimens : ainsi ce seroit inutilement , que j'entreprendrois maintenant ce qui m'auroit été déjà une fois impossible ; c'est pourquoy , je vous remercie de vôtre avis , sans être en état d'en profiter. Quatre jours après , les nopces de Dom Juan se firent à la maison de Lucinde. Cette fête fut très-magnifique en toutes choses : & , pendant qu'elle dura , Dom Pedro observa , & fit observer par Padille , jusques aux moindres actions de Mathilde & d'Alphonse : mais , ils se conduisirent avec tant de jugement , qu'ils ne donnerent nul nouveau sujet aux conjectures de Dom Pedro. Il ne laissa pourtant pas de croire qu'ils s'aimoient ; & il en conçut un tel dépit , qu'il forma le plus extravagant dessein , que l'amour & la fureur ayent jamais fait entreprendre. Il dit
soit

soit d'ordinaire, que la beauté du monde consistoit dans les révolutions subites; que, lors qu'on passoit de la joye à la douleur tout d'un coup, cela avoit quelque chose de beau. On l'avoit souvent entendu souhaiter de voir un tremblement de terre, une inondation, ou un embrasement. Il n'étoit pas en son pouvoir de voir les deux premiers; quand il voudroit; mais, pour l'autre, il regardoit cela comme un plaisir qu'il se pouvoit donner, & comprit, qu'il pourroit y avoir quelque chose de fort doux pour lui; si, quand tout le monde seroit couché, il faisoit mettre le feu à l'appartement où seroit Alphonse, & que dans cette fraieur il pût aller pour secourir Mathilde; & que, peut-être, il auroit le plaisir de faire brûler son rival à la vue de sa maîtresse, qu'il pourroit même enlever selon l'occasion qu'il en auroit. Cet effroyable dessein lui vint dans la tête au milieu de la joye & des plaisirs; & comme il avoit des gens auprès de lui, qui étoient prêts à faire tout ce qu'il vouloit, il leur communiqua son dessein, & ils promirent de l'exécuter. Cependant, il y eut un grand Festin, Musique, Bal, & tous les divertissemens qu'on pouvoit donner. Le Roi & la
Keyne

Reines'en retournerent à Burgos ; mais , le Prince & toute sa Cour demeurèrent. Theodore & Mathilde étant amies de Lucinde , chez qui la fête se faisoit , y coucherent aussi. Cette maison étoit tres-belle & tres-grande : il y avoit un grand corps de logis , & deux aîsles , avec un corridor à balustrade qui regnoit tout alentour , & qui , quand on vouloit , faisoit la communication de tous les appartemens. Le Prince devoit coucher dans le grand corps de logis , où étoit aussi l'appartement de la mariée : Theodore , Mathilde , Lucinde , & Padille , dans des chambres qui étoient à l'aîsle droite ; & Alphonse , & un petit nombre de ceux qui étoient d'ordinaire auprès du Prince , à l'aîsle gauche. Comme personne ne se doutoit de rien , & que ceux qui devoient executer les ordres du Prince commandoient ses Gardes , il fut très-aisé de venir à bout d'un si étrange dessein. Tout le monde dormoit paisiblement ; & si la passion d'Alphonse ne l'eust empêché de dormir profondement comme les autres , il eust péri en cette funeste occasion. Environ deux ou trois heures après que toute la compagnie se fust retirée , l'executeur de ce dessein , qui se

nom-

nommoit Tonimir, suivi de trois Gardes, fut mettre le feu à la porte de la chambre d'Alphonse, & dans le même temps sur le corridor; on mit aussi de la paille enflammée devant ses fenestres, afin qu'il ne pût se sauver de nulle part, & que, quand le bruit du feu auroit réveillé le monde, on crût que la flamme sortoit par les fenestres, & qu'on n'allast point le secourir. Mais, en même temps, Dona Pedro se préparoit à aller faire l'empresse à secourir Mathilde, & à profiter de l'occasion pour l'enlever, selon qu'elle se présenteroit. En effet, le feu fut mis à la porte d'Alphonse, & à ses fenestres: il prit avec une violence horrible; & Alphonse, se levant & s'habillant en diligence, se vit environné de flammes, qui entroient de tous costez dans sa chambre, & par conséquent au plus grand danger du monde, s'il n'eût pas eu un courage extraordinaire, & si la crainte que Mathilde ne fust au même peril ne luy eût pas fait tenter toutes choses pour se sauver. Car, il ne luy tomba pas dans l'esprit, que ce feu fust principalement allumé pour luy: il crut que cet accident étoit arrivé par la multitude des gens qui étoit

toit en cette maison , & par là confusion qui suit presque toujours les grandes festes. Ainsi, pensant à sauver Mathilde plus qu'à se sauver lui-même, il rompit une porte qui donnoit dans un cabinet ; & comme il y avoit une fenestre qui regardoit dans une court de derriere, se voyant de tous costez pressé par le feu, il entreprit de se jeter par-là : il jeta son épée la premiere, & se jeta après, & si heureusement, que, tombant sur un grand carré de gazon fort épais, il ne se fit point de mal. Dans ce moment, il entendit un nombre infini de voix ; car, tout le monde s'éveilla à ce grand bruit, que faisoit le feu, dont la flamme en un instant avoit gagné de cette aile le corps de logis, & avoit même été poussée par le vent jusqu'à l'aile opposée ; de sorte que chacun songeoit à se sauver, sans penser aux autres : il n'y avoit que Dom Pedro, qui, voulant obliger, ou faire enlever Mathilde, pensoit à aller où elle étoit ; & Alphonse, qui étoit au desespoir de se trouver dans une cour, où il n'y avoit point de porte ouverte. Il entendoit une confusion épouvantable de voix d'hommes & de femmes mêlées au bruit du feu, il voyoit

voyait les flammes sortir de par-tout, & le toit commencer déjà de tomber par pièces enflammées. Il ne pouvoit venir à bout de sortir de la maison; à la fin, il vit à la faveur de ce feu qu'il y avoit un arbre & un coin de cette cour contre la muraille. Il y monta, & passant sur le mur, le passa par-dessus de l'autre côté sans abandonner son épée; mais, il ne se trouva pas encore en état d'aller secourir Mathilde; car, il étoit sorti d'une cour, & se trouva dans un grand parc, qui étoit derrière, sans pouvoir ni sortir, ni rentrer. Il pensa perdre la raison, & en cet instant croyant avoir vu une porte de ce parc plus loin, il alla le long des murs; mais, en s'éloignant il alloit vers l'obscurité. Dans cette inquiétude, il crut avoir entendu quelques voix de femmes, qui s'éloignoient; il se fit & écoute en même temps, & entend que quelque personne disoit: Mais, où nous menez-vous? pour ne vouloir point quitter Lucinde. A cet instant, il connut que c'étoit la voix de Mathilde; de sorte que, s'avancant à grands pas l'épée à la main: Quelque vous soyez, s'écria-t-il, laissez en liberté celle dont j'entends la voix, ou je

je vous puniray comme vous le méritez. A la voix d'Alphonse, Mathilde prenant la parole : De grace, approchez vous, lui dit-elle ; car, je ne sçay où deux hommes, qui nous ont sauvés du feu, nous veulent mener. Un de ces hommes fut à Alphonse l'épée à la main, laissant l'autre pour retenir Mathilde, & une de ses femmes, qui ne l'avoit point quittée : mais, Alphonse le blessa du premier coup si considérablement, qu'il tomba ; de sorte que l'autre, se voyant seul à tenir ces femmes, & à se deffendre, prit plutôt le parti de fuir. Ainsi, Alphonse eut la satisfaction d'avoir rendu un service considérable à Mathilde, sans sçavoir encore qui étoient ceux, qui la vouloient mener où elle ne vouloit pas aller. Il n'eut même pas le temps d'être éclairci de rien : car, Dom Pedro, ayant été averti par celui qui avoit fui, que son compagnon étoit mort, ou du moins blessé, & qu'Alphonse étoit avec Mathilde, songea à ne pouvoir être accusé de cet enlèvement, & fit l'empresse à faire chercher Mathilde. Il parut à cheval, suivi de flambeaux, agissant comme un homme, qui cherchoit quelqu'un ; si bien qu'Alphonse n'eut

n'eut le temps que de dire à Mathilde, qu'il s'estimoit très-heureux de lui avoir rendu ce petit service. Hélas ! lui dit-elle, que je crains l'avenir ; & pour vous , & pour moy. Elle n'en put dire davantage ; car le Prince , suivi de plusieurs des siens : Ah ! Madame , lui dit-il avec une hardiesse extrême , est-ce Alphonse , qui vous a sauvée du feu , lui que je croyois être réduit en cendre à , voir son appartement embrasé comme il est ? Non , Seigneur , lui dit-elle : mais , il m'a sauvée d'un plus grand peril ; car , deux hommes , qui m'ont tirée de ma chambre , m'ont persuadée dans la frayeur où j'étois , qu'il falloit aller dans le jardin pour éviter le feu , & cependant ils m'ont fait passer dans le parc ; & l'un d'eux a voulu tuer Alphonse , qui me vouloit secourir. Ils l'ont peut-être pris pour un ravisseur , reprit Don Pedro sans s'étonner ; mais , puisque vous n'avez point de mal , cela n'est rien. Seigneur , reprit-elle , je vous supplie d'approfondir , qui m'a voulu enlever. Cela se peut aisément , puisque celui , qui a voulu tuer Alphonse , ne peut pas être loin ; car , je l'ai vu tomber. Le Prince , qui savoit bien qu'il s'étoit retiré ;

ré, car il l'avoit fait enlever, commanda qu'on cherchast, & eut la hardiesse de vouloir laisser penser, que ces deux hommes, dont Mathilde parloit, étoient une feinte; & que c'étoit pour ne paroître pas être allée dans ce parc avec Alphonse après être sortie du feu. Cependant, il étoit vrai, que ce Prince avoit envoyé le Capitaine de ses Gardes faire semblant de secourir Mathilde; qu'il lui avoit commandé de la tromper, & de la mener au jardin pour éviter ces torrens de feux, qui tomboient du toit de ces bastimens embrasez; & que de-là il l'avoit fait passer au Parc, d'où il avoit eu dessein de l'enlever, & de l'envoyer à un Château, qui étoit sur la frontiere où l'on alloit faire la guerre. Mais, ni Mathilde, ni Alphonse, ne sceurent alors rien de cela. Dom Pedro affecta même de faire meilleure mine à Dom Alphonse, & cacha une partie de son humeur cruelle en cette rencontre: il dit à Lucinde, qu'ayant emprunté sa maison pour les nopces de Dom Juan, il se tenoit obligé de la faire rebastir plus belle, qu'elle n'étoit: & enfin, à la reserve d'Alphonse & de Mathilde, nul ne soupçonna, que ce fust lui qui eût fait mettre,

me le ferois cette maison. Mais, comme il vouloit bien de moi, & de sa crainte, voyant qu'il ne pouvoit se faire rien, durans qu'on estoit de s'en aller, quelque partie de ces bastimens, & qu'on donnoit ordre d'avoir des chevaux pour retourner à Bourg, si dit Mathilde tout bas, Seigneur, si étoit-ce. Que diriez-vous d'un Amant, qui feroit capable de brûler tout le monde, pour avoir une occasion de vous voir en son pouvoir? Je dirois, Seigneur, repliqua-telle, que j'aimerois mille fois mieux sortir du monde, que de tomber en son pouvoir. Ah! Mathilde, lui dit-il, vous n'avez pas le cœur assez grand: vous vous contentez de vers, de serenades, de balets, de soupirs, & d'autres bagatelles des Amants ordinaires; & vous compteriez pour rien la passion d'un homme, qui feroit toutes choses pour vous, & qui se moquerait des Loix, & de la Raison, pour vous plaire. Ce n'en feroit pas le chemin, reprit Mathilde; & rien ne me peut plaire, s'il n'est raisonnable. Chacun repliqua-t-il, se fait une Raison à sa mode; & si vous m'aimiez, vous conviendriez de mes maximes. Je croy l'un & l'autre également impossible, reprit-

pué elle en se rapprochant de cette foule de personnes de toutes conditions, qui regardoient ce funeste objet avec beaucoup de douleur; mais, pour Dom Pedro, il paroissoit extrêmement gay.

Cependant, le jour parut, & cetteda
scumpagnie s'en retourna à Burgos.

Mathilde, Alphonse, & Lucinde avoient une extrême affliction; car, ils voyoient bien, que Dom Pedro avoit causé cet embrasement; il n'avoit point donné d'ordre précis de chercher ces deux hommes; le feu avoit commencé à l'appartement d'Alphonse; & il vouloit même, que Mathilde le crût; ou le soupçonnât. De plus, Mathilde étoit très-fâchée de voir la maison de son amie brûlée: elle s'en accusoit en parlant à elle, & lui demandoit pardon d'en être cause. Cependant, Dom Pedro dans le monde racontoit cette Aventure; & comme on demandoit, qui avoit mis le feu, il soutenoit hardiment, qu'il croyoit, que c'étoit le tonnerre, & que personne n'eût entendu tonner. Le Roi & la Reine envoyèrent sçavoir des nouvelles de Mathilde. Ce jour-là même, la Reine tomba malade, & mourut huit jours après; extrêmement regrettée, particulièrement de Ma-

thilde; & les Auteurs, qui ont dit, que le Roi de Portugal son pere la fit mourir, ont fait tort à la memoire de l'un & de l'autre. Le lendemain, il vint nouvelle, que le Roi de Maroc, voulant tirer vengeance de la mort du Prince Abomelic; avoit couvert la mer de deux cens cinquante vaisseaux, & soixante galeres; qu'il avoit passé le détroit, & étoit venu mouiller l'anchre devant Algesire. Le Roi de Castille en fut fort surpris: & Dom Pedro, profitant de cette occasion, pour tascher de nuire à Alphonse, dit & fit dire au Roi son pere, que si l'Admiral de Castille, qui avoit trente-trois galeres, se fust mis en état de s'opposer au passage de cette flotte, il l'eust pû empêcher. En un autre temps, le Roi de Castille eût bien compris sans doute, que cet Admiral n'eût pas dû hazarder un combat si inégal. Mais, comme ce Prince étoit irrité contre lui-même, d'avoir fait une faute en s'endormant sur sa dernière victoire; il crut que du moins pour son honneur il falloit accuser quelqu'un, & se plaindre d'un autre, comme si ses ordres eussent été mal executez; afin que le peuple, qui ne sçait jamais les choses qu'à demi, pût dire, que

que ce n'étoit pas la faute du Roi. Alphonse fut fort touché de cette aventure : car , encore que le Roi lui parlât sans aigreur à son égard , il parloit très-durement de l'Admiral , & dit à Alphonse , qui s'il eût crû aux apparences , il eût pû soupçonner son oncle de s'être entendu avec ses ennemis. Seigneur , reprit Alphonse , il peut être , que celui que vous accusez a trop voulu ménager les galeres de vôtre Majesté , en voyant le peu d'apparence , qu'il y avoit de vaincre ; mais , pour sa fidelité , j'en répons de ma tête. Il est des occasions , reprit le Roi , où il est plus honnête d'être battu , que de ne combattre point. Si vôtre Majesté me l'ordonne , reprit Alphonse , j'iray demander à l'Admiral les raisons , qu'il a eues de ne combattre pas , & mourir même avec lui dans un combat inégal. Le Roi le remit au sortir du Conseil à lui répondre ; mais , pendant cela , Dom Pedro , qui avoit manqué de faire périr Alphonse par le feu , fut bien aise de l'exposer à périr dans un combat naval. Il poussa donc le Roi à envoyer Alphonse vers cet Admiral : & , afin de le porter plutôt à quelque résolution violente , il parla encore très-

mal de l'Admiral, qui étoit un grand Capitaine. Et, pour obliger le Roi à envoyer promptement Alphonse, il se força jusques à donner beaucoup de louanges à sa valeur ; de sorte qu'au sortir du Conseil, Alphonse eut ordre de partir dans deux heures. Un ordre si subit affligea fort Alphonse : il connut même bien, que cette diligence extraordinaire étoit inutile au service du Roi ; mais, il n'osa pourtant ne partir pas dans le temps qu'on lui avoit marqué. Il crut même, que Dom Pedro le feroit observer, pour voir s'il iroit dire adieu à Mathilde, & il ne se trompoit pas. C'est-pourquoi il partit sans aller chez elle, & sans lui rien mander ; mais, comme il étoit déjà assez tard, il ne put faire que deux lieues de jour, & s'arresta à l'entrée de la nuit : il laissa son Escuyer, & deux autres de ses gens, car il alloit sans équipage ; &, retournant sur ses pas avec un des siens, il fut chez Lucinde, qu'il avoit avertie par un billet, afin qu'il pût entrer chez elle par une porte de derrière, qu'elle avoit, l'ayant priée, qu'il pût dire adieu à Mathilde. Lors que Lucinde reçut le billet d'Alphonse, cette charman-

te

te fille étoit avec elle, qui murmuroit contre Alphonse, d'être parti sans la voir. Elle fut bien-tôt apaisée, quand elle vit entrer ce malheureux Amant, qui venoit prendre congé d'elle; mais, avec une tristesse si grande sur le visage, que la sienne, & celle de Lucinde, en redoublèrent. Et bien, Alphonse, lui dit Mathilde, où vous envoyet-on? Dans le dessein de Dom Pedro, Madame, repliqua-t-il, on m'envoie à la mort; mais, si je suis assez heureux pour être aimé de vous, je ne desespere pas d'aller à la gloire, &, malgré tous les perils du monde, révenir mourir à vos pieds. Dom Pedro, ajouta-t-il, brûle des Palais, afin que je sois réduit en cendre, il veut faire perdre trente-trois galères, pour faire seulement que je perisse. Enfin, Madame, il croit, que je suis le seul obstacle, qu'il trouve à la conquête de votre cœur; & ne comprend pas, que sa cruauté lui en fermera toujours l'entrée, quand même je n'y aurois aucune part. Ce n'est pas, poursuivit-il, que quand je songe, que mon rival doit être Roi, & qu'il pourroit vous faire Reine, je ne trouve que je dois trembler. Ah! Alphonse, interrompit Ma-

thilde , vous me feriez une injure , si vous pouviez craindre ce que vous dites , & je ne pense pas que vous le puissiez : mais , pour moy , j'ay une crainte plus juste , car j'apprehende que Dom Pedro n'invente tous les jours quelque nouvelle méchanceté. Je tremble même de penser que vous soyez icy , puisqu'il vous croit parti , & je meurs de peur que vous ne vous exposiez trop. Et moy , dit Lucinde , je ne sçai où j'en suis , quand je pense qu'Alphonse s'en va , & que vous demeurez à Burgos où Dom Pedro demeure aussi. On m'a dit , qu'il en partira dans deux jours , dit Alphonse , pour aller au rendez-vous des troupes. Mais , hélas ! ajouta-t-il , en regardant Lucinde , si Mathilde avoit une véritable tendresse pour moy , je me moquerois bien de la cruauté de Dom Pedro. Oüy , Divine Personne , continua-t-il en regardant Mathilde , si vous le vouliez , je renoncerois à toute chose : nous irions passer notre vie auprès de Latre ; & , bornant toute mon ambition à la conquête de votre cœur , je vous épouserois avec le plus grand plaisir du monde , & renoncerois de bon cœur à cette liberté que j'ai tant aimée ,

aimée, & à cette capricieuse fortune, que j'étois resolu de chercher par les chemins les plus difficiles. Ah! Alphonse, reprit-elle, ne faisons rien, qui soit indigne de nous: je vous estime, & , si je l'ose dire sans rougir, je vous prefere à tout le reste du monde; mais, je ne pourrois me résoudre à me marier, & quand je le pourrois, ce ne seroit pas en me faisant enlever. Votre patrie est attaquée par les Maures, il la faut secourir, & esperer que le Ciel nous protégera. Je demeure d'accord, reprit Alphonse, que la conjoncture ne me permet pas avec honneur de quitter la Castille en guerre. Mais, Madame, je vous aime si éperdûment, que je ne considere que vous. Promettez-moi, du moins, que vous me plaindrez, & ne me deffendrez pas d'esperer d'être un jour plus heureux que je ne le suis. J'y consens, Alphonse, repliqua Mathilde; mais, promettez-moi à votre tour, que vous songerez à conserver votre vie, qui m'est fort chere, & que vous vous souviendrez que vous êtes mon unique protecteur contre Dom Pedro; car, le Roy le craint presentement. Theodore, chez qui je demeure, est fort ambitieux.

se. Padille a des sentimens si cachez, qu'il faut se deffier d'elle en toutes choses : & je ne connois que Lucinde avec qui je puisse me consoler de mes malheurs, & avoir le plaisir de parler de vous. Et moi, Madame, repliqua Alphonse, sans faire le dénombrement de mes infortunes, je dirai seulement, que je vous aime, que je vous quitte, & que je ne sçai quand j'aurai la joye de vous revoir. C'est-là, Madame, ce qui cause mes plus aigres douleurs ; & je compte pour rien la haine de Dom Pedro, & d'aller en une guerre où je ne puis être heureux qu'en servant un de mes rivaux, & où je me trouverai toujours en sa puissance. Plût au Ciel, qu'il fut avec Dom Fernand, & que je pusse les avoir tous deux à combattre : il me seroit moins redoutable à la tête d'une armée ennemie, qu'il ne me l'est auprès de vous. Alphonse dit encore à Mathilde mille choses tendres, pleines de respect & d'amour ; & elle lui répondit avec des paroles si remplies de sagesse & d'amitié, qu'il connut bien qu'elle ne lui montrait pas toute la tendresse de son cœur. Il lui demanda pour grâce, qu'il pût avoir les vers que Dom Pedro ne lui avoit pas ren-

rendus, & Lucinde les lui donna. Du moins Alphonse, lui dit Mathilde en rougissant, ne pensez rien de mon cœur qui me fasse perdre le vôtre. Ah! Madame, s'écria-t-il, je le laisse entre vos mains, & vous en ferez toujours la Maîtresse absolue. Ensuite, Mathilde l'obligea de s'en aller, & il lui obéit avec une douleur extrême: il sortit heureusement sans être apperçu, fut retrouver ses gens à un lieu qu'il leur avoit marqué, & poursuivit son voyage. Cependant, Dom Pedro étant obligé d'aller deux jours après au rendez-vous des troupes en attendant le Roi son pere, & étant ravi de voir Alphonse parti, affecta de paroître un peu moins fier. Il dit à Mathilde, qu'il ne vouloit plus la forcer à lui dire ce qu'il lui avoit demandé, qu'il croyoit le sçavoir sans elle, & qu'il se contentoit qu'elle ne se déterminât encore à rien, & qu'elle ne s'opposât pas directement à son propre bonheur. Je vous assure, Seigneur, lui dit-elle, que je ne cherche mon bonheur qu'en moy même, & que je ne puis jamais rien contribuer à la félicité de personne. Nous le verrons à la fin de la campagne, lui dit-il: en suite de quoi un

des siens lui ayant dit que le Roi le demandoit, il la quitta, & deux jours après il lui dit adieu, & s'en alla où les troupes s'assembloient, qui n'étoient pas en grand nombre. Le Roy de Castille envoya en Arragon, pour avoir du secours. Dom Juan fit ce qu'il put, pour faire revenir Dom Fernand; mais, il ne voulut pas quitter le parti des Maures: & le Roi, ni Dom Pedromême, n'eussent pas voulu qu'il fust revenu. D'ailleurs, comme Dom Pedro ne pouvoit retourner à Burgos, il croyoit plus aisé en ce lieu-là à Alphonse de donner de ses nouvelles à Mathilde qu'en un autre: c'est pourquoy il fut bien aisé de voir que le Roy envoyast Gonzale, mary de Theodore, à un Gouvernement qu'il avoit, & qu'il l'obligeast à mener sa famille; ce Prince n'ignorant pas que la bienséance vouloit que Mathilde suivist sa parente, Elle voulut pourtant demeurer avec sa chere Lucinde; mais, le Roi lui fit commander absolument de suivre Theodore. On dit alors dans la Cour, que ce qui le poussoit à cela, étoit que, la regardant comme une heritiere extrêmement riche, il la destinoit pour récompense de quelqu'un de ceux qui le serviroient bien

bien à la guerre ; mais , ce n'en estoit pas la veritable raison. Mathilde eut une douleur extrême de partir de Burgos , & se separa de Lucinde avec autant de douleur , qu'elle en avoit eu à quitter Laure , à qui elle écrivit en partant & à Petrarque. Je vous assure , dit-elle à Lucinde , que si on cherchoit seulement le repos , il ne faudroit ni amour ni amitié , & l'indifference est un asyle contre les plus sensibles malheurs de la vie : car enfin la Fortune , l'amour , & l'amitié , ne sont jamais assez bien ensemble , pour faire qu'on puisse être heureux en aimant quelque chose ; & ce qui est de pis , c'est que l'amour & l'amitié font elles-mêmes naître des peines & des douleurs : car , quand on a l'esprit delicat , & le cœur sensible , on se fait cent chagrins. En effet , quand on est plus aimé qu'on n'aime , cet excès d'affection embarrasse quelquefois ; mais quand on aime plus qu'on n'est aimé , on voit mille defauts en l'affection des autres , dont ils ne s'apperçoivent pas , & ils font mille petites fautes contre l'amitié , qu'ils ne connoissent point du tout , & qu'on ne leur fait jamais connoître par une espece de gloire , qui est naturelle aux ames les mieux

faites & les plus tendres. Enfin, je
 comprends, qu'il seroit même plus doux
 d'avoir à se plaindre d'une infidélité,
 & de passer de l'amour à la haine, que
 d'être persuadé qu'on n'est pas assez
 aimé : car à ce malheur, je n'aurois
 point de remède quand il survient, & je
 croy qu'il arrive très-souvent. Lorsque
 quelqu'un nous quitte, on le peut haïr,
 & quitter, & haïr; si l'on nous trom-
 pe, le mépris est un remède; mais,
 quand on n'a autre chose à dire, sinon
 on ne m'aime pas assez, & j'aime beau-
 coup davantage, on peut presque dire
 qu'on ne peut, ni aimer, ni haïr, & par
 raison, & qu'on est plus à plaindre que
 si l'on étoit haï : car, enfin, on ne peut
 jamais apprendre à bien aimer, à des
 cœurs tièdes & indifférents. Ce que
 vous dites est vrai, reprit Lucinde;
 mais, pour ce malheur-là, vous n'êtes
 pas exposée : car Alphonse veut vous
 plus que vous ne l'aimez, & vous n'en
 pouvez pas douter, puisqu'il est prêt
 de renoncer à l'ambition & à la gloire;
 & puis après tout, poursuivit-elle mal-
 gré toutes les peines que donne la ten-
 dresse, voudriez-vous bien n'aimer ni
 Laure, ni Pétrarque, ni Alphonse, ni
 moy. Non, ma chère Lucinde, lui
 dit-

dit-elle, & j'aimerois mieux être accablée de toutes sortes de malheurs, que de n'être pas aimée par les quatre personnes que vous venez de me nommer, & de ne les aimer pas autant que je fais. Voilà quels furent les sentimens de ces deux amies en se separant l'une de l'autre. Cependant, Alphonse, suivant son ordre, fut trouver l'Admiral de Castille son oncle, qu'il trouva occupé à mettre ses galeres en état de combattre : car Dom Pedro l'avoit fait déjà advertir sous-main des paroles dures que le Roi lui avoit dites, sur ce qu'il n'avoit pas entrepris de s'opposer au passage de cette grande flotte des Maures. Eh bien, dit-il à Alphonse dès qu'il le vit, le Roi vous envoie-t-il ici me faire des reprimandes injustes d'avoir sauvé ses galeres, en ne les exposant pas à un péril inévitable ? Mais, je lui montrerai bien, que je sçai mourir courageusement. Seigneur, reprit Alphonse, je voi bien que vous sçavez ce que le Roi & le Prince Dom Pedro ont dit : c'est à vous de voir si vous devez combattre contre leur propre interest, pour éviter un reproche injuste, ou si vous le souffrirez pour servir votre patrie : car, pour moy, je ne puis

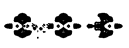
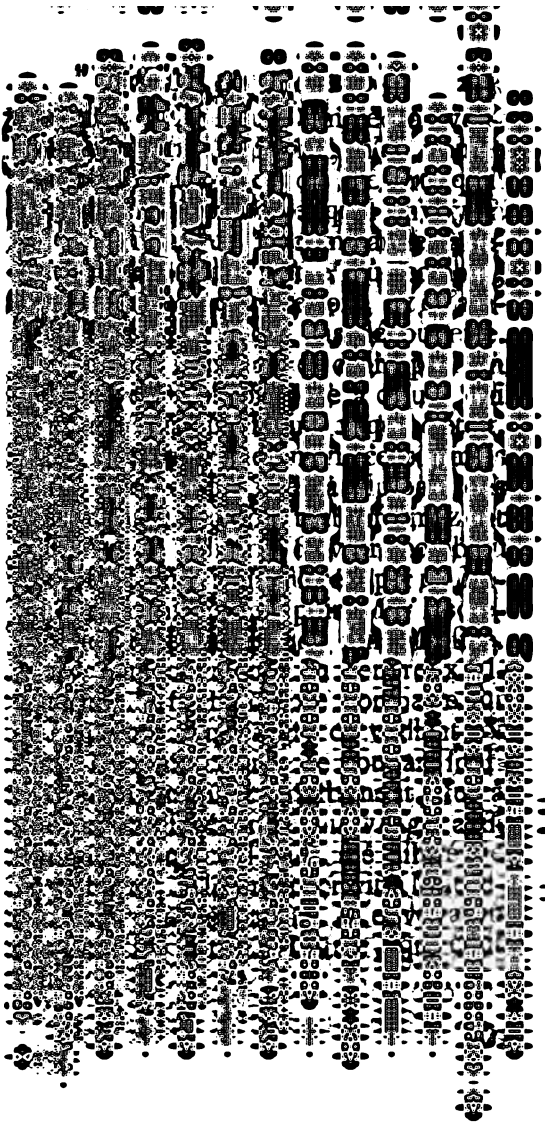
vous dire autre chose, si-non que le Roi m'a dit, qu'il y avoit des occasions où il valoit mieux être battu que de ne combattre pas. Après cela, je n'ai qu'à vous assurer, que je viens pour mourir avec vous s'il le faut, & qu'entre la mort & la gloire je ne trouve jamais à balancer. Ce discours, reprit l'Admiral, est digne du nom que vous portez : & , quoi que j'eusse souhaité que vous ne fussiez point venu, puisqu'il ne se peut faire que cela ne soit, j'accepte votre offre, & je serai ravi de vous avoir pour témoin de ma défaite : car, il faudroit que je ne sceusse pas un métier que j'ay fait ailleurs avec assez d'honneur, pour espérer de vaincre, n'ayant que trente-trois galeres contre soixante, & plus de deux cens vaisseaux ; c'est à dire, en un mot, contre toutes les forces d'Afrique : mais, n'importe, adjousta-t-il par un genereux desespoir, quand on a vescu comme j'ay fait, on meurt toujours avec honneur, & si ce n'est en grand Capitaine, c'est du moins en vaillant Soldat. Mais, Seigneur, reprit Alphonse, examinez bien s'il ne faut pas preferer le service du Prince à votre propre ressentiment : je ne vous apporte pas un or-

ordre précis de combattre : il paroît que le Roi est irrité , que vous n'avez pas combattu ; mais , sa raison lui dira avec le temps , qu'il doit vous en louer , au lieu de vous en blâmer : voyez donc , Seigneur , encore une fois , si en perdant la bataille , vous ne perdrez pas en même temps , & votre patrie , & votre gloire ; si le Prince le commandoit expressement , je serois le premier à vous exhorter d'obéir. Comme Alphonse parloit ainsi , on dit à l'Admiral , qu'un Envoyé du Roi demandoit à luy parler ; il commanda qu'on le fît venir : un moment après , il parut , & Alphonse fut bien surpris de voir qu'il apportoit un ordre du Roi à l'Admiral , pour combattre , quelque inégalité qu'il y eût entre ses forces & celles des Maures. Je rends grâces au Ciel , s'écria ce vaillant Capitaine en parlant à Alphonse , de ce qu'au moins je n'ay plus à perdre que la vie , & qu'il a pris soin par cet ordre de mettre mon honneur à couvert. Allons , Alphonse , vendre bien cher notre vie à nos ennemis : je n'ay pas besoin de vous exhorter à bien faire , donnez ordre que nos soldats y soient aussi bien disposés que vous , & pour cela sans leur expliquer rien davantage ,

tage, laissez-leur entrevoir & espérer dans nôtre résolution quelque chose qu'ils ne peuvent encore sçavoir ni entendre. En effet, quand un Roi sage & prudent, qui ne se méprend presque jamais à connoître ses véritables intérêts, commande une chose contre toute raison & contre toute apparence, il faut croire que ce n'est point sans une inspiration du Ciel, qui se plaît quelquefois à tromper nos raisonnemens, & à faire des miracles. Après cela, se tournant vers cet Envoyé, Vous direz au Roi, que je vay luy obeir à l'heure même, & quil connoistra bien-tost, si je m'entends avec ses ennemis. Seigneur, repliqua cet homme, j'ay ordre de ne retourner pas, & de servir auprès de vous. J'en suis ravi, reprit fièrement cet Admiral: & quand on veut bien obeir à son Roy, on ne peut avoir trop de témoins de son obeissance. Alphonse connoissoit bien, que la raison ne vouloit pas qu'on hazardast le combat, mais son grand cœur ne luy permit plus de s'opposer à l'Admiral de Castille, principalement après cet ordre du Roi. Car le malheureux Alphonse ne s'apperceut pas, que c'estoit un ordre supposé, que celuy-même qui en étoit porteur croyoit

(1)

(1)



Selon les regles de la guerre, je dois servir au combat où je m'en vay ; mais, l'amour que j'ay dans le cœur me fait pourtant esperer que j'auray la joye de vous revoir : permettez-moy seulement de croire, Madame, que quand la victoire suivra le parti le plus fort, & que vous me verrez battu & vaincu par les Maures, vous m'en plaindrez sans m'en accuser, & ne m'en aimerez pas moins ; & si je meurs en cette occasion, souvenez-vous que jamais passion n'a égalé la mienne, & que je mourray en pensant à vous.

Après avoir fermé cette Lettre, Alphonse monta sur la Capitane, où l'Admiral tint Conseil de guerre, & parla à ses Capitaines. Il ne s'agit pas, leur dit-il, de deliberer s'il faut combattre, le Roi l'ordonne, il ne nous reste rien à faire qu'à obeïr, & à nous resoudre de vaincre ou de mourir : je ne vous demande rien que je ne sois resolu de faire ; allons donc, mes compagnons, & que chacun se souviene qu'il combat pour sa patrie, & contre des Maures que nous avons vaincus plus d'une fois. Tous les Officiers, après l'avoir prié de considerer l'inégalité de ses forces

ces avec celles des ennemis, promirent de se signaler. En effet, chaque Capitaine s'en retourna à son bord donner les ordres & faire embarquer les soldats, & le lendemain à la première pointe du jour, les trente-trois galeres leverent les anchres, & toute la chiourme ramant également, s'esloignerent de la terre, & furent chercher la flotte des Maures, qui n'étoit pas extrêmement esloignée. Mais, lors que cet Admiral de Castille vint à découvrir cette nombreuse flotte des Maures, qui couvroit toute la mer au de là de Tariffe, & dont le grand nombre de mats sembloient une forest lorsqu'elle est dépouillée de feuilles, il fit remarquer à Alphonse qui étoit auprès de lui, que ses gens ramoiennent plus lentement ; c'est-pourquoi il l'envoya dans un Caïque, de bord en bord, redonner du courage aux siens, qui, connoissant sa prudence, se persuaderent alors, qu'il y auroit quelque escadre des Maures qui se joindroit à eux, ne pouvant se figurer qu'il fut possible qu'un si petit nombre en attaquant un si grand ; de sorte qu'ils s'abandonnerent à la conduite de leur Chef, ne sçachant pas qu'il agissoit par desespoir, & par une obeissance aveugle.

Al-

Alphonse, après avoir été, comme je l'ay déjà dit, de bord en bord, revint auprès de l'Admiral, qui renga les galeres comme il le trouva le plus à propos : il ne pouvoit pas en faire plusieurs escadres, il en avoit trop peu ; il les renga donc sur une ligne qui se courboit en croissant, afin qu'on ne pût pas si facilement les prendre par les flancs, & que sa flotte fût presque face de trois côtez. Il mit les plus fortes de ses galeres au milieu & aux aîles, & partagea les Archers & les Gens d'armes également ; il songea à n'avoir point le Soleil aux yeux & à gagner le vent, afin que les vaisseaux Maures ne pussent venir à lui. Et les Maures, voyant de si foibles ennemis avoir l'audace de les aller attaquer, les méprisèrent d'abord, & leur laisserent prendre l'avantage du vent & du Soleil. Mais, un moment après, cette hardiesse les irritant, ils separèrent leur flotte en trois, afin d'attaquer les attaquans par trois côtez avec leurs soixante galeres. Cependant, l'Admiral, ayant commandé à ses gens de laisser passer la premiere furie des traits ennemis, se mit tranquillement sur la poupe de sa galere avec Alphonse auprès de lui, à regarder

der un si grand peril sans frayeur, à donner les ordres, & attendre la mort d'un usage assuré, ne négligeant pourtant rien de ce qui pouvoit servir à lui faire remporter quelque avantage en ce combat. Cette multitude de traits, que les Maures tirèrent au premier choc, ne firent pas d'abord un fort grand mal aux Castillans, & ceux qu'ils tirèrent tuaient beaucoup plus de Maures. Mais, après que ce grand nombre d'Archers eurent de part & d'autre épuisé leurs traits qui s'entrechoquaient en l'air avec un sifflement horrible, & les uns & les autres s'aparochant également, ils s'accrocherent, & tous leurs gens armez de lances, de haches, ou d'épées, commencerent le plus effroyable combat dont on ait jamais entendu parler. Presque dès le commencement, l'Admiral fut blessé à mort. Alphonse le fit mettre dans la chambre de poupe, & deffendit qu'on publiât l'état où il étoit; après quoi, il combattit avec un courage intrepide. Il sauta dans la Capitane des Maures, força le Roi de Maroc de se jeter dans une autre, de peur d'être pris; il tua ou jeta dans la mer tout ce qui lui fit résistance; & jugeant bien qu'il

qu'il lui seroit impossible de garder cette Capitane qu'il avoit prise, il y fit mettre le feu, & s'en éloigna pour en attaquer une autre. Le second combat fut encore plus sanglant que le premier, & ne fut pas moins favorable; & Alphonse, allant de bord en bord, de victoire en victoire, fit des choses au de-là de toute croyance: il accrocha encore une autre galere ou étoit un fils du Roi de Maroc, sauta dedans, combattit contre lui, le desarma, le saisit par la tête pour le jeter dans son bord; mais, l'armet lui demeurant entre les mains, les gens de ce Prince Maure le dégagerent, & le sauverent dans un Caïque; mais, Alphonse fit enfoncer sa galere. Un moment après, il en fut attaquer une autre, qui attaquoit une des siennes; celle-là ne lui résista pas long-temps, & ayant passé au fil de l'épée ceux qui la défendoient, elle eut le destin de celle du Prince de Maroc; & ce qu'il y eut de surprenant, c'est qu'il fut impossible aux Maures, ni de s'accrocher ni de sauter dans sa galere. De quelque côté qu'ils voulussent l'aborder, ils le voyoient par tout inspirer le courage aux siens, & la terreur aux ennemis.

Quand

Quand ils s'esloignoient , il les accabloit avec des machines qui lançoient des pierres avec la même impetuosité du canon ; s'ils étoient proches , il les tailloit en pieces, & rien ne resistoit à sa valeur. Enfin , il avoit , ou brûlé , ou coulé à fond , onze galeres des Maures , lorsqu'il vit une des siennes en peril d'être prise : ce n'est pas que ceux qui la deffendoient ne fissent tout ce que des gens de cœur peuvent faire ; mais , c'est que les Maures les environnoient de par tout. Il vit alors une action qui luy donna de l'estonnement. En effet , un vaillant Maure , ayant été jetté dans la mer par un Castillan comme il vouloit sauter sur la galere de Castille , tascha à se reprendre de la main gauche au bord de cette galere pour y remonter ; mais , un Castillan luy ayant coupé le bras , il se reprit courageusement avec la main droite qui lui fut encore coupée ; de sorte que le grand cœur d'Alphonse , étant touché de cette action de courage : Ce vaillant Maure , s'écria-t-il en regardant les siens , fait honte à tous les Castillans : Allons , mes compagnons , allons dégager les nôtres. Alors , il fut à cette galere de Castille qui étoit accrochée

crochée par deux galeres des Maures : il passe dans une de celles qui l'attaquoient, la nettoye de Maures en moins d'un demiquart d'heure, la détache de l'autre, en fait rompre le mast, & la laisse errer au gré des flots ; il passe ensuite dans celle qui étoit attaquée, repousse les ennemis ; mais, comme il vouloit après passer dans celle des Maures, elles se separerent, & lui & un vaillant Maure qu'il combattoit, qui étoit le Prince de Thunis, tomberent dans la mer. En cet état, Alphonse, lui donnant un revers en nageant, termina leur combat, & fut regagner sa galere à la nage, où il fut receu avec des cris de joye, comme si la bataille eust été gagnée. Il n'y fut pas plutôt rentré, qu'il regarda s'il y avoit encore quelque chose à faire, & en quel état étoient les autres galeres de son parti. Mais, comme il ne pouvoit être qu'en un lieu, à la reserve de quatre galeres, qui étoient les plus proches de la sienne, toutes les autres n'eurent pas un même desin ; car, elles se laisserent environner par un si grand nombre de Maures, que, de trente-trois, Alphonse, vit qu'il n'en avoit plus que cinq, qui tendissent quelque combat, & que le vent ayant chan-

change, il alloit être environné de toute la Flotte : de sorte qu'encore, qu'il eût vaincu par tout où il avoit combattu, la bataille étoit pourtant perdue, & il ne lui restoit rien à faire, qu'à essayer de sauver ces cinq galères : ce qu'il fit avec une conduite, & un courage, qui n'eut jamais d'égal ; car, ayant fait le signal de la retraite, ces cinq galères se détachèrent de ceux, qui les tenoient accrochées, & prirent la route du Port de Tariffe, sans que les Maures les en pussent empêcher. Mais, en y allant, ayant rencontré dix vaisseaux Maures, séparés d'assez loin du gros de la flotte, Alphonse, pour se consoler de la perte de la Bataille, voulut vaincre en ce combat particulier ; il les attaqua, en coula deux à fond, en prit trois, & les cinq autres furent honteusement. Après quoi, Alphonse demandant en quel état étoit l'Amiral, il sçut qu'il avoit expiré un moment après, que les Chirurgiens eurent visité ses blessures. Alphonse arriva donc au port de Tariffe, & vainqueur & vaincu tout ensemble, & l'on peut du moins dire, que jamais vaincu ne fut si couvert de gloire, & que jamais vainqueurs, n'en

eurent aussi peu que les Maures. Dès qu'il fut arrivé, il écrivit au Roi, & à Mathilde, & fit rendre les derniers devoirs à l'Amiral de Castille, qui fut regretté de tout le monde, quoi qu'on le blâmât d'avoir obéi trop promptement à l'ordre, qu'on sçut qu'il avoit reçu, de hazarder le combat. Cependant, le bruit de cette bataille perdue arriva jusques au Roi, & jusques à Dom Pedro, avant le courrier d'Alphonse; car, une galere à moitié brisée, aiant été échouer au rivage, quelques soldats avoient annoncé la défaite, avant la fin de la bataille; de sorte que le Roi de Castille en fut très-affligé, & se repentit bien d'avoir parlé si légèrement contre l'Amiral de Castille. Pour Dom Pedro, esperant, que peut-être Alphonse auroit péri en cette bataille, il en fut beaucoup moins touché; & comme son plus grand plaisir étoit de donner de la douleur à quelqu'un, il envoya un courrier à Gonçalves, pour lui faire sçavoir, que la bataille étoit perdue, & fit ajouter, qu'on croïoit, qu'il ne s'en sauveroit pas une seule galere; & ne doutant point, que Mathilde, qui étoit auprès de Théodore, n'apprit ce qu'il mandoit, il ne lui
vou-

voulut pas écrire; il se contenta de
 lui faire faire un compliment, & d'or-
 donner à celui qu'il envoyoit de la
 faire observer. Comme cette belle fil-
 le avoit regu le soir auparavant la let-
 tre, qu'Alphonse lui avoit écrite en
 s'embarquant, cette nouvelle la tou-
 cha sensiblement, & elle ne put ca-
 cher son inquiétude à l'Envoïé de Dom
 Pedro: au contraire, elle voulut lui
 parler, & lui demander bien précisé-
 ment si ces nouvelles étoient bien cer-
 taines; témoignant y prendre un inté-
 rêt fort grand; & ayant sur le visage
 une tristesse extrême: de sorte que
 Dom Pedro, au retour de son Envoïé,
 fut bien chagrin de comprendre, que
 Mathilde aimoit tendrement Alphon-
 se; mais, lors qu'un Capitaine, qu'Al-
 phonse envoyoit, eut rapporté le dé-
 tail du combat, il fut beaucoup plus
 affligé de la gloire que son rival avoit
 acquise, que de la perte de la batail-
 le. Cependant, il ne put s'opposer
 aux louanges, qu'on donna au coura-
 ge d'Alphonse; car, tous ceux qui
 écrivoient de Tariffe, en parloient si
 avantageusement, qu'on le regardoit
 comme un Héros; & le Roi de Ca-
 stille étant bien instruit de ce qui s'é-

toit passé, lui écrivit, pour lui témoigner, qu'il étoit très-content de lui. Cependant, Mathilde, qui étoit dans une douleur extrême, reçut une Lettre, qu'Alphonse lui avoit écrite après le combat; où il n'y avoit que ces paroles.

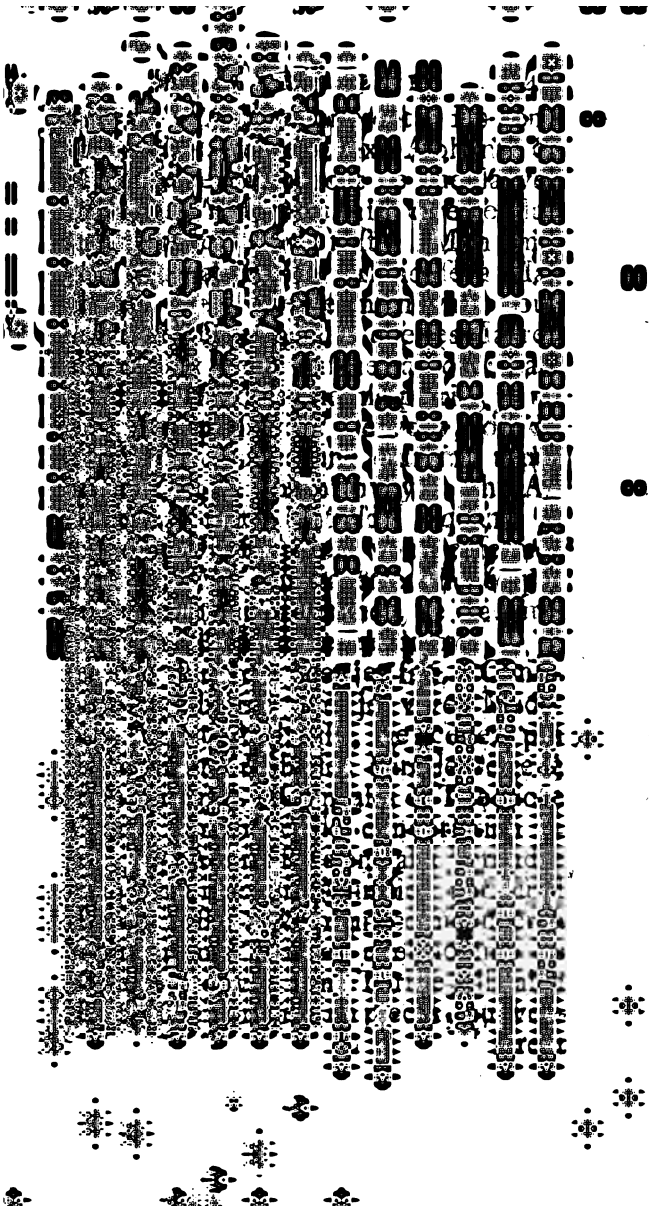
Je ne doute point, Madame, que vous ne m'aiez fait l'honneur de désirer, que j'échappasse du peril d'où je sors; & c'est sans doute moins à mon courage, qu'à vos souhaits, que je dois la vie dont je jouis, & que je suis prêt de sacrifier à votre service. Je m'assure, que vous serez assez bonne, pour me plaindre de la perte que j'ai faite; mais, pour me consoler de tous mes malheurs, vous n'aurez qu'à m'aimer un peu, & qu'à souffrir que je vous aime toute ma vie infiniment.

Cette Lettre donna une joye extrême à Mathilde: elle fut encore augmentée par le grand bruit de la gloire d'Alphonse, qui se répandit partout; elle espéra même, qu'il pourroit venir rendre compte au Roi du détail de cette bataille, & qu'elle le verroit bien-tôt; car, elle n'étoit qu'à une demi-

mie

mie journée du lieu , où étoit le rendez-vous des troupes. Cependant, cette défaite , qui rendoit les Maures maîtres de la Mer , pensa leur faire prendre la résolution d'aller assiéger Seville. Mais , enfin , le Roi de Maroc , agissant en Capitaine en cette occasion , & voulant auparavant s'assurer des places , qui pouvoient lui ouvrir ou lui fermer les passages , se résolut d'assiéger le port de Tariffe ; mais , afin que la terreur fit rendre plutôt les places qu'il attaquoit , il fit si bien par divers trajets , que firent ses vaisseaux , qu'il mit soixante mille chevaux à terre , & plus de trois cens mille fantassins. Pendant , que ce débarquement se faisoit , Alphonse fut en diligence rendre compte au Roi de ce qui s'étoit passé : il vit Gonçalès , Theodore & Mathilde un moment , esperant la voir bientôt d'avantage. Mais , dès qu'il eut dit au Roi ce qu'il avoit à lui dire , Dom Pedro , qui se trouva présent , ajoûta , qu'il n'y avoit qu'Alphonse , qui pût bien défendre le port de Tariffe ; afin , qu'amusant les Maures longtemps , & faisant durer ce siege jusques à la dernière extrémité , on eût le loisir de former une grande armée , &

des troupes, que le Roi avoit déjà, & de celles de ses alliez, & de celles qu'il leveroit. Cet emploi étoit sans doute glorieux, & Alphonse se tint obligé au Roi de Castille, quand sans hésiter il approuva ce que Dom Pedro disoit; mais, il n'ignoroit pas ce qu'il devoit croire de Dom Pedro même, dont le dessein n'étoit autre que de le faire périr. Cependant, il accepta cet emploi: &, de peur de ne pouvoir plus se jeter dans la ville qu'il devoit défendre, il partit le même jour après avoir reçu les derniers ordres du Roi, & pris congé de Dom Pedro, qui dissimula d'autant plus facilement ses sentimens, qu'il avoit une joye extrême de voir qu'Alphonse retournoit dans un si grand danger. Cependant, ce malheureux Amant fut voir un quart d'heure Gonçales, Theodore & Mathilde: car, ce n'étoit pas comme à Burgos, où il pouvoit voir Mathilde chez Lucinde. Cette contrainte les affligea tous deux extrêmement; & leur conversation fut courte: car, l'honneur ne permettoit pas à Alphonse de s'arrêter, de peur de perdre l'occasion de se jeter dans la ville. Mais, pendant un moment que Gonçales



lurent s'opposer à son passage, prit prisonnier celui qui les commandoit, le bailla à conduire à quelqu'un des siens, & se jeta heureusement dans la ville, où il fut reçu de tous les habitants, comme un homme envoyé du Ciel pour leur secours. Cependant, celui qu'il avoit pris prisonnier lui ayant paru fort brave, il recommanda qu'on en eût soin, & qu'on le traitât bien; mais, il apprit avec beaucoup de regret, que ceux, à qui il l'avoit baillé en garde, l'avoient mal gardé: on sceut même qu'ils s'étoient laissé suborner; & un Cavalier ayant dit, qu'il avoit vû briller des pierreries entre les mains d'un de ses compagnons, Alphonse voulut approfondir la chose, important extrêmement de punir d'abord les perfides, pour éviter les trahisons. On sceut, que ce prisonnier avoit donné de l'argent, & une bague, & une riche boîte de portrait, afin qu'on le laissât échapper. Et Alphonse, s'étant fait apporter cette boîte, fut bien surpris de trouver dedans le portrait de Mathilde: il en eut une joye incroyable; il donna à celui qui avoit découvert cette trahison trois fois plus que ne valoit la boîte

te de portrait, & lui laissa le reste des pierreries. Il comprit alors, que celui qu'il avoit pris devoit être Dom Fernand, qui étoit venu reconnoître la place la visière baissée; & eut une joye extrême, que la Fortune lui eût envoyé une si sensible consolation: car il avoit eu l'esprit blessé, que Dom Fernand eût cette peinture, & il se trouva tres-heureux de l'avoir: il fit même si bien par un sentiment d'amour, que, sans enfreindre les loix de la guerre, celui qui avoit accepté les presens ne mourut pas, ne pouvant consentir de faire mourir un homme par qui il avoit le portrait de Mathilde. Mais, il ne pouvoit imaginer que Dom Fernand eût pû se résoudre à le donner. Neanmoins, étant son rival, & rebelle à son Prince, il comprit, que s'étant vu tout prêt d'entrer dans Tariffe, il avoit tenté toutes choses pour n'être pas son prisonnier, & n'avoit pas eu loisir de separer la peinture de la boîte de diamans. La vue de ce portrait donnant un nouveau courage à Alphonse; Non, non, dit-il en lui-même, Dom Fernand n'étoit pas digne d'avoir une si belle chose; & je la sçaurai mieux conserver; ensuite, il s'occupa à voir

toutes les fortifications de la place, afin de resoudre ce qu'il y falloit faire, & fit la revue des troupes : il voulut sçavoir combien il y avoit d'habitans capables de porter les armes ; il visita les magasins, & n'oublia rien de tout ce qu'un homme de jugement & d'expérience doit faire en une pareille occasion ; & , au milieu de tout cels, il ne laissa pas de chercher des inventions pour tâcher de donner de ses nouvelles à Mathilde, & de recevoir des nouvelles, malgré les quatre cent mille hommes qui occupoient déjà les passages pour le venir assieger. Car, quoi qu'il fût, sa passion occupoit toujours son cœur ; & la gloire & l'ambition ne faisoient que suivre l'amour dans son âme ; & quoi que du haut de ses ramparts il se vîst environné de plus de trois cens mille hommes de pied, & de soixante mille chevaux, que le Roi de Maroc & le Roi de Grenade fussent en personne dans cette formidable armée, qu'il fût assiégué & par mer & par terre, son grand cœur n'en fut pas étonné. La garnison de la place étoit assez forte, les troupes qui la composoient étoient choisies, elles se confioient à la conduite & à la valeur de celui

celui qui les commandoit, & tous se preparent à une vigoureuse défense, afin de donner loisir au Roi de Castille de demander du secours aux Princes Chrétiens, & sur-tout aux Princes ses voisins: car le mal étoit pressant. En effet, le Roi de Castille envoya en Portugal & en Arragon, dont les troubles étoient pacifiés. Il envoya aussi en Avignon vers la Cour de Rome. Les Genoïs promirent quinze galeres: & comme Dom Manuel vit que sa patrie étoit menacée de tomber sous la puissance des Maures, il negocia diligemment le mariage de l'Infant d'Arragon avec une Princesse appelée Constance, auquel le Roi de Castille s'étoit opposé, & vint ensuite le trouver, & l'assurer d'un secours considerable. Le Roi de Castille reçut Dom Manuel à Seville, où il s'étoit rendu avec toute sa Cour, & le reçut avec de grands témoignages de joye. Il manda alors à Theodore, qu'elle vînt en ce lieu-là, & qu'elle amenât Mathilde, afin que Dom Manuel eût le plaisir de la voir, ne l'ayant point vûe depuis son enfance. Cette nouvelle eut d'abord quelque chose de fort doux pour Mathilde: car, elle sçavoit que

Constance avoit toujours fort aimé son pere, & l'action genereuse qu'il faisoit de venir secourir sa patrie, & après en avoir été si maltraité, faisoit qu'elle étoit fort touchée de la gloire qu'il en avoit. Le Roi dit à Don Manuel en lui présentant Mathilde, quand elle arriva, qu'il lui rendoit une autre Constance, qu'il devoit autant aimer que la premiere, lui faisant remarquer qu'elle lui ressembloit beaucoup. En effet, Don Manuel fut ravi de voir Mathilde, & l'aima avec une tendresse extrême. Dès qu'elle le vit en particulier, elle lui conta de quelle façon elle avoit vécu pendant son exil, & lui dit même tout ce que Constance lui avoit commandé en mourant. Lucinde arriva deux jours après à Seville, qui devint alors le véritable séjour de la Cour; cette superbe ville offrit au Roi de faire subsister son armée durant cette guerre; & ce fut pour la récompense de son zèle, que le Roi de Castille permit qu'à l'avenir les Prelats de Seville assisteroient aux Conseils de guerre. Don Pedro ne fut pas bien aise du retour de Don Manuel; mais, comme il trouvoit toujours quelque

remède violent à tout ce qui faisoit obstacle à ses desseins, il comprit que si Dom Manuel traversoit sa volonté en quelque chose, il trouveroit bien moyen de s'en défaire. Jacinte & Padille vinrent aussi au même lieu, où de toutes parts on voyoit arriver des gens de guerre; de sorte que la Cour y fut extrêmement grosse. Le Roi alloit souvent faire la revue de ses troupes, & les Dames alloient aussi voir le camp. Pour Mathilde, elle n'y alloit pas par une simple curiosité, mais par un sentiment de tendresse; & ordinairement c'étoit avec sa chère Lucinde, qui lui étoit une grande consolation. Un jour donc, qu'il y avoit une revue générale, que presque toutes les Dames furent voir dans des charrs, Lucinde & Mathilde y furent ensemble; & comme les troupes n'étoient pas fort nombreuses en comparaison de cette prodigieuse armée de Maures qui assiegeoit Tariffe, & qui desoloit toute la campagne; Mathilde en avoit le cœur fort touché. Hélas! disoit-elle à Lucinde; quel secours fera celui qu'on donnera au pauvre Alphonse? Quand je songe à cette grande inégalité de

forces entre les Castillans & les Maures, j'ai une douleur extrême, & si je n'espérois en la protection du Ciel, je ne sçai ce que je ferois; mais, ce qui me fait une peine infinie, c'est que je vois Dom Pedro aussi gai que s'il étoit assuré que les Maures seroient vaincus, & qu'Alphonse perira à Tariffe. Comme elle parloit ainsi, Dom Pedro, qui avoit fait le tour du camp avec le Roi son pere, s'approcha de ce chariot, & voyant Mahilde fort triste: Vous êtes bien mélancolique, lui dit-il: cependant, il me semble que vous devriez être bien aise du soin qu'on prend d'aller secourir un de vos amis. J'avoue, Seigneur, lui dit-elle, que ce qu'Alphonse a entrepris pour le service du Roi, & par conséquent pour le vôtre, me paroît si difficile & si généreux, que je prens beaucoup de part au siege de Tariffe, & comme fort zelée pour ma patrie, & comme amie d'Alphonse. Ce que je trouve de meilleur pour vous, répondit-il d'un air un peu fier, c'est que quand Alphonse periroit en cette occasion, vous seriez toujours en pouvoir de vous faire de pareils amis; & pour ce qui est de lui, comme il vivra éternellement

lement en v^otre memoire, son fort seroit digne d'envie. Apr^{es} cela, Dom Pedro s'en alla sans attendre de réponse. On s^çeut le lendemain, que le vingt-trois de Septembre, les Maures avoient formé le si^ge, qu'ils s'étoient emparé de tous les passages, qu'ils avoient élevé des tours extrêmement hautes, pour mettre leurs gens de trait, & leurs machines à lancer des pierres, qu'ils apr^êtoient les beliers pour faire br^èche à la place, & des manrelets pour en approcher; que de son côté Alphonse avoit aussi élevé des tours pour s'opposer à leurs archers, & les empêcher de tirer sur les murailles, & qu'il n'y avoit point de jour qu'il ne fît quelque sortie, qu'il n'enlevât quelque quartier de l'armée des Maures, ou qu'il ne fît passer quelque convoi de vivres. Enfin, on parloit de la valeur d'Alphonse avec tant de louanges, que Dom Pedro lui-même, en un besoin si pressant, étoit contraint de convenir qu'on le louoit avec justice. Mais, pour le Roi, en parlant même un jour à Mathilde, il lui dit, qu'il devoit la Couronne à Alphonse, s'il pouvoit soutenir le si^ge jusqu'à ce que toutes les trou-

troupes qu'on attendoit, furent arrivées. En ce temps-là, si Mathilde ne se fust souvenue que le Roi de Castille avoit manqué de parole à Constance, & de tout ce qu'elle lui avoit dit en mourant, elle se fust trouvée heureuse d'être si bien auprès du Roi, & elle l'eût regardé comme un protecteur contre l'humeur violente de Dom Pedro; car, enfin, ce Prince avoit de grandes qualitez, & s'il n'en eût pas eu de mauvaises, comme je l'ai dit au commencement de cette Histoire, il eût pû tenir rang parmi les excellens Princes. Mais, le souvenir de tout ce que Constance avoit dit à Mathilde, l'empêchoit de se réjouir de cette nouvelle faveur. Cependant, Alphonse trouva une invention de donner de ses nouvelles à Mathilde. Un jour, qu'il eut fait une sortie qui devint presque une bataille, qu'il eut tué plus de quatre mille Maures, & mis le feu aux tentes du costé de la mer, il ramena plusieurs prisonniers: entre ceux-là, il choisit un soldat, & lui proposa de le délivrer, & de lui faire des presens magnifiques, pourveu qu'il fît ce qu'il desiroit; l'assurant, qu'il ne lui demanderoit même rien

rien contre son Prince. Comme les presens ébranlent facilement la fidélité des Maures, qui sont naturellement intéressés, il promit ce qu'Alphonse voulut : il convint, qu'à la première sortie on le laisseroit aller, qu'un Maure qui servoit Alphonse sortiroit en même temps que lui, qu'il iroit où il l'en voyeroit, & qu'à son retour, il se rejoindroit à lui, afin qu'au premier combat il pût rentrer dans la ville en se laissant prendre. En effet, la chose réussit, & Mathilde eut des nouvelles d'Alphonse trois fois par cette voye. Les billets se mettoient dans des flèches creuses, ou dans la garde des cimenterres. Alphonse donna aussi des avis au Roi par cette même voye ; de sorte que Dom Pedro, apprenant qu'Alphonse avoit écrit au Roi, ne douta point qu'il n'écrivit à Mathilde. Le dépit qu'il en eut fut si grand, qu'il, contre l'intérêt de l'Estat, il prit le dessein de l'en empêcher. Il sceut du Roi par quelle voye Alphonse lui avoit donné des avis, fit épier celui qui les avoit apportés, il le fit prendre & assassiner : mais, il ne put savoir ce que Mathilde envoyoit à Alphonse, car, encore que le Maure eût
livré

livré la Lettre, il trouva que l'écriture étoit déguisée, & que de plus elle étoit écrite en un chiffre tellement difficile qu'il n'y put rien entendre. Il en fut si irrité, que, pour donner du chagrin à Mathilde, il lui montra la Lettre, sans lui dire pourtant qu'il croyoit qu'elle l'eût écrite, mais seulement pour voir si elle pourroit la déchiffrer. Mathilde comprit bien alors, qu'elle n'auroit plus la consolation d'avoir des nouvelles d'Alphonse, qui fut de son côté bien surpris de ne voir point revenir celui qui devoit lui apporter la réponse de Mathilde & du Roi. Et, en effet, depuis cela il ne put rien sçavoir, ni du Roi, ni des troupes qui le devoient secourir, ni de Mathilde. Cette cruelle Avanture l'affligea, & redoubla sa valeur. Cependant, les Rois de Castille, & de Portugal, partirent de Seville avec quatorze mille chevaux, & vingt-cinq mille hommes de pied, pour aller secourir Alphonse. Lors que Mathilde les vit partir, elle eut des sentimens bien mêlés : cette armée étoit si petite en comparaison de celle des Maures que cette belle personne n'osoit espérer, qu'on pût secourir Alphonse ; & puis
alors

alors qu'elle s'imaginoit, que quand il seroit secouru, il se verroit exposé à la violence de Dom Pedro, elle ne savoit que désirer. Néanmoins, comme on va d'abord au plus grand peril, elle faisoit des vœux continuels pour le bon succès de la guerre, & desiroit passionnément, qu'Alphonse n'eût pas été obligé de se rendre, avant que le secours eût paru. Avant que de partir, le Roi de Castille eut une longue conversation avec Dom Manuel, qui en parut très-content, & qui, en disant adieu à Mathilde, sembla lui faire entendre, que le Roi lui avoit fort parlé d'elle, & qu'il avoit un dessein, qui lui étoit très-avantageux sans vouloir s'expliquer d'avantage. Mathilde eut alors un grand redoublement d'inquiétude; car, elle craignoit, que ce dessein avantageux ne regardât Dom Pedro; de sorte qu'elle ne trouvoit rien à espérer, & ne pouvant se déterminer sur rien qui regardât sa fortune, elle demandoit seulement au Ciel la vie de son cher Alphonse. Dom Juan d'Albuquerque étoit au désespoir, que son frere fût dans un parti ennemi, & desiroit fort que Dom Pedro devînt amoureux de Pa-
dit.

dille, qui demeurait avec Jacinthe, afin que la faveur n'eût rien à craindre des mauvais offices, qu'une maîtresse peut rendre. Mais, ce Prince avoit si fortement résolu de perdre Alphonse, dans le tems même, qu'il exposoit tous les jours sa vie pour son service, que la haine, qu'il avoit pour lui, entretenoit l'amour qu'il avoit pour Mathilde. Il l'avoila même un jour à Dom Juan, qui lui vouloit persuader, qu'il étoit étrange, qu'il s'opiniât à aimer une personne, qui ne l'aimeroit jamais, pouvant choisir dans toute la Cour. Non, non, Dom Juan, lui dit-il, je ne sçaurois cesser d'aimer Mathilde: je ne me soucie pas trop, qu'elle m'aime. Elle sera à moi, quand il me plaira de l'enlever; mais, je veux qu'elle n'aime pas Alphonse; & par dessus cela je le veux haïr, & le veux perdre; & si je n'avois plus d'amour pour Mathilde, que sçai-je, si je le pourrois toujours haïr autant, que je le hais, après tous les services, qu'il rend au Roi. Voilà dans quels sentimens il étoit, lorsqu'il prit congé de Mathilde, à qui il parla avec des paroles si fières, & si ambiguës, qu'elle ne put comprendre ce qu'il pensoit.

Mais,

Mais, le Roi de Castille lui envoya dire, qu'il espiroit la victoire des sages conseils de Dom Manuel, & des vœux qu'elle faisoit sans doute pour sa patrie. Après quoi, l'armée marcha vers Tariffe. Dom Pedro, pour voir encore une fois Mathilde, demeura un jour après les autres; mais, elle feignit d'être malade pour éviter sa veue. Cependant, les Maures firent jouer toutes leurs machines de guerre, avec tant de violence, qu'ils firent une brèche considérable à un Bastion de la place, & leurs Soldats mettans leurs pavois sur leurs têtes, ferrez les uns contre les autres, formoient un bataillon en forme de Tortue, qui, s'approchant de la brèche, servoit après de pont pour d'autres, & ceux-ci marchant sur les pavois de leurs compagnons alloient combattre ceux de la Ville, qui la deffendoient, & qui repoussioient les Maures, avec tant de vigueur, qu'Alphonse les mena battant jusqu'au pied de leurs tours, pendant quoi les siens reparerent la brèche, & il fit même saper une de leurs tours; de sorte que ceux, qui étoient dessus, furent ensevelis sous ses ruines. Jamais on n'a rien vu de pareil à ce qu'

qu'il faisoit à toute heure : l'amour, l'ambition ; & la gloire, le faisoient agir également ; il ne se donnoit nul repos ; & , non-content de se bien défendre , il n'y avoit point de jour , qu'il n'attaquât les assiégeans , & il le faisoit avec un tel succès , que , depuis le vingt-troisième Septembre , jusqu'au dernier d'Octobre , il fit périr plus de cinquante mille hommes devant cette place. Mais , à la dernière sortie qu'il fit , les Maures prirent deux hommes , qu'il envoyoit aux nouvelles ; & vers le Roi & vers Mathilde , & il en envoyoit deux , afin que si l'un ne pouvoit passer l'autre passast : ce n'étoit pas même de simples Soldats , c'étoient des Gentilshommes , qui avoient entrepris cela par amitié pour Alphonse ; de sorte qu'étant pris , & étant trouvez chargez de billets en chiffres , les Maures les garderent soigneusement. Cependant , étant avertis , que le Roi de Portugal étoit en personne à la tête de ses troupes , & qu'il avoit joint celles du Roi de Castille , ils tinrent conseil de guerre , & résolurent d'envoyer encore une fois sommer la place de se rendre. D'ailleurs , Alphonse se trouvoit fort embarrassé , sur ce

que

que les vivres manquoient; & quoi-
qu'il eût apporté un soin extrême à les
ménager, il n'y en avoit plus, que
pour deux ou trois jours; néanmoins,
son grand cœur ne pouvant souffrir,
qu'il pensât à se rendre, il prit une
résolution héroïque, & proposa d'at-
tendre à la dernière extrémité, pour
voir s'il ne seroit point secouru; mais,
en cas qu'il ne le fust point, il per-
suada, non seulement à la garnison,
mais à tous les habitans, de sortir les
armes à la main, de se faire un pas-
sage par la force, & de mettre plutôt
le feu à leur ville, que de se rendre à
leurs ennemis. Quelque extrême que
fût cette résolution, il la fit prendre à
tout le peuple, & les femmes mêmes
s'offrirent de garder les murailles, du-
rant que leurs maris iroient com-
battre. Cependant, les Rois de Ma-
roc, & de Grenade, voyant cette opi-
niâtreté, & apprenans, que les Rois
de Castille & de Portugal devoient
tentier le secours le lendemain, s'avi-
serent de se servir de ces deux hom-
mes d'Alphonse, pour tâcher de faire
rendre la place, qu'ils sçavoient être
à l'extrémité pour les vivres. Le len-
demain au matin ils enveroient som-
mer

men de ville; & dit à Alphonse que, pour ne perdre pas un aussi vaillant homme que lui, ils voulaient bien, que deux des siens l'avertissent de l'état des choses, & lui fissent savoir qu'il ne pouvoit être secouru, afin qu'il ne s'agiterait pas à tenir inutilement. En même temps on mène ces deux Castillans, on leur promet en chemin des récompenses infinies, s'ils disent qu'Alphonse ne peut être secouru; & on les menace de les poignarder s'ils ne le disent pas. Le premier refuse, & on le poignarde; pour intimider l'autre, à qui on dit qu'il auroit même tort que son compagnon, s'il n'obéissoit. Il parut, quoi qu'avec douleur, s'accorder à ce qu'on disoit: mais, au lieu de cela, quand il fut assez proche des murs, pour se faire entendre, haussant la voix tout d'un coup avec un visage ferme & une contenance hardie: Vaillant Alphonse, lui cria-t-il sur le haut des remparts, vous serez secouru aujourd'hui, gardez-vous bien de vous rendre. Vous nous avez appris à mépriser la mort pour sauver la patrie: vous n'en ferez pas moins que nous. Cette hardiesse étonna les Maures, & la fureur les prenant, ils poignardent

ces gentreux Castillans : mais , dans ce même temps Alphonse fit pleuvoir une grêle de traits sur eux pour venger la mort de ses fidèles sujets. Tous les soldats , voyant cette action héroïque , presseront Alphonse de les laisser forer l'épée à la main pour aller venger la mort de ses fidèles sujets. Il s'y opposa prudemment ; mais , quelques momens après , étant averti qu'on voïoit du haut d'une tour fort élevée , des tourbillons de poussière qui précèdent d'ordinaire la marche des armées , & sur-tout de la cavalerie , & ne doutant point que ce ne fût le secours qu'il attendoit , il se resolut d'aller au-devant avec l'élite de ce qu'il avoit de gens , seignant en cela même de se rendre en quelque forte au desir des soldats , afin de les obliger à faire mieux. D'autre part , les Rois de Maroc & de Grenade tirèrent un conseil de guerre en tumulte , & comme ils étoient avertis de l'approche des Rois de Castille & de Portugal , Dom Fernand leur disant , que s'ils ne levoient le siège , & ne rassembloient leurs quartiers , ils seroient batus , ils firent ce qu'il leur conseilla , & ils envoyèrent un des Princes de Maroc & Dom Fernand avec

M

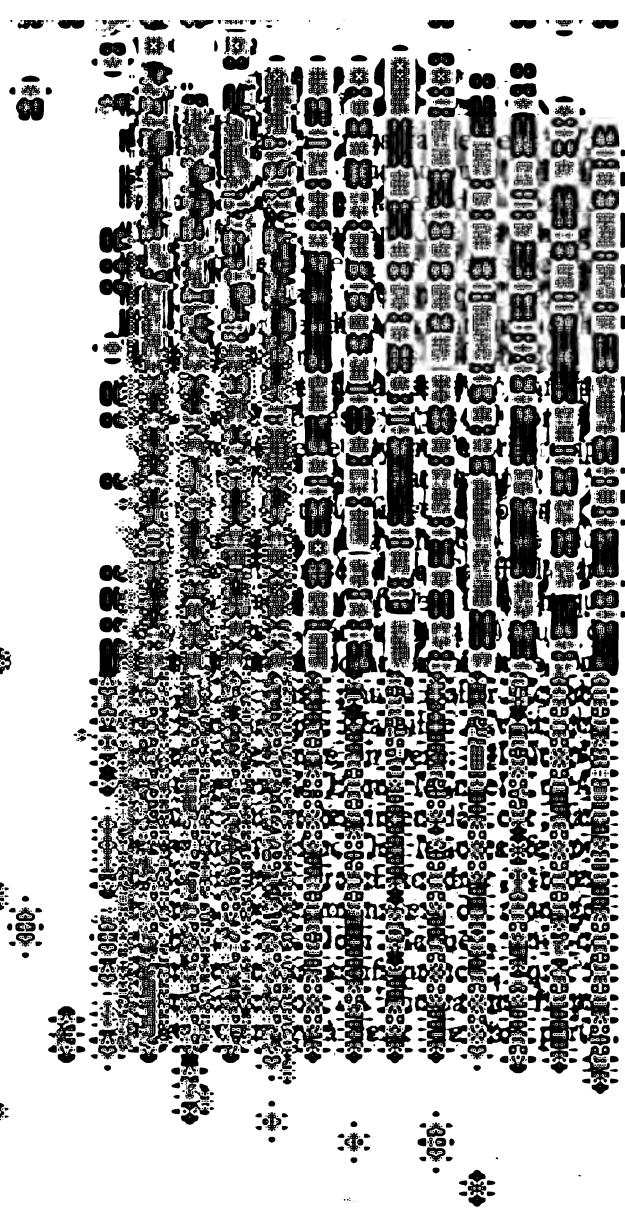
qua-

quatre mille hommes de pied, pour garder le passage de la rivière de Sado, qui étoit le lieu par où l'on pouvoit le plus aisément jeter du secours dans la place : mais, il arriva une chose surprenante en cette rencontre, c'est que, dans le même temps que les Rois de Castille & de Portugal avoient déjà détaché deux mille chevaux & quatre mille hommes de pied, pour aller attaquer le Prince de Maroc : Alphonse, qui, comme je l'ai déjà dit, avoit résolu d'aller au devant du secours, fut au lieu où le Prince de Maroc & Dom Fernand étoient, qui, pour conserver la communication avec l'armée des Maures n'avoient pas rompu un petit pont qu'on avoit fait sur cette rivière ; de sorte qu'Alphonse, attaquant les ennemis comme un homme qui pouvoit espérer de vaincre, & disant aux siens qu'il falloit qu'ils eussent la gloire de s'être ouvert un passage l'épée à la main avant que le secours arrivât, il donna avec tant d'impetuosité, & fut si courageusement secondé & des Officiers & des soldats, qu'il s'empara du pont, tailla en pieces les quatre mille chevaux & les deux mille hommes de pied, blessa le

le Prince de Maroc, qui se sauva par la fuite, & prit une seconde fois Dom Fernand qu'il reconnut, & qui se défendit d'une telle sorte, que s'il n'eust pas été blessé au bas droit, il ne se seroit pas rendu. Mais, dès qu'il fut pris, Alphonse le donna en garde à un Officier, & donna ordre que sans s'amuser à suivre les Maures qui fuyoient, on songeât à garder le pont. Ainsi, lorsque ces cinq mille hommes, détachés de l'armée de Castille approcherent avec dessein de combattre, ils furent agréablement surpris de trouver qu'ils n'auroient qu'à passer seurement sur le pont pour entrer dans la ville, suivis d'un grand convoi de vivres. Dom Juan d'Albuquerque commandoit ce détachement; de sorte qu'Alphonse le laissa garder ce poste avec une partie de ses troupes, & rentra dans Tariffé avec les acclamations, & des gens de guerre, & du peuple; mais, avant que de quitter Dom Juan, il lui presenta Dom Fernand. Voilà un prisonnier, lui dit-il généreusement, que je remets entre vos mains: c'est à vous à choisir, si vous voulez qu'il aille au camp du Roi pour être pensé, ou si vous voulez que je le fasse mener à

Tariffe, car, vous jugez bien qu'il est blessé, puisqu'il s'est rendu. Dom Juan fut surpris, & de voir Dom Fernand, & du discours d'Alphonse. Non, non, dit-il alors à Alphonse, je ne scaurois me résoudre de présenter un frère rebelle au Roi; & il sera mieux entre les mains d'un rival aussi généreux que vous, qu'entre les miennes. En effet, Alphonse le fit mettre sur un des chariots du convoi, ne pouvant se tenir à cheval à cause de la perte du sang, & commanda qu'on en eût grand soin. Cette grande action, qu'Alphonse avoit faite en s'emparant de ce pont, donna de la terreur aux Maures, & de l'esperance à l'armée de Castille; & comme la nuit vint, il falut que chacun demeurast en son poste: mais, dès le lendemain à la pointe du jour, on vit les Maures se préparer à regagner le passage qu'ils avoient perdu, & les deux armées ennemies occuper les deux bords de la riviere. L'avantgarde de l'armée de Castille fut commandé par Dom Manuel & par Dom Juan de Lara, l'arrièregarde par Dom Gonçales d'Aguilar, mari de Theodore, & parent de Mathilde. Dom Pedro Nugnez com-

commanda le corps de reserve; & le corps de la bataille fut commandé par les Rois de Castille & de Portugal. Le premier se trouva le Roi de Maroc en tête, & l'autre le Roi de Grenade. Les Maures laisserent une partie de leurs troupes à la garde de leur camp, où il y avoit des richesses immenses. Le Roi de Maroc menoit toujours avec lui plusieurs de ses femmes, & il avoit mené en ce voyage la Princesse de Thunis appelée Fatime, qui tenoit le premier rang, & dans ses États, & dans son cœur, & parmi ses femmes: de sorte que ce Prince laissa une partie considerable de ses troupes pour la garder avec plusieurs autres qui avoient une quantité de pierreries incroyable. Alphonse, voyant ces deux armées en bataille, & la grande disproportion qu'il y avoit pour le nombre entre l'armée de Castille & celle des Maures, dit aux gens de guerre qui étoient alors dans la place, qu'il leur feroit honteux de n'avoir nulle part à la victoire, & qu'il les exhortoit à se signaler pour chasser les Maures de leur país. Que le nombre des ennemis, leur dit-il, ne vous épouvante point, c'est leur multitude qui nous



se jeta le premier parmi les ennemis, & il en fut tellement environné, que si Alphonse ne fût venu à son secours, il étoit mort; mais, Alphonse, ayant passé le pont, attaqua les ennemis par le flanc, les mit en déroute, & tua un Maure, qui alloit tuer Dom Manuel par derrière d'un coup de cimeterre. Après quoi Alphonse, avec son petit camp volant, prenant le long de la Mer, fut où le Roi de Castille combattoit avec beaucoup de courage & de succès; mais, ce Prince s'étant un peu trop avancé, il se trouva enveloppé dans un escadron de Maures, qui fuyoient, & qui sans le connoître l'emmenèrent malgré lui. Pour son bonheur, & pour la gloire d'Alphonse, ce généreux Amant de Mathilde, voyant son Prince en cet état, charge les Maures, en fait un carnage horrible, & remène le Roi parmi les siens, après s'être vu en état d'être tout à la fois, & vainqueur, & prisonnier. Ensuite, Alphonse voyant, que de partout les Maures étoient poussez, s'avisa, qu'ils avoient encore des troupes à la garde de leurs magnifiques tentes, qui n'avoient pas combattu. Prenant donc un détour, qui le conduisoit en

ce dieu-là sans être apperçu du gros de l'armée; il attaqua ses troupes, qui gardoient le camp, les tailla en pièces, prit la Princesse Fatime femme du Roi de Maroc, qu'il traita très cruellement, tua un des fils du Roi de Maroc, qui se défendit comme un lion, & fit un butin si grand & si riche, qu'il ne s'en est jamais fait de semblable; de sorte que, de par-tout, les escadrons & les bataillons Maures se tonnerent de se voir enfoncés avec tant de vigueur, & lâchant le pied le desordre se mit parmi eux; & peu de grand nombre après cela contribuèrent beaucoup à leur défaite. Le Roi de Portugal, de son côté, eut aussi l'avantage sur les troupes du Roi de Grenade, qui plierent devant lui; mais pour Alphonse, on peut dire qu'il combattit, & qu'il vainquit, par-tout. Don Pedro n'arriva qu'à la fin de la bataille, dont il fut au désespoir; il en fut encore d'avantage Alphonse, qui étoit cause, par son grand courage, qu'on l'avoit donnée plutôt; mais, il fut bien plus affligé, quand il sut, qu'Alphonse étoit couvert de gloire, qu'il n'avoit sauvé la vie, ou du moins la liberté du Roi; outre ce qu'il avoit fait pour

Quin.

DE MATHILDE. 273

Don Manuel, & qu'il connut enfin, qu'après avoir soutenu le siège de Tariffé, depuis le vingt trois de Septembre, jusqu'au treizième d'Octobre, que le siège fut levé, & la bataille gagnée, il avoit plus contribué que personne à mettre en déroute la plus formidable armée que les Maures eussent jamais eue, & avoit plus que nul autre fait gagner une bataille, en laquelle plus de deux cens mille Maures furent tuez, avec si peu de perte, que la chose étoit incroyable. Il est même certain, que le grand débris de cette nombreuse armée n'eut pas échappé à sa valeur, si la nuit ne fût survenue; ce qui donna lieu aux Maures de fuir plus sûrement. Aussi, tous les Historiens Espagnols ont-ils parlé d'Alphonse, comme d'un homme, qui avoit fait des choses plus qu'humaines à défendre Tariffé. Cependant, chacun se retirant sous son enseigne, Alphonse, après avoir envoyé dire au Roi de Castille, qu'il avoit laissé sous sa garde la Princesse Fatime, & plusieurs autres, entra dans Tariffé, pour attendre les ordres du Roi, qui lui manda, que, dès le lendemain au matin, il l'allât trouver pour recevoir

des marques de la plus grande reconnaissance qu'on pût avoir de toutes les obligations, que la Castille lui avoit, & de la vie, & de la liberté, qu'il lui avoit conservée. Dom Manuel en-voia aussi lui faire un compliment sur ce qu'il lui devoit. Mais, Alphonse, s'en retournant à Tariffé, rencontra Dom Juan, qui le conjura, après tant de services rendus au Roi, d'avoir la générosité de le prier de pardonner à Dom Fernand. Mais, ain, ajouta Dom Juan, que vous vous y portiez plutôt, je vous promets.... Non, non, interrompit Alphonse, ne me dites point de raisons pour m'y obliger: je vous promets de le faire de bonne grace; & je rémoignerai en cette rencontre, que je ne crains mes rivaux, que dans le cœur de ma maîtresse. Vous êtes trop généreux, repiqua Dom Juan; & je ferai toutes choses, pour ne mourir pas ingrat. Mais, pendant que ce grand nombre de Mures batus, défaits, & épouvantés s'enfuyoient à travers les monceaux de morts, qu'ils trouvoient durant plus de trois lieues, & que la nuit couvrait également la honte des vaincus, & la joie & la gloire des vainqueurs, le Roi de

Caf

Castille, qui jugea important qu'on fût promptement dans Seville, & dans Burgos, la grande victoire, qu'il avoit remportée, envoya la Princesse de Thunis, & les autres prisonniers, avec une escorte, & trouva même à propos d'envoyer Dom Pedro à Seville, dès le lendemain, pour faire remercier le Ciel de tant de bonheur. Il envoya dire aussi à Mathilde, que Dom Manuel étoit heureusement échappé d'un grand peril. Pour Alphonse, il écrivit en diligence à Mathilde; mais, ce fut en peu de paroles, & sans parler de ce qu'il avoit contribué à la victoire.

Les Maures sont vaincus, Madame, & les armes du Roi ont remporté la plus glorieuse victoire, qu'on eût qzé désirer. Je n'ai songé qu'à vous pendant le siège, & pendant la bataille; & je veux croire pour mon repos, que vous avez quelquefois pensé à l'homme du monde le plus amoureux, le plus fidele, & le plus respectueux, qui fût jamais : vous en connaissez le cœur, & je ne croi pas nécessaire de vous en dire le nom.

Alphonse ne dort gueres mieux
M 6 cet-

cette nuit, que les autres; il lui sem-
bloit pourtant, qu'il pouvoit, espérer
d'être plus heureux. Il voyoit, qu'il
avoit sauvé la vie à Dom Manuel, &
empêché le Roi de Castille, d'être es-
clave. Il voyoit, que la valeur à sou-
tenir le siège avoit mis ce Prince en
état de former une armée, qu'il s'étoit
ouvert un passage sans être secouru;
qu'il avoit plus defait de Maures lui
seul, que tous les autres Chefs ensem-
ble, qu'il avoit pris la Princesse de
Thunis, & fait un butin très-riche,
dont il ne demandoit rien au Roi. Il
voyoit encore, qu'il s'alloit acquies-
cer Dom Juan, favori de Dom Pedro, en
demandant la grace de Dom Fernand.
Enfin, il croioit, que Dom Manuel,
pourroit, par reconnoissance, vaincre
l'aversion, que Mathilde avoit à se ma-
rier; & qu'il n'étoit pas impossible,
qu'il cessât d'être misérable. Et toute-
fois parmi tout cela, il y avoit encore
quelque chose dans son cœur, qui le
faisoit craindre. Mais, enfin, dès le
lendemain matin, il fut trouver le Roi
de Castille. Ce Prince s'étoit logé
dans une maison de plaisir, qui s'étoit
trouvée dans son quartier, en atten-
dant, qu'il entrât dans Tariffe. Des
qu'il

qu'il vit Alphonse , il l'embrassa , & lui donna mille loüanges ; il lui dit, qu'il lui devoit la victoire, la liberté, & la vie, & qu'il n'y avoit rien, qu'il ne fût obligé de faire pour lui; mais, après l'avoir loué en public, il le fit entrer dans un cabinet, & lui commanda avec les paroles du monde les plus pressantes, & les plus obligantes, qu'il lui demandât quelque récompense des services, qu'il lui avoit rendus. Seigneur, lui dit Alphonse, ce que j'ai fait n'est rien en comparaison de ce que je voudrois faire pour le service de Votre Majesté; mais, puisqu'elle me le permet, je lui demande, pour sa propre gloire, de faire une action de clémence le jour même de sa victoire, & de vouloir pardonner à Dom Fernand, qui est blessé, & prisonnier à Tariffe, & frere d'un homme, qui a assez bien servi, en cette dernière occasion, pour mériter cette grace. Ce que vous me demandez, repliqua le Roi de Castille, est de plus d'importance, qu'il ne paroît, pour l'exemple; mais, que peut-on refuser à un homme, à qui on doit tout? Ainsi, je pardonne à Dom Fernand, pour l'amour de vous, à condition toutes-

fois, qu'il sera un an sans revenir à la Cour. Mais, Alphonse, ajouta-t-il, ce n'est pas ce que je desirer : je veux, que vous me demandiez quelque grâce considérable pour vous ; afin que j'aie le plaisir de vous l'accorder : cela ne m'empêchera pas, dans la suite, de faire plus que vous ne m'aurez demandé. Alphonse, qui n'avait que sa passion dans l'âme, se voyant pressé si obligamment par le Roi de Castille, crut qu'il ne devoit pas perdre cette occasion. Il se jeta aux pieds de ce Prince, & prenant la parole : Seigneur, lui dit-il, après que ce Prince l'eut relevé, si ce que j'ai fait merite quelque récompense, je demande à Votre Majesté, qu'elle m'accorde sa protection, & qu'elle fasse en sorte, que Don Manuel me donne Mathilde, que j'aime éperdument depuis que je suis revenu de mes voyages. Ah ! Alphonse, s'écria le Roi de Castille, que me demandez-vous ? Pourquoi voulez-vous que je sois ingrat ? Et pourquoi desirez-vous de moi la seule chose que je ne vous puis accorder ? Oui, Alphonse, demandez des Charges, des Gouvernements, rien ne vous sera refusé ; &

si j'avois une fille, je vous la donnerois avec joye; mais, pour Mathilde, il n'y faut pas penser: et si vous l'aimez bien, vous serez ravi de voir, que je suis résolu de la mettre dans peu de jours sur le Trône de Castille. Quoi! Seigneur, reprit Alphonse tout transporté de douleur, Votre Majesté veut lui faire épouser le Prince Dom Pedro? Non, Alphonse, repliqua le Roi: et, pour vous ouvrir mon cœur, non pas comme à un sujet, ni comme à un rival, mais comme à un ami qui m'a comblé de gloire par sa valeur, je vous disai, que, depuis que, par des sentimens de Politique je changeai de sentimens pour Constance mere de Mathilde, j'en ai eu un repentir continuél; et j'ai eu lieu de croire, que tous les malheurs qui me sont arrivés ne me sont venus que de-là: car, il est vrai, qu'il ne pouvoit pas y avoir un engagement plus solenniel. Cependant, comme des raisons d'Etat me portèrent à épouser l'Infante de Portugal, dont j'eus des enfans, la chose n'eut plus de remède. Constance épousa Rodolphe, comme vous l'avez vu, elle mourut en exil, et je suis persuadé que

je

je suis cause de sa mort, & qu'elle m'a haï jusqu'au dernier moment de sa vie. Depuis cela, Mathilde est revenue, & l'on peut dire que c'est Constance resuscitée, tant elle lui ressemble de sorte que, sans en rien témoigner, je l'ai aimée malgré moi, dès que je l'ai vue. Cependant, la Reine vivante, j'ai caché mes sentimens, puisque je ne les pouvois vaincre : mais, depuis qu'elle est morte, j'ai cru que, pour me rendre le Ciel propice, je devois mettre Mathilde sur le Trône que sa mère avoit dû occuper ; & cette amour innocente, si pleine de justice & de reconnaissance, s'est si fort emparée de mon cœur, qu'il n'est pas possible que je puisse changer de résolution. Don Manuel sçait mon dessein, & il en est très-content. C'est pourquoi, généreux Alphonse, après avoir vaincu tous mes ennemis, & m'avoir sauvé la vie, travaillez à vous vaincre vous-même, & m'empêchez une seconde fois de mourir. Mais, croyez après cela, que si vous me demandiez la moitié de mon Estat, je le partagerois avec vous, pourveu que vous ne me demandassiez pas Mathilde. Oui, Alphonse, poursuivit-il, je vous promets que vous serez

rez le premier & le plus heureux de tous les Sujets: car, sachant quelle est sa vertu, je ne vous exhalerai pas, quoi que vous m'avez avoué l'amour que vous avez pour elle. Ah! Seigneur, s'écria Alphonse, que ne suis-je mort sur le champ de la victoire, puisque je devois être assez malheureux pour être rival de mon maître, & un rival le plus infortuné qui fut jamais; car, enfin, je connois que les sentimens de votre Majesté en cette rencontre sont justes, grands, & genereux; que Mathilde est digne du Trône; & que je ne suis pas digne de Mathilde. Mais, Seigneur, puis-je encore, sans perdre la raison, après ce que votre Majesté m'a dit, oser lui dire, que je ne scaurois cesser d'aimer Mathilde; & tout ce que je puis faire par respect pour votre Majesté, & par amour pour elle, est de mourir desespéré. Le Roi se trouva alors fort embarrassé; car, les obligations, qu'il avoit à Alphonse, étoient si grandes & si recentes, que la douleur qu'il voyoit sur son visage lui donnoit de la confusion. Un moment après, le regardant comme son rival, il étoit au desespoir de lui être obligé: ensuite, il avoit une extrême envie

envie de savoir si Mathilde l'aimoit, & n'osoit s'en informer. Mais, pour Alphonse, il avoit une affliction qui n'ent jamais d'égale; car, en ce moment-là, il s'imagina que, puisque Don Manuel scavoit le dessein du Roi, il l'avoit fait scavoir à Mathilde, qui peut-être y consentoit; & dans ce sentiment, il étoit prêt d'expirer de douleur. & ce qui le tourmentoit encore, c'est que le Roi lui parloit si obligeamment en le refusant, qu'il n'avoit pas sujet de s'en plaindre. En cet état des choses, on vint avertir le Roi, que les Maures se rallioient en allant vers Algèze, & qu'on pouvoit craindre, qu'ils ne fissent quelque surprise, étant encore quatre fois plus en nombre que les Castillans. Seigneur, reprit alors l'affligé Alphonse, je supplie votre Majesté de me permettre de les aller forcer à se rembarquer; je le ferai sans doute, ajoûta-t-il en lui parlant plus bas: je ne puis mourir plus glorieusement qu'en cette occasion, ni cesser d'aimer Mathilde qu'en expirant; & vous verrez alors, Seigneur, jusques où je porterai la fidélité pour mon maître, & pour ma maîtresse. Allez, généreux Alphonse, lui répon-

dit

dit le Roi parlant bas aussi bien que lui : achetez de me noircir d'ingratitude ; mais , ne vous précipitez pas , je vous le défends ; & ne vous plaignez pas tout seul ; car , je suis aussi malheureux que vous. Ensuite plusieurs Capitaines étant entrez dans le cabinet du Roi , il donna ses ordres pour les troupes qu'il envoyoit avec Alphonse , qui partit à l'heure même : & pour lui il fut dans Tariffe , rendre grâces au Ciel de la victoire qu'il avoit obtenue , faisant travailler en même temps à repater les fortifications de la ville. Cependant , Alphonse écrivit à Mathilde en partant , & envoya un des siens lui porter cette Lettre.

JE pars, Madame, pour aller chercher la mort, de peur de vous empêcher d'être Reine : je ne sçai si je serai assez heureux pour la trouver. Je vous demande pardon de ne pouvoir me réjouir de la grandeur qui vous attend ; mais , je sçai bien que la plus violente & la respectueuse passion du monde mérite que vous soyez affligée de vostre propre bonheur, & que vous ne montiez au Trône, qu'en répandant quelques larmes sur mon tombeau.

Après

Après avoir baillé ce billet à un des siens, il fut où son desespoir & son courage l'appelloient, & il y fut avec une douleur mortelle. Ah! infortuné Alphonse, disoit-il en lui-même; après avoir donné tous les ordres nécessaires pour la marche de ses troupes, & pour envoyer reconnoître les ennemis, te voilà plus plus malheureux que tu n'as jamais été! Tous tes rivaux ne sont rien, en comparaison de celui qui fait aujourd'hui ton infortune. Dom Felix n'est plus, Dom Fernand ne fut jamais aimé, Dom Pedro est haï. Le premier étoit un ami infidèle: le second n'a osé paroître rival d'un Prince maître de son frere; mais, ton Roi veut épouser ta maîtresse, il ne te fait nulle injustice; & tu n'as qu'à te plaindre de ta fatale valeur, & de ta cruelle destinée, qui fait que tout ce qui semble être pour toi t'est contraire. Si tu eusses rendu Tariffe, si tu n'eusses pas delivré ton Prince, tu ne serois pas en l'état où tu te trouves. Mais, que dis-tu, lâche que tu es? reprenoit-il: ne songes-tu pas, que Mathilde ne t'auroit pas estimé; & que si tu n'eusses pas sauvé le Roi, elle eut été exposée

à la cruauté de Dom Pedro ? Songe donc, Alphonse, songe, si tu serois assez genereux, pour t'éloigner pour toujours, & pour laisser Mathilde dans la liberté d'être Reine. Ah non ! ajouta-t-il en soupirant, je ne puis croire que Mathilde elle-même voulust que je fusse son sujet. O cruel amour ! ô tyrannique honneur ! qui m'empêche de me déterminer à rien ! Je respecte le Roi, j'aime Mathilde, & la gloire, & ces trois grands intérêts m'inspirent des sentimens si contraires, que je crois, que si je ne perds la vie, je perdrai la raison : mais, enfin, allons où nôtre destinée nous entraîne, vainquons & mourons, s'il se peut, afin d'être du moins regretté de ma maîtresse, & de mon maître. C'étoit en de pareils sentimens, qu'Alphonse alloit chercher les Maures qui s'étoient ralliés vers Algezire. Dom Fernand, de son côté, apprenant qu'Alphonse avoit obtenu sa grace du Roi, en eut plus de dépit que de joye ; & la vertu de son rival, & l'obligation qu'il lui avoit, lui furent un supplice insupportable. Le portrait de Mathilde, qu'il sceut à Tariffe être entre les mains d'Alphonse, lui tint en-

core

encore fort au cœur; & quand il pensoit, que sa maîtresse sauroit un jour, qu'il avoit donné sa peinture pour ne tomber pas au pouvoir, ni du Roi, ni d'Alphonse, il étoit dans une fureur, dont il n'étoit pas maître, & ne pouvoit se résoudre à souffrir, que celui, à qui il devoit la vie, eût la peinture de Mathilde. Mais, pendant que Dom Fernand raisonnoit ainsi, qu'Alphonse alloit chercher les Maures, & que les Rois de Castille, & de Portugal, donnoient tous les ordres nécessaires, en semblables occasions, Mathilde eut des sentimens bien différens; car, le jour, que l'armée de Castille devoit attaquer celle des Maures, elle fut dans une inquiétude effroyable, & fut toujours avec sa chère Lucinde, à faire des vœux pour la conservation d'Alphonse, ou à s'entretenir de lui; mais, lorsqu'elle reçut la Lettre, qu'il lui écrivit aussitôt après la victoire, elle en eut une joie extrême: elle fut pourtant modérée par l'arrivée de Dom Pedro, qui lui fit une visite, où il lui parla d'une manière si dure, & si ingrate pour Alphonse, qu'elle en eut beaucoup d'inquiétude. Mais, ce qui lui en donna bien davantage, fut la

le.

Seconde Lettre, qu'elle reçut de ce malheureux Amant; car, elle ne savoit rien du tout du dessein, que le Roi avoit de l'épouser, Dom Manuel lui ayant bien dit, qu'il étoit fort obligé à ce Prince; mais, ne lui ayant rien expliqué d'avantage : de sorte, qu'elle concluoit avec Lucinde, qu'il falloit, que cela regardât Dom Pedro. Le bruit, qui s'étoit répandu, qu'Alphonse avoit demandé la liberté de Dom Fernand, & l'avoit obtenue, l'embarraisoit encore; & il y avoit des momens, où elle craignoit, qu'Alphonse lui-même, par des sentimens d'ambition, ne se résolût à souffrir, qu'elle épousât Dom Pedro. Mais, lui disoit Lucinde, cela est hors d'apparence : ne voyez-vous pas, que sa Lettre est triste, tendre, & touchante? Hélas! répondit Mathilde, je le voi & je le sens : mais, je n'entends rien à tout cela; & ce qu'il y a de cruel, c'est que je revoi Alphonse, dans un nouveau péril, & dans quelque étrange Avanture que j'ignore, & que je ne puis deviner. Mathilde ne fut pas long-tems dans cette incertitude; car, le Roi de Castille obligea Dom Manuel de le devancer, pour aller parler à

à Mathilde, avant qu'Alphonse fût revenu, afin de lui proposer ce qu'il vouloit faire pour elle : mais, ce Prince ne lui avoit pas dit, qu'Alphonse en étoit amoureux ; parce que sachant, qu'il lui devoit la vie, il craignoit que la reconnoissance ne le empêchât de presser Mathilde, en cas qu'elle ne le voulût pas épouser : car, ce Prince appréhendoit, qu'elle n'aimât Alphonse, dont il voyoit, qu'elle étoit si tendrement aimée. Dom Manuel fut donc trouver Mathilde ; & comme elle avoit beaucoup de respect pour lui, elle le reçut aussi avec beaucoup de témoignages d'amitié, après le danger, qu'il avoit couru. Enfin, Seigneur, lui dit-elle, le Ciel vous a préservé d'un grand peril. Oui, ma fille, lui dit-il ; car, il l'appelloit ainsi ; mais, ç'a été par la valeur d'un de vos amis ; & le vaillant Alphonse m'a sans doute conservé le peu de vie, qui me reste : c'est pourquoi je vous prie, quand il sera revenu, de m'aider à reconnoître ce que je lui dois. Je le connois si genereux, reprit Mathilde, qu'il tire sa recompense de sa propre vertu ; mais, Seigneur, qui vous a obligé de revenir ici devant le Roi. C'est, répon-

pondit-il, pour vous apporter la nouvelle, que vous serez bien-tôt Reine. Moi ! Seigneur, reprit Mathilde. Ah ! de grace, ne me proposez rien, que je sois obligée de refuser : & soyez s'il vous plaît persuadé, que je ne veux régner, que sur moi-même ; & que Dom Pedro ne sera jamais mon mari. Me préserve le Ciel, reprit Dom Manuel, de vous proposer d'être femme de ce Prince ; car, je suis persuadé, que s'il se marie jamais, la vie de sa femme ne sera pas en sûreté. C'est le Roi, qui vous veut épouser, & qui, se repentant d'avoir autrefois manqué de parole à ma fille, veut réparer sa faute en vous épousant. Ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, si vous sçaviez en quels sentimens étoit la malheureuse Constance, & les commandemens qu'elle m'a faits en mourant, vous verriez bien, que je ne dois pas songer à épouser le Roi de Castille : & puis, Seigneur, vous me paroissez si persuadé, que Dom Pedro seroit capable de toutes sortes de violences, que je ne comprends pas comment vous pensez, qu'il épargnât la vie d'une personne, qui auroit épousé le Roi son pere, de qui il se trouveroit rival ; car, pour

N

vous

vous dire les choses comme elles sont, Dom Pedro veut que je sois, qu'il m'aime. Voulez-vous, que j'arme le fils contre le pere, & le pere contre le fils? Non, non, Seigneur, cela n'est pas possible; & je ne songe point à me marier: je n'ai nulle ambition, que celle de mourir libre; je vous supplie de ne me commander rien que je ne puisse faire. Mais, ma fille, reprit Dom Manuel, c'est être libre, que d'être Reine: & vous devez vous souvenir des persecutions, que nous avons souffertes pendant votre enfance. Seigneur, reprit Mathilde, je suis accoutumée à l'exil: j'ai une retraite en Avignon, qui ne me manquera jamais; & je vous supplie seulement de disposer le Roi à n'être pas surpris de se voir refusé. Dom Manuel la pressa encore; mais, ce fut inutilement. Cependant, Alphonse, ayant su, que les Maures n'avoient pas trouvé qu'ils fussent assez sûrement auprès d'Algezire, & avoient pris un autre chemin, changea aussi sa route; de sorte que, sachant mieux le pays, qu'ils ne le sçavoient, il fut les attendre à un assez long défilé; & comme ils n'avoient pas été avertis de sa marche,

ché, il acheva de les deffaire entiere-
ment : il prit même prisonnier un des
fils du Roi de Maroc ; qui se deffen-
dit avec beaucoup de courage. De
sorté que les deux Rois Maures ne
songèrent , qu'à mettre leurs person-
nes en sûreté : celui de Grenade se
sauva dans Marbelle, & le Roi de Ma-
roc fut s'embarquer avec une précipi-
tation si grande, que son propre che-
val fut pris. Ainsi, il s'en retourna en
diligence , en son païs, porter lui-mê-
me la nouvelle de sa deffaite, de peur
que si elle y fût arrivée plutôt que lui,
son fils aîné, appelé Abderame, ne se
faisist de sa couronne, & ne lui refu-
sât l'entrée de son Etat. Jamais on
n'a vû une telle chose ; car, ceux, qui
s'embarquerent, le firent avec tant de
précipitation, que beaucoup, pour s'em-
pêcher d'être tuez à terre, se noïe-
rent en voulant se jeter tous ensen-
ble dans leurs vaisseaux, dont ils lais-
serent même une grande partie. Mais,
Alphonse, après avoir chassé tous les
Maures, sans avoir trouvé la mort
qu'il cherchoit, envoya en avertir le
Roi, qui lui manda, qu'il croïoit à pro-
pos pour son service, qu'il se presen-
tât devant quelques places, dont les

Maures s'étoient emparés, avant que de retourner le trouver. Alphonse reçut cet ordre avec une extrême douleur; car, il crut que peut-être, à son retour, il trouveroit que le Roi auroit épousé Mathilde: puis, un moment après, il se repentoit de l'avoir cru. Non, non, disoit-il. Mathilde, qui a pu résister à la passion d'Alphonse, ne se rendra pas à l'ambition. Mais, hélas! disoit ce malheureux Amant, une couronne est plus difficile à refuser, qu'on ne pense. Allons donc soutenir la fidélité de Mathilde par notre présence, & reprocher au Roi de Castille, qu'il est ingrat, de vouloir ôter la vie à un homme, qui la lui a conservée. Mais, non, reprenoit-il encore: il faut aller dans le chemin de la gloire jusqu'au bout: & je ne puis craindre, que le Roi veuille forcer Mathilde à se pouiser; & si elle consent d'être Reine, je n'ai qu'à me résoudre à la mort. Allons donc achever de vaincre, avant que d'aller sçavoir si l'ambition aura vaincu l'amour dans le cœur de Mathilde. Mais, pendant qu'Alphonse s'en alla obéir aux ordres du Roi, les Rois de Castille & de Portugal allèrent ensemble jusqu'au lieu qui s'appel-

pelle Caçalla de la Sierra, où ils se séparèrent avec de grands témoignages d'affection. Le Roi de Portugal ne voulut pour sa part du butin, qu'une douzaine de cimenterres très-riches, qu'il emporta, pour les conserver comme une marque glorieuse de s'être trouvé à cette bataille : après quoi, le Roi de Castille fut reçu à Seville, avec toute la magnificence d'un triomphe. Jamais on n'a vu une joie, ni plus grande, ni plus universelle; & la seule Mathilde avoit une douleur incroyable de voir tant de marques de victoire, & de ne voir pas celui qui l'avoit véritablement remportée, puisque, sans Alphonse, on n'auroit pu vaincre. Elle fit cent résolutions différentes, en regardant cette superbe Entrée; mais, elle comprit à la fin, qu'elle ne pouvoit rien résoudre, qu'Alphonse ne fût revenu. Elle se trouva pourtant obligée de s'expliquer plus qu'elle ne le vouloit, parce que le lendemain le Roi lui fit une visite; car, encore que Dom Manuel eût dit au Roi, qu'il trouvoit de la répugnance dans l'esprit de Mathilde, il lui avoit par prudence adouci la chose : de sorte que ce Prince en l'allant visiter crût, qu'il la per-

suaderoit. Mathilde le receut avec respect ; mais , avec beaucoup de mélancholie sur le visage. Il me semble , lui dit ce Prince , que je vous trouve bien triste en un tems où la joye est si generale. Theodore & Lucinde , qui étoient avec elle , s'étant retirées par respect vers les fenêtres , laisserent à Mathilde la liberté de lui répondre. C'est un effet de mon malheur , Seigneur , reprit-elle modestement , d'avoir quelques chagrins particuliers , qui troublent la joye que j'ai du bonheur de ma patrie : mais , Seigneur , cela ne m'empêche pas de prendre toute la part que je dois à votre gloire. Prenez-en davantage à la vôtre , répondit-il , & souffrez , belle Mathilde , que je vous rende heureuse : si j'étois plus jeune que je ne suis , je vous parlerois de l'amour que j'ai pour vous , avec tous les termes , que cette passion inspire ; mais , je croi que la déclaration d'amour la plus noble qu'un Roi puisse faire , c'est d'offrir une couronne à sa maîtresse , & de mettre à ses pieds tous les lauriers dont la victoire l'a accablé. C'est ainsi , Madame , poursuivit ce Prince , que j'agis avec vous ; & je ne viens ici , que pour vous con-
ju-

jurer de vouloir être Reine de Castille, & de n'avoir pas la cruauté de me vouloir punir d'une faute pour laquelle Constance m'a tant haï. Seigneur, répondit Mathilde, je ne crois pas qu'il faille porter la vengeance au-delà du tombeau; & je proteste à votre Majesté, que j'ai toute la reconnoissance que je dois de l'honneur qu'elle me veut faire : mais, pour la reconnoître par une genereuse sincerité, je lui declare, que je ne la puis accepter, & que je ne l'accepterai jamais. Ah ! Mathilde, lui dit-il en l'éloignant encore davantage de Theodore & de Lucinde, ne desesperez pas un Prince que vous faites passer en un instant du plus grand bonheur du monde à la plus grande infortune. Songez bien, ajouta-t-il, à ce que vous dites. J'y ai pensé sérieusement, reprit-elle; & je vous supplie, Seigneur, de ne me condamner pas sans m'entendre. Je vous dirai en peu de mots, que je n'ai jamais voulu me marier, & que si j'étois capable de m'y résoudre, ce ne seroit pas pour être Reine. Ah ! je vois bien, repliqua le Roi, ce qui s'oppose à mon bonheur : vous aimez Alphonse; & j'ai le malheur d'avoir pour rival un

homme à qui je dois la vie, la victoire, & la liberté. J'avoüe hardiment, Seigneur, répondit-elle, que je préfère Alphonse à tous les hommes que j'ai jamais connus, que je lui ai des obligations infinies, que je viens de lui devoir la vie de Dom Mannel, & que je lui dois peut-être encore quelque chose d'aussi précieux, puisque sans lui je serois sous la puissance du plus injuste de tous les hommes. Mais, cependant, quelque estime, quelque reconnoissance, &, si je l'ose dire, quelque amitié que j'aie pour lui, je n'ai pu me résoudre de renoncer à la liberté en sa faveur; & si quelque chose m'y pouvoit porter, ce seroit le dessein que votre Majesté semble avoir de me vouloir forcer d'être Reine: car, enfin, Seigneur, si j'étois capable de me donner à quelqu'un, je serois la plus ingrate personne qui fût jamais, si ce n'étoit pas Alphonse. C'est pour-quoi, Seigneur, ne faites pas éclater un dessein qui ne vous seroit pas glorieux, & qui mettroit peut-être dans l'esprit du Prince Dom Pedro des sentimens indignes de son rang. Quoi! Mathilde, reprit le Roi, Dom Pedro vous aime: & il est possible, qu'un Prin-

Prince, qui ne s'aime pas lui-même, puisse vous aimer ? J'ai plutôt lieu, répondit Mathilde, de prendre les témoignages de son affection pour des marques de haine, que pour des marques d'amour. Mais, enfin, Seigneur, il veut que je le croie : il hait Alphonse, il l'a voulu perdre plusieurs fois ; & je ne dis cela à votre Majesté, que pour la porter plus aisément à me laisser en repos, à ne diviser point la Maison Royale, & à ne désespérer pas le malheureux Alphonse qui a eu le bonheur de servir si utilement votre Majesté : je ne lui demande pas à l'épouser, je ne veux que la liberté de n'épouser personne. Le Roi l'écoutoit & l'admiroit tout ensemble, & malgré qu'il en eut, il sentoit qu'il l'aimoit éperduement. Pour Don Pedro, lui dit-il, je ne m'en mets pas en peine : il est jeune, il est violent ; mais, il est mon fils : je sçaurai bien le faire rentrer dans son devoir quand il en sortira ; mais, pour Alphonse, j'avoue que je suis un ingrat. Mais, Mathilde, quand on aime véritablement, on ne peut jamais ~~rien~~ avoir de contraire à sa passion ; & tout doit céder à l'amour. Je pourrois & je devrois

sacrifier mon propre fils à Alphonse; mais, je ne puis, ni ne dois, me sacrifier moi-même. Je vous laisse donc huit jours pour y penser : &, afin que vous ne soyez pas importunée de Dom Pedro, je vais lui défendre de vous voir. Ah! Seigneur, reprit Mathilde, ce Prince violent fera périr Alphonse, s'il peut croire que c'est pour ses intérêts que vous l'empêchez de le voir. O! trop heureux Alphonse! s'écria le Roi, je voudrois être aussi aimé que toi, & avoir perdu la bataille : car, il me seroit plus agréable d'être vainqueur de Mathilde, tout vaincu que je serois, que d'être vainqueur des Maures. Après cela, il la quitta, & envoya querir Dom Pedro. On le trouva chez Jacinte entretenant Padille, qui venoit de voir la Princesse de Thunis, & les autres prisonniers. Jacinte avoit eu ordre du Roi d'en prendre soin. Il fut trouver le Roi son père, qui lui dit, que, pour des raisons qu'il sçauroit dans peu, il lui défendoit de voir Mathilde. Ah! Seigneur, lui dit-il, je vois bien que vous voulez récompenser Alphonse en la lui faisant épouser : mais, si cela est, il faut que je meure desespéré; car, je ne puis
soul-

souffrir qu'il soit heureux. Je vous assure, lui répondit le Roi, que ce n'est nullement mon dessein: obeïſſez ſeulement, & ne m'en demandez pas davantage. Dom Pedro s'en alla en murmurant: il fut retrouver Padille, & ſceut qu'elle étoit enſuite retournée parler à la Princeſſe de Thunis. Cependant, peu de jours après, Alphonſe revint: mais, il jugea à propos d'envoyer un de ſes Officiers appelé Leonce, dire au Roi, qu'il avoit emporté d'aſſaut Alcala & Bençaide, & qu'il s'étoit rendu maître de Priegos & de la Tour de Matréra. Il envoya auſſi le Prince Abohamar, qu'il avoit pris au dernier combat, & un grand nombre de chariots remplis de tentes magnifiques, de drapeaux, & de cimenterres, dont la plûpart étoient ornés de pierreries; & enſuite plus de deux mille chevaux d'une beauté merveilleuſe, & entre les autres, le cheval du Roi de Maroc, dont le mors étoit tout couvert de diamants d'un prix inſtimable. La vue de tant de choſes magnifiques, & le rapport que fit Leonce au Roi de ce qui s'étoit paſſé, lui donna de la conſuſion, du dépit, & de l'admiration pour Alphonſe:

mais, ne le fit pas changer sur le sujet de Mathilde. Il demanda à Leonce où étoit Alphonse, Leonce dit qu'il arriveroit le lendemain, & fit entendre adroitement, que, par modestie, il n'avoit pas voulu amener lui-même ce magnifique butin. Ensuite le Roi, après avoir donné ordre qu'on mit le fils du Roi de Maroc en une tour séparée des prisonniers qu'on gardoit moins severement, & ordonné de tout le reste, entra seul dans son cabinet, & Leonce fut chez Mathilde, à qui il ne dit autre chose sinon qu'Alphonse la verroit le jour suivant: elle fut surprise de ne recevoir point de Lettres de lui: mais, après avoir dit cela, il fut chez Lucinde, à qui il rendit un billet où il n'y avoit que ces paroles.

Je ne serai que demain à Seville pour tout le monde; mais j'y serai ce soir pour vous: faites, s'il se peut, que je puisse voir l'incomparable Mathilde, sans qu'on le sache, afin que je puisse savoir quel sera mon destin: trompez le plutôt, pour me rendre cet office; car, il y va de mon repos, & peut être de ma vie.

Lucinde dit à Leonce qu'elle feroit
ce

ce qu'Alphonse desiroit : elle n'écrivit pas ; car, cet Officier ne devoit pas retourner vers Alphonse. Cependant, ce malheureux Amant quitta tout son train, & ne mena qu'un Ecuyer avec lui, s'en retournant à Seville, le plus triste & le plus infortuné du monde ; car, il craignoit & il eseroit : mais, la crainte étoit bien plus forte que l'esperance. Comme il alloit donc s'entretenant lui-même ; il entendit des chevaux derriere lui, qui venoient avec precipitation, & vit Dom Fernand, qui avoit été mis en liberté, & qui avoit sceu, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il lui devoit la vie, puisque sans lui le Roi de Castille l'eust fait punir en sujet rebelle, & lui eust fait perdre la tête. Ah ! Alphonse, s'écria Dom Fernand, qu'il est fâcheux d'avoir tant d'obligation à un rival qui va être le plus heureux de tous les hommes ! Mon destin, reprit Alphonse, n'est pas tel que vous le pensez, & vous êtes peut-être moins infortuné que moi. Cela ne peut être, repliqua Dom Fernand. Mais, généreux Alphonse, puis-je vous avoir encore une obligation, qui me sera plus sensible que toutes celles que je vous

ai déjà? C'est de me rendre le portrait de Mathilde, que je sçai, vous être tombé entre les mains pendant le siège de Tariffe. Songez, que vous l'allez voir, & que je suis un misérable, qui ne la verrai peut-être jamais. Ne refusez donc pas cette grace à un infortuné, qui n'en peut espérer d'autre. Ce que vous me demandez n'est pas juste, reprit Alphonse: & un cœur, qui sçait bien aimer, est incapable de se défaire d'une chose si précieuse. Ah! Alphonse, repliqua Dom Fernand, si vous me refusez, je crains que la reconnoissance que je vous dois ne devienne plus foible, & que ma passion ne soit la plus forte. Vous ferez ce qu'il vous plaira, répondit froidement Alphonse; mais, je ne vous rendrai pas le portrait de Mathilde: elle ne vous l'a pas donné, vous l'avez donné volontairement, je l'ai eu par hazard & par bonheur, & je le sçaurai bien garder. Encore une fois Alphonse, dit Dom Fernand, ne me forcez point à être ingrat: vous allez être heureux, vous méritez de l'être, vous avez sauvé l'Estat, & vous m'avez sauvé moi-même. Allez donc jouir de votre bonheur: possédez Mathilde, j'y

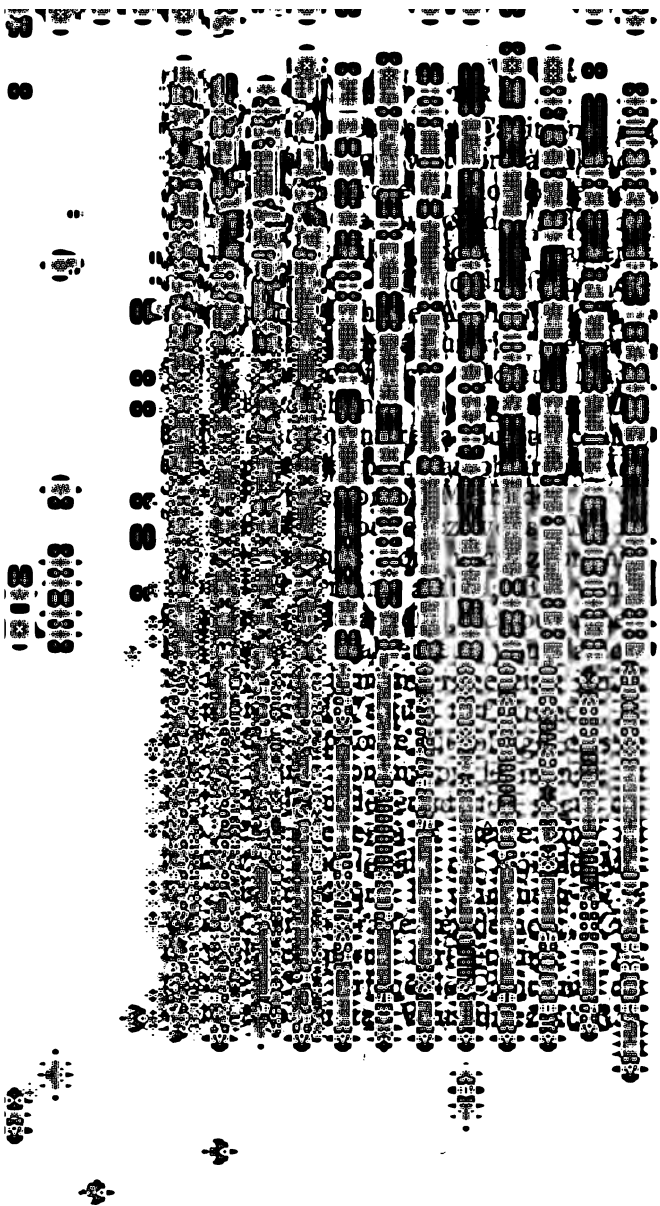
j'y consens malgré moi ; mais , rendez-moi son portrait. Pour vous témoigner, dit Alphonse, que je fais tout ce que je puis, je m'engage à vous envoyer le portrait de Mathilde, si Mathilde peut être à moi. Ah ! Alphonse, dit Dom Fernand, quelle condition m'imposez-vous ? Otez-moi plutôt la vie ; car, aussi bien, ajouta-t-il transporté de fureur & d'amour, on ne peut jamais rien devoir à un rival. Alphonse, qui étoit affligé, répondit fierement à Dom Fernand, qu'il étoit las d'obliger un ravisseur de Mathilde ; de sorte que Dom Fernand mettant l'épée à la main, comme un furieux, il fit douter un instant s'il se vouloit tuer lui-même, ou s'il vouloit tuer son rival. Alphonse, mettant aussi l'épée à la main, gagna la croupe de son cheval, lui arracha son épée, & la lui rendit. Dom Fernand, honteux de son action, & confus de la générosité de son rival, lui demanda pardon de sa violence. Et, prenant la parole, Du moins, dit-il, trop heureux Alphonse, quand vous serez encore plus heureux que vous n'êtes, dites à Mathilde, que l'amour que j'ai pour elle est si grande, qu'elle m'a forcé d'être ingrat.

grat. Après cela, Dom Fernand poussa son cheval, & s'enfonça dans un bois qui étoit assez proche, sans attendre nulle réponse. Cependant, Alphonse attendit qu'il fust nuit; & comme les jours étoient déjà assez courts, il entra dans la ville sans craindre d'être connu, & fut chez Lucinde par des rues détournées. Il envoya son Ecuyer auparavant: on lui ouvrit la porte du jardin, il fut enfin dans le cabinet de Lucinde, où Mathilde sans sçavoir qu'il y deust venir, s'étoit rendue. Quand elle vit Alphonse, elle fut agreablement surprise; car, enfin, elle le voyoit couvert de gloire, & ayant échappé mille perils: mais, après ce premier mouvement de joye, elle fit un grand soupir, & regarda Alphonse d'une maniere qui l'affligea sensiblement. Helas! Madame, lui dit-il, que me disent vos yeux? Ne regardez-vous déjà comme un sujet, & ne me regardez-vous plus comme un Amant respectueux & fidelle, qui vient à vos pieds recevoir l'arrêt de sa mort? L'état où je me trouve est si malheureux, reprit Mathilde, que je ne puis répondre de mes propres sentimens. Mais, Madame, repliqua Alphonse

phonse en soupirant, pouvez-vous me dire du moins, si vous voulez être Reine; si l'ambition m'a chassé de votre cœur, & si vous avez résolu ma mort, en vous résolvant d'épouser le Roi? Helas! Alphonse, répondit-elle, que voulez-vous que je vous dise? Ne sçavez-vous pas bien, que je ne veux épouser personne? Je ne sçai que trop, Madame, reprit-il, que vous ne m'avez pas voulu épouser; mais, il y a une grande différence entre Alphonse & le Roi de Castille: &, pour vous ouvrir mon cœur en une si triste occasion, j'ai lieu de craindre, que votre aversion pour le mariage n'ait été un effet de votre ambition, &, qu'à moins que d'épouser un grand Roi, vous n'ayez pu vous y résoudre. Ah! Alphonse, lui dit-elle en soupirant, vous êtes plus ingrat que vous ne pensez: & si ce n'étoit, que je viens de vous devoir la vie de Dom Manuel, j'aurois bien de la peine à ne me plaindre pas de vous. Helas! Madame, reprit Alphonse, si vous sçaviez tous les sentimens de mon cœur, vous me plaindriez au lieu de vous plaindre de moi: car, enfin, je ne suis pas assez préoccupé,

cupé pour ne pas connoître, que si la générosité, opposée à l'amour, pouvoit subsister avec une grande passion, je devrois m'exiler volontairement pour toujours, ou mourir à vos pieds en vous priant de monter au Trône de Castille; & je trouve moi-même, que j'ai une audace & une injustice extrême de prétendre que vous deviez refuser une couronne pour l'amour de moi: mais, malgré tout cela, mon cœur le desiré, mon amour le prétend, & je mourrai à vos yeux, si vous me préférez qui que ce soit. Non, non, Alphonse reprit-elle, ne craignez pas que cela puisse arriver, je vous ai l'obligation de m'avoir offert une fois de renoncer à toute sorte d'ambition pour l'amour de moi: je veux faire la même chose pour l'amour de vous; & je vous confesse hardiment, que, sans cette occasion, qui me fait ce me semble trouver de la gloire à refuser d'être Reine, vous auriez peut-être ignoré toute votre vie jusqu'où va la tendresse de mon cœur pour vous. Mais, je vous confesse, que je ne puis souffrir, que vous me puissiez soupçonner de vous quitter pour la fortune: votre mérite & votre vertu vous ont mis
dans

dans mon cœur au-dessus de tous les Rois de la terre. Je vous en ai fait un secret, de peur de vous donner lieu de me soupçonner de trop de foiblesse; mais, en cette rencontre, où il s'agit de faire voir de la fermeté, en méprisant ce qui a accoutumé d'éblouir tout le monde, vous verrez si je sçai être fidelle, & si je ne tiendrai pas plus que je ne vous ai promis. Ah! Madame, s'écria Alphonse, ce n'est pas assez de mourir mille fois pour reconnoître ce que je viens d'entendre. Mais enfin, Alphonse, reprit Mathilde, songez vous-même, si, après avoir rendu de si grands services, que vôtre ambition peut aspirer à tout, vous pourrez vous résoudre à renoncer à toutes sortes de prétentions, & à être malheureux; car, je prevois bien que mon refus va vous attirer mille infortunes. Songez donc encore une fois, si vous pourrez vous y résoudre. Ah! Madame, que me demandez-vous? s'écria Alphonse. Cröyez, je vous en conjure, que je suis résolu à l'exil, à mille supplices, & à la mort même, plutôt que de souffrir que vous soyez jamais à personne. Comme ils en étoient-là, on entendit un grand bruit,
&



lui dit-il, que je ne lui demande pour toute récompense du peu de service que je lui ai rendu, que de laisser Mathilde en liberté. Cependant, cette belle personne fut conduite par un autre Officier chez Theodore, avec qui elle demeurait. Elle y fut gardée, non pas en prisonnière, mais comme si elle eût déjà été Reine. On sut après, que ce qui avoit causé la prison d'Alphonse, fut, qu'ayant mandé le matin au Roi, qu'il n'arriveroit que le lendemain, ce Prince fut pourtant averti, qu'il étoit venu le soir, qu'il étoit entré chez Lucinde, & que Mathilde y étoit: & ce fut par l'artificieuse Padille, que cela fut découvert; car, elle avoit gagné une des filles de Mathilde, qui le lui manda: de sorte que le Roi de Castille, ne doutant pas que cette entrevue ne fût contre lui, & croyant même, qu'elle se faisoit pour concerter ensemble de sortir de Séville la nuit suivante, son amour le troubla de telle manière, que ce Prince oublia tout ce qu'il devoit à Alphonse, pour s'assurer de lui & de Mathilde. Mais, après avoir donné ordre qu'on lui amenât Alphonse, il ne put se résoudre à le voir, & l'envoia en pri-

prison. Cette aventure fit un éclat terrible dans la Cour, & tout le monde plaignoit Alphonse: cependant, on ne disoit qu'il que ce soit à cet illustre prisonnier, & il ne sçavoit nulle nouvelle; mais, pour Mathilde, le Roi la voyoit tous les jours, & lui faisoit parler continuellement par Theodore, qui étoit fort ambitieuse: on empêcha même Lucinde de voir Mathilde; & le Roi dit à Dom Manuel, qu'il vouloit, qu'il contraignit Mathilde à l'épouser: mais, Dom Manuel fut assez généreux, pour lui dire, que, quand il avoit parlé la première fois à Mathilde, il ne sçavoit pas, ni qu'Alphonse l'aimât, ni qu'elle eût nulle amitié pour lui; mais, que l'ayant sçu depuis, il ne pouvoit en honneur la forcer d'abandonner un homme à qui il devoit la vie. Le Roi, écoutant cela comme un reproche qu'en lui faisoit, s'emporta, & contre Dom Manuel, & contre Alphonse, & même contre Mathilde: il convenoit pourtant, qu'il devoit toutes choses à Alphonse, & offroit de le faire le plus grand de son Etat, si Mathilde vouloit être Reine; mais, en même tems, il n'y eut point d'injustice dont il ne parût qu'il seroit capable,

ble, si elle ne changeoit de sentimens. Pendant tout cela, Alphonse étoit au plus malheureux état qu'on se puisse imaginer; car, il se figuroit à tous les momens, qu'on viendrait lui annoncer que Mathilde auroit été forcée d'épouser le Roi. Mathilde, de son côté, étoit en une appréhension continuelle pour la vie d'Alphonse: car, elle se souvenoit, que le Roi de Castille, dans le commencement de son regne, avoit fait assassiner un Prince intime ami de Dom Manuel; de sorte qu'elle croioit qu'il étoit encore plus aisé de se porter à se deffaire d'un rival. Ainsi, elle craignoit quelquefois, que sa fidélité ne coûtât la vie à Alphonse; & c'étoit la seule chose, qui la tourmentoit: car, du reste, elle trouvoit de la gloire, & du plaisir, à refuser d'être Reine. Elle craignoit encore, que Dom Pedro ne fît de son côté quelque chose pour le perdre; & elle se voyoit enfin sans aucune consolation. Cependant, cette violence fut blâmée de toute la terre; & ces deux vertueuses personnes furent plaintes universellement: les gens de guerre murmuroient; & pensèrent se soulever. L'armée députa vers le Roi: les habitans de Tarrisse firent la même

me chose ; mais , cela même irrita encore ce Prince , & l'on ne pouvoit concevoir à quoi tout cela devoit aboutir. On voioit Dom Pedro continuellement avec l'adille , excepté quand elle étoit avec la Princesse de Thunis , & les autres prisonnières. Les choses aiant été quelques jours en cet état , une nuit qu'Alphonse repassoit toutes ses infortunes dans son esprit , il entendit quelques voix à la chambre qui étoit au dessous de la sienne ; car , dans la précipitation avec laquelle on l'avoit mené en ce lieu-là , on n'avoit pas pensé à l'éloigner davantage du Prince de Maroc , qui étoit au dessous de lui ; joint que , comme c'étoit un prisonnier sans crime , il ne s'agissoit simplement que de répondre de sa personne. Alphonse prêtant donc l'oreille attentivement , il entendit , que celui qui parloit disoit au Prince de Maroc , qui entendoit fort bien l'Espagnol , Ne vous informez pas du lieu où je veux vous conduire. Il ne put oûir la réponse ; mais , il entendit , qu'on ouvroit la porte , qu'on montoit l'escalier , & qu'on s'arrêtoit avec une tierce personne , dont il ne put reconnoître la voix : mais , il comprit par ce
que

que cet inconnu dit au Prince de Maroc, qu'il n'avoit pas voulu entrer dans sa chambre, de peur d'être entendu par un soldat, qui conchoit dans sa garde-robe; & que l'Officier, qui avoit ouvert la chambre, avoit mieux aimé le faire sortir dans l'escalier, afin d'être plus seurement, & plus loin de ceux qu'il pouvoit craindre. Alphonse, entendant cela, s'approcha doucement de sa porte, & entendit distinctement ces paroles, quoi qu'elles fussent prononcées assez bas: Ne me demandez point, qui veut delivrer la Princesse de Thunis, les autres prisonnières, & vous; & promettez seulement de donner un asyle à ceux qui vous auront delivrez, quand on vous aura envoyez à la Cour de Grenade, où vous serez en seureté. Alphonse entendit, quoi qu'avec peine, que ce Prince jura, qu'il garderoit inviolablement ce qu'il auroit promis, & qu'il promettrait toutes choses pour obtenir la liberté de la Princesse Fatime, & la sienne; mais, il demanda, comment cela seroit possible? On lui dit donc, que, dans deux jours, précisément au milieu de la nuit, on mettroit le feu en plusieurs endroits de la ville; & que, pendant cette confusion, on viendrait à lui, qu'on le tireroit de

O

la

la tour où il étoit, qu'on en feroit tout
tant de la Princesse, & des autres pri-
sonnières, & qu'en les tirant de leur
prison, on mettroit aussi le feu au lieu
d'où on les tireroit, afin qu'on pût
croire, qu'elles s'étoient brûlées ; mais,
qu'il ne s'informât pas davantage, qui
conduisoit cette entreprise, & qui ne
pouvoit manquer de réussir. Le Prin-
ce de Maroc promit tout ce qu'on de-
sira ; & Alphonse se demanda plusieurs
fois, s'il ne songeoit point, & s'il avoit
bien entendu : mais, enfin, n'en pou-
vant pas douter, il se trouva dans un
embarras extrême. Il s'imagina, que
cette entreprise venoit de Dom Pe-
dro, qui, sans rien considérer que sa
passion, vouloit faire tout périr. Il crut
même, que Mathilde avoit épousé le
Roi ; & que c'étoit cela, qui causoit
cet horrible dessein. puis, un moment
après, il se figuroit, au contraire, que
Mathilde résistoit au Roi, & que Dom
Pedro faisoit cette violence-là, pour
enlever Mathilde, afin que du moins
elle ne fût à personne. Mais, enfin, il
conclut toujours, que, de quelque
manière que ce fût, on devoit mettre
Seville en état d'être brûlée ; qu'on
pouvoit exposer le Roi & Mathilde à
mourir : & ne considéroit point, qu'il
pos-

pouvoit aussi être brûlé : car, comme il avoit perdu quelques paroles, il y avoit apparence, que ce qu'il n'avoit pas entendu, étoit qu'on mettroit aussi le feu à la tour où il étoit, quand le Prince de Maroc en seroit sorti, aussi bien qu'au lieu où étoit la Princesse de Thunis, quand elle en seroit sortie. Mais, Alphonse ne faisoit nulle reflexion sur sa propre conservation, & se trouvoit fort embarrassé pour faire avettir le Roi de Castille ; parce qu'il ne pouvoit donner nulle preuve de ce qu'il avanceroit : ne sachant pas même, si ceux qui alloient à sa chambre n'étoient pas de cette conspiration. Enfin, neantmoins, il fit supplier le Roi qu'il pût entretenir quelqu'un en qui il eût une entière confiance. Il se trouva, que l'Officier, à qui Alphonse donna cette commission, n'étoit pas de l'entreprise : c'est pourquoi il fit le message d'Alphonse au Roi, qui, croyant qu'il vouloit encore encore s'opposer à son intention, fut un jour entier à se resoudre ; de sorte que le peril s'avantpoit de moment en moment ; car, dès que le Roi eut parlé à Dom Pedro comme il avoit fait, & que ce jeune Prince eût vû ensuite qu'Alphonse étoit arrêté,

ré, que Mathilde étoit déjà gardée comme Reine de Castille; & qu'il ne la pouvoit plus voir, il entra en une rage si grande, qu'on n'a jamais rien vu de pareil: il comprit par-là, qu'il faisoit de nécessité que Mathilde fût Reine de Castille; ou que si le Roi se repentait, qu'elle épouserait Alphonse; & l'une ou l'autre de ces deux choses lui étoit insupportable. Il se cacha de Don Juan, qui lui étoit devenu suspect pour les intérêts d'Alphonse, & ne consulta que Padille & le Capitaine de ses Gardes, qui n'avoit servi en plusieurs violences, & particulièrement lorsqu'il avoit fait mettre le feu à la belle maison de Lucinde. Le souvenir de cet embrasement flattant même son imagination, il ne se fit pas un moindre plaisir de la pensée de pouvoir brûler Séville, qu'un autre Prince s'en étoit fait autrefois de celle de pouvoir brûler Rome. Il ne cherchoit la diversité que dans les crimes, & ne se soucioit pas d'en trouver aux moyens qu'il employoit pour les commettre; ainsi, il eut encore recours au feu, pour satisfaire la rage, plutôt que son amour. Padille fut ravie de se voir dans cette confiance, & ne douta point qu'elle
ne

ne vint à s'emparer de son esprit. Ils parlerent donc de l'état des choses : & comme, dans la fureur où étoit Dom Pedro, tout étoit devenu fureur dans son ame, il ne songea plus à Mathilde, comme un Amant qui vouloit être heureux, mais comme un furieux qui la vouloit ôter également : & au Roi, & à Alphonse. Padille proposa de mettre en liberté, & les prisonnières, & le Prince de Maroc ; & de supposer qu'ils avoient gagné leurs gardes ; mais, Dom Pedro ajouta, qu'il falloit mettre le feu aux lieux d'où on les avoit tirez. Padille promit qu'une des femmes de Mathilde feroit ce qu'elle voudroit : & Dom Pedro s'assuroit de suborner quelques-uns de ses gardes, pour la lui livrer, & qu'en suite on la meneroit avec la Princesse de Thunis & le reste des prisonniers, & que de cette sorte il l'ôtéroit, & au Roi, & à Alphonse, & la retireroit quand il voudroit. Padille fit semblant de vouloir s'opposer à une partie de cette violence ; mais, enfin, ils en convinrent ; & ce fut le premier jour de leur union, étant certain que depuis cela Dom Pedro aimait Padille avec une passion extrême : & il ne faut pas s'étonner si une amour née dans le crime, & dans la rage,

eut des suites si funestes ; car, toute la terre a sceu, que ce fut cette dangereuse personne, qui, plusieurs années après, fit que Dom Pedro mit Blanche de Bourbon, la femme en prison, & qu'il la fit empoisonner. Mais, enfin, Dom Pedro, ayant résolu cet horrible dessein, se mit en devoir de l'exécuter ; & comme il n'épargnoit rien pour le faire réussir, il en vint à bout. Il gagna deux gardes de Mathilde, & un Officier de la tour où étoit le Prince de Maroc : & Padille répondit de celui qui gardoit la Princesse de Thunis, qui étoit amoureux d'elle, il y avoit long-temps. Enfin, la chose fut conduite à tel point, qu'elle se devoit exécuter la nuit suivante ; de sorte qu'Alphonse étoit dans une impatience extrême, de voir que le Roi ne lui en voyoit personne ; mais, à la fin, il pressa encore ce même Officier, & l'obligea d'aller dire au Roi qu'il s'agissoit de sa propre conservation ; de sorte qu'il lui envoya Dom Gonçalves, en qui il se confioit. Dès qu'Alphonse la vit, il lui conta ce qu'il avoit entendu, jusques aux moindres circonstances, après quoi il la conjura de dire au Roi, qu'il s'estimoit encore heureux dans son infortune, de pouvoir lui rendre

dre ce service-là. Il pria Gonçalves de lui dire des nouvelles de Mathilde ; mais , Gonçalves lui répondit , que le Roi lui avoit défendu de lui en rien dire. Ah ! injuste Prince , s'écria Alphonse , c'est porter la cruauté trop loin ; mais , fais ce que tu voudras , tu ne saurois m'empêcher d'être jusqu'au dernier moment , & sujet fidelle , & constant Amant. Allez donc , Gonçalves , lui dit-il , les momens sont précieux ; & je suis persuadé , que la nuit prochaine sera fatale au Roi , s'il n'y donne ordre. Mais , que peut faire ce Prince , lui répondit Gonçalves , ne sachant point qui sont les conspirateurs. Il peut , repliqua Alphonse , changer le Prince de Maroc de prison , & changer aussi tous ceux qui le gardent , faire la même chose à la Princesse de Thunis & aux autres prisonnières , observer bien ceux qu'on ôtera ; car , croyant que leur trahison est découverte , quelqu'un des conspirateurs s'étonnera , & se fera connoître par sa crainte. Don. Gonçalves rapporta fidèlement au Roi tout ce qu'Alphonse lui avoit dit. Cette action le toucha sensiblement : il trouva l'expédient qu'Alphonse avoit proposé très-bien. Il fit donc mettre sous les ar-

mes les troupes qu'il avoit à Seville, fit changer de lieu au Prince de Maroc, & l'envoya à Burgos, & la Princesse de Thunis à Medina-Sidonia. Cet ordre étonna quelques-uns de ceux qu'on avoit gagnés qui s'enfuirent, & un Officier de la tour où étoit le Prince de Maroc se trouva poignardé dans les rues le lendemain; & l'on ne douta pas que les Chefs de la conjuration ne l'eussent fait mettre en cet état pour l'empêcher de parler. Cependant, Dom Pedro faisoit l'empresse à vouloir sçavoir la cause de ce changement; mais, le Roi ne lui en dit autre chose, si-non qu'il avoit jugé à propos d'éloigner davantage ces prisonniers. Il étoit pourtant vrai, qu'un des conspirateurs, hardi & habile, avoit fait demander une audience secrète au Roi, qui la lui accorda, avec toutes les précautions qui pouvoient mettre sa personne en seureté. Cet homme l'avoit même obligé par serment, à lui pardonner, & à lui donner quelque récompense. Le Roi lui promit, ce qu'il voulut, ensuite de quoi, il lui conta la conjuration d'un bout à l'autre, & le Roi connut alors clairement, qu'il devoit encore une fois la vie à Alphonsse, & congédia cet homme, lui tint sa parole,

role, & lui commanda de ne révéler à qui que ce fût les Chefs de cette conjuration. Mais, après cela, se trouvant seul, il repassa dans son esprit, cette terrible aventure, & cet effroyable péril, & pour lui, & pour Mathilde. Il eut honte de son ingratitude pour Alphonse : & par un sentiment d'amour, il eut peur, que Dom Pedro, s'il épousoit Mathilde par force, ne se portât à la dernière extrémité, & contre elle, & contre lui. Il commença même de croire, que le Ciel le punissoit d'avoir voulu contraindre la fille d'une personne à qui il avoit manqué de parole, & d'être ingrat envers un homme ; à qui il devoit toutes choses ; & cet affreux péril, qu'il venoit d'éviter, lui mit un véritable repentir dans l'ame. Pense, disoit-il, Prince malheureux, que sans Alphonse, Mathilde seroit, ou esclave entre les Maures, ou réduite en cendre : pense, que tu serois peut-être toi-même, ou brûlé, ou assassiné. Cesse donc d'être injuste, pour commencer d'être heureux : renonce enfin à l'amour, & ne renonce plus à la gloire. C'en est fait, ajouta-t-il, je me veux vaincre moi-même. Mais, le pourrai-je, foible & malheureux que je suis ? reprenoit-

il. Qui, il le fait, & par amour pour Mathilde, & par reconnoissance pour Alphonse, & par un intérêt de gloire, pour moi-même. Si tu épousas Mathilde, disoit-il, tu aurois contre toi, & ton propre fils, & celui à qui tu dois toutes choses; mais, si tu la donnes à Alphonse, il te défendra contre Dom Pedro, comme il t'a défendu contre les Maures. Pense donc, qu'en cette rencontre, la Politique veut ce que la Justice & la Gloire demandent. Resou-toi, ou par vertu, ou par raison, ou par intérêt, ou par amour; & ne balance pas davantage. Il hésita poutant encore quelques tems: il se tût, il marcha en rêvant, il souffrit, il fut prêt de se repentir de tant de sentimens vertueux. A la fin, il commanda, qu'on dit à Dom Pedro, qu'il vouloit parler à lui; mais, il n'étoit pas en état d'obéir: car, étant sur desespoir de ce qui étoit arrivé, il étoit allé à la chasse, pour cacher son chagrin, & ne sachant presque ce qu'il faisoit, son cheval s'étant cabré l'avoit renversé, & il étoit blessé considérablement à une jambe; de sorte qu'on l'avoit mis à un château proche du lieu où il chassoit. Le Roi, le sachant, se contenta de lui envoyer ses Chirurgiens; & son

habile

habile Prince cacha par Politique la part qu'avoit Dom Pedro à ce qui s'étoit passé; mais, il envoya querir Alphonse, & Dom Manuel en même tems, sans s'ouvrir à ceux qui porteroient cet ordre. Cependant, le malheureux Alphonse ne scavoit que penser, lorsqu'on le conduisoit vers le Roi. Est-ce, disoit-il en lui-même, pour rendre hommage à Mathilde en qualité de Reine, ou pour me faire mourir de douleur, en la voyant au pouvoir d'un autre. Mais, enfin, on le fit entrer dans le cabinet du Roi, où il demeura seul auprès de lui, excepté Dom Manuel. Lorsque le Roi le vit, il fut fort ému; mais, se faisant un grand effort, Enfin, Alphonse, lui dit-il, je cede à votre vertu: je suis honteux de vous devoir tant de fois la vie, & de vouloir vous rendre malheureux; je vous rends la liberté, & je laisse à Dom Manuel celle de vous donner Mathilde. Ah! Seigneur! s'écria Alphonse, en se jettant à genoux, puis-je croire ce que j'entends? Oui, Alphonse, ajouta ce Prince: mais, c'est à Dom Manuel à porter cette nouvelle à Mathilde. Car, si je la vois, je n'oserois répondre de ne me repentir pas de m'être repenti. Seigneur, reprit Alphonse,

se, s'il faut s'exposer à mille perils pour
Votre Majesté, j'y consens avec joie.
Et pour moi, dit Dom Manuel, je me
trouverai le plus heureux du monde,
d'obéir toute ma vie à un Prince, qui
se soumet à la Raison, contre ses pro-
pres Inclinations. Hé de graces, ré-
prit le Roi, ne me lésiez point tant :
faites seulement, que Mathilde cesse
de me haïr, & qu'Alphonse ne se sou-
vienné plus de mon injustice pour lui.
Non, Seigneur, reprit-il, je ne me
souviendrai jamais que de vos bontez.
Allez donc, dit-il, à Dom Manuel,
conduire Mathilde à Lerma : car, en-
côre une fois, si je la revolois, je ne
serois peut-être pas assez fort contre
mon propre cœur ; & je permets à Al-
phonse de vous y salver, & de l'épou-
ser si elle le veut. Il ne fut jamais une
joye égale à celle d'Alphonse, & ja-
mais commandement ne fut si prompte-
ment executé. Dom Manuel mena Al-
phonse à Mathilde, qui fut si surprise,
qu'elle ne put témoigner son étonne-
ment. Enfin, ma fille, lui dit-il, vous
êtes libre. Le Roi consent, que vous
épousiez Alphonse : je vous le com-
mande autant que je le puis, & la Rai-
son vous l'ordonne : car, enfin, quand
vous serez sa femme, vous ôterez tout
su-

fuier, & au Roi, & au Prince Dom
 Pedro, de vous persécuter, comme ils
 ont fait. Ah! Seigneur, interrompit
 Alphonse, voyant que Mathilde rou-
 gissoit, & ne répondoit pas, je vous
 conjure de n'employer, ni le nom du
 Roi, ni votre autorité, pour me rendre
 heureux, & que je ne doive Mathil-
 de, qu'à Mathilde même. J'avoue,
 dit cette charmante fille, avec une
 modestie pleine de douceur, que si j'a-
 vois suivi mon inclination, je n'aurois
 jamais consenti à ce que vous desirez,
 quoi qu'il me vous estime plus que je ne
 le puis exprimer. Mais, puisque Dom
 Manuel, à qui je dois toute sorte de
 respect, me l'ordonne, je ne craindrai
 pas de dire devant lui, que, dès que
 j'ai pu avoir le plaisir de refuser une
 couronne, pour l'amour de vous, j'ai
 cru, que vous ayant donné cette mar-
 que de mon affection, je ne devois
 plus refuser de rendre nôtre fortune in-
 separable; & qu'une amitié aussi forte
 ne vous paroîtroit pas assez innocente
 sans cette condition: car, si je vous
 n'avois pu toujours cacher, vous au-
 riez eu bien de la peine à me faire
 changer de sentimens. Quoi qu'il en
 soit, j'obéirai à Dom Manuel; mais,
 ce sera à condition, que vous ferez

pour moi ; ce que j'ai fait pour vous
 s'est à dire, que vous renoncerez à la
 Cour & à l'Ambition : car, je ne pour-
 rois plus vivre sous la domination de
 deux Princes, qui ont eu tant d'injus-
 tice, & pour vous, & pour moi. Hé-
 las ! Madame, peupit Alphonse, je suis
 prêt de vous suivre dans une lie in-
 habitée ; si vous y voulez aller : vous
 m'y tiendrez lieu de patrie, de fortune,
 & de gloire. Oûi, Madame, vous
 me ferez toutes choses ; & je suis si
 charmé de votre vertu, aussi bien que
 de votre beauté, que je vous préférerois
 à toutes les couronnes du monde.
 Dom Manuel trouva en effet très à
 propos, qu'ils s'éloignassent de la Cour,
 sous quelque honnête prétexte. Mais,
 enfin ; dès le lendemain, Dom Ma-
 nuel mena Mathilde à Lerma, accom-
 pagnés de sa chère Lucinde, & de
 Theodore ; qui étoit pourtant fâché,
 que sa parente ne fût pas Reine. Al-
 phonse y fut en même tems ; & ce
 jour-là même Mathilde reçut une Lettre
 de Petrarque, qui étoit revenu en
 Avignon, après avoir été long-tems à
 Rome, à sa patrie, & à Parme. Elle
 en reçut aussi une de Laure, & une
 d'Anselme, qui lui mandoit, que, pour-
 veu qu'elle sortit de Castille, tous ses
 mal-

malheurs seroient passez. Cette Lettre la confirma puissamment dans le dessein qu'elle avoit : car, après ce qui lui étoit arrivé, elle ne pouvoit plus mépriser ses prédictions. Deux jours après, leurs nocces se firent sans cérémonie ; mais, avec tant de joie, que jamais l'amour n'en a tant donné qu'Alphonse en avoit. Mais, pour assurer leur bonheur, sçachant que le Roi vouloit envoyer un Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Rome, qui étoit en Avignon, pour remercier le Souverain Pontife du secours qu'il en avoit reçu, Dom Manuel fut prier le Roi de donner cet emploi à Alphonse, & de souffrir que Mathilde le suivist en un lieu où elle avoit passé le commencement de sa vie, afin que le Prince Dom Pedro, & lui-même, ne vissent pas si tôt une personne qui avoit si innocemment troublé leur repos. Le Roi consentit à ce que Dom Manuel lui demanda ; mais, dans la vérité, Alphonse & Mathilde quitterent leur patrie avec le dessein de n'y retourner jamais. Alphonse se mit en un équipage très-magnifique ; le Roi envoya des présents très-riches à Mathilde. Alphonse fut prendre congé de lui : cet adieu fut très-généreux de part & d'autre : le Roi le char-

chargea des présents qu'il envoyoit en Avignon. Lucinde, toute affligée qu'elle fût de perdre Mathilde, étoit pourtant ravie de la voir partir. Dom Pedro, ne pouvant s'y opposer, en fut au désespoir; mais, Padille l'en consola bien-tôt, joint que Dom Jean, par reconnoissance pour Alphonse, employa tout son credit pour appaiser sa fureur. Cette belle personne avertit Laure & Petrarque de l'état de sa fortune; & répondit même à Anselme. Dom Manuel les vit partir avec des larmes de tendresse: leur voyage fut heureux, & l'on peut dire que Mathilde entra en Avignon comme en triomphe. En effet, toutes les Dames de qualité de cette Cour-là, sachant que Mathilde devoit arriver, furent au devant d'elle. Tous les Cardinaux furent aussi au devant d'Alphonse; suivis des Comtes d'Anguillara & de Tende, d'Anselme, & de tous les gens de qualité; & comme on scut, qu'il devoit offrir des présents magnifiques pour toute la Cour de Rome, que sa reputation étoit la plus belle du monde, qu'on le regardoit comme le vainqueur des Maures, tout le peuple fut dans les rues pour le voir passer avec sa chère Mathilde. Cette entrée

très fort belle à voir : car, le Roi de Castille envoyoit cent des plus beaux chevaux du monde au Souverain Pontife, & le propre cheval du Roi de Maros, & même celui sur lequel le Roi de Castille avoit gagné la bataille. Tous ces chevaux alloient deux à deux, conduits par un esclave Maure avec un collier d'argent ; & les deux chevaux des Rois de Castille & de Maroc avec des mors tout couverts de diamans : ensuite paroissoient cent drapeaux gagnés sur les Maures, l'Estendart royal de Maroc, cent boucliers, & cent cimeterres magnifiques : ces boucliers & ces cimeterres couverts de pierres étoient dans un chariot entassés avec une agreable confusion. Tout le train d'Alphonse étoit grand & magnifique, plusieurs gens de qualité l'accompagnoient, & entre les autres Dom Juan de Leyva. On reçut Alphonse à la porte de la ville avec cérémonie : on lui fit une harangue, comme à un Protecteur de la Religion contre les Infidèles ; & il fut ensuite offrir tous ses presens au Souverain Pontife, qui le reçut admirablement bien. Mais, pour Mathilde, elle fut conduite en un des palais de ce lieu-là, où toutes les Dames la suivirent.

virent: La charmante Belliane, belle-sœur de Berengere, fut choisie pour faire les honneurs d'un grand festin qu'on lui fit, dont elle s'acquitta de très-bonne grace; mais, la véritable joye de Mathilde fut de revoir Laure & Petrarque, qui furent aussi ravis de la retrouver, principalement lorsque Mathilde leur dit qu'Alphonse & elle venoient être habitans de Vaucluse, & qu'ils avoient renoncé à l'Ambition pour toujours, & trouvé le moyen d'être libres, quoi qu'ils se fussent mariés. Petrarque presenta alors à Mathilde l'agréable Boccace, pour qui il avoit une amitié si tendre, & qui étoit venu lui faire une visite dans ses Rochers de Vaucluse. Mathilde le reçut très-civilement, & Boccace avec cet air galant & enjoué qu'il avoit toujours, lui dit qu'il avoit tant entendu dire de bien d'elle, & à Laure, & à Petrarque, qu'il avoit envie de l'ajouter à ses Femmes illustres. Ce sera bien assez, répondit modestement Mathilde, si je puis augmenter le nombre de vos amies. Pour moi, repliqua agréablement Petrarque, qui fais profession de haïr le mensonge, je vous avertis que vous vous gardiez bien l'un & l'autre de parler trop modestement de votre

votre

votre maître : car , je ne le souffrirois pas. Mathilde rit de ce disoit Petrarque , & lui demanda s'il portoit toujours une bague où le portrait de Boccace & le sien étoient ensemble ? Oui , reprit Petrarque ; & Boccace en porte une pareille. Ah ! pour une pareille , reprit Boccace , je n'en demeure pas d'accord ; & je suis assuré , que vous ne voudriez pas changer la votre contre la mienne , quoi qu'elles paroissent semblables. Petrarque sourit sans s'expliquer , & Mathilde ne scut pas alors le sens de ce que Boccace disoit ; mais , elle scut après , que la bague de Petrarque s'ouvroit , & que sous ces deux portraits , Petrarque portoit toujours le portrait de Laure. Cette conversation fut très-agréable , Boccace étoit plus jeune que Petrarque , & étoit fort gai. Laure lui fit la guerre de plusieurs choses , dont il se défendit avec beaucoup d'esprit ; & Mathilde connut bien , qu'il meritoit la grande réputation qu'il avoit. Cependant , Alphonse , s'étant débarrassé de la foule , fut trouver ces trois admirables personnes dans un cabinet , où elles avoient passé pour s'entretenir : car , Boccace s'étoit retiré par respect ; de sorte que Mathilde présenta Alphonse

à Laure, & la pria en fouant de lui pardonner, s'il l'avoit forcée à ne suivre pas ses conseils. Mais, pour Pétrarque, Alphonse, l'ayant veu autrefois à Naples, l'embrassa tendrement; ensuite de quoi ces quatre personnes eurent un entretien plein d'esprit, de confiance, & d'amitié; & l'on peut dire, qu'il n'eut pas été aisé d'en trouver encore quatre semblables en toute la terre. Mathilde, ayant aussi appelé un peu après Boccace & Anselme, les presenta à Alphonse, & lui dit en fouant, que ce dernier l'avoit vu ailleurs qu'en Avignon, il y avoit longtems, voulant parler de la prediſtion qu'il avoit faite, du tems qu'elle lui diſoit en railant, qu'il voiroit tout dans les Etoiles. Quelques jours après, Alphonse pria tous ceux, qui l'avoient ſuivi de s'en retourner en Caſtille, & chargea Dom Juan de Leyva, d'une Lettre pour le Roi. Mathilde lui écrivit auſſi. Ils prièrent ce Prince de leur pardonner, s'ils preſeroient une vie tranquille, au tumulte de la Cour: qu'ils ne ceſſeroient pas d'être ſes ſujets; quoi qu'ils ne fuſſent plus dans ſon Royaume: & ils écrivirent auſſi à Dom Manuel, afin qu'il prit ſoin de leur bien, & qu'il leur en envoiat le revenu, de ſorte, qu'ils

qu'ils se trouverent tout à la fois riches & heureux. Ils firent bâtir une maison à Vaucluse entre celle de Laure, & celle de Petrarque, & menèrent la plus douce, & la plus heureuse vie du monde. Et comme Petrarque avoit été parfaitement bien avec la plus grande partie de tous les Princes de l'Europe, sans en avoir jamais reçu de récompense qui fût digne de lui, ils convinrent tous quatre, que l'ambition étoit celle de toutes les passions, qui donnois le plus de peine, dont les plaisirs étoient les moins tranquilles, & qui étoit la plus ennemie de la solide vertu, du moins de celle qui met la perfection dans une juste modération de tous les sentimens de l'ame. Alphonse & Mathilde trouverent en ce lieu là tout ce qui les pouvoit rendre heureux. Ils ne desiroient, que ce qu'ils avoient, ils avoient de l'amour l'un pour l'autre, sans nulle jalousie. Ils aimoient Laure & Petrarque, & en étoient infiniment aimés. Ils habitoient le plus beau lieu de la Nature, où tout le monde les estimoit & les respectoit. & nul des plaisirs innocens ne manquoit à leur félicité. Mais, leurs plus douces heures, étoient celles où ils n'étoient, qu'eux quatre.

quatre ensemble. Ils s'entretenoient de leurs aventures passées, du bonheur de s'aimer avec autant de tendresse que d'innocence, & de mille choses agréables & utiles. Et l'on peut dire, enfin, que ces quatre personnes ont fourni le modèle de la parfaite amour en deux manières différentes. Cependant, dans la suite de la vie d'Alphonse, & de Mathilde, ils apprirent, que le Ciel les avoit vangez. Dom Fernand mourut en exil, le Roi de Castille mourut de la peste, Padille mourut empoisonnée, Dom Pedro, après mille crimes, fut tué: le vaillant & fidelle Bertrand du Guesclin contribua beaucoup à la punition, que le Ciel voulut prendre de la mort de Blanche de Bourbon, que ce Prince, qui l'avoit épousée, traita d'une manière assez connue à tous ceux qui ont lu l'Histoire d'Espagne: &, enfin, Alphonse & Mathilde, vivant tranquillement entre les rochers de Vaucluse, virent faire naufrage à tous ceux qui avoient voulu traverser leur innocente affection.

F. I. N.

520878

